840

NOV 17 1928

Année. N° 20. 15 Octobre 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ry de Jouvenel . .	*L'Ère des Préfaces diplomatiques*	721
ntesse des Garets .	*La Mort du Prince Impérial*	737
X. X	*Les Bolcheviks préparent la guerre*	770
briel d'Aubarède . .	*Agnès.* — I	792
uise Murat-Rasponi.	*La Fin du Royaume de Murat*	826
dré Maurois	*Climats* (fin)	853
uis Rougier	*La Réforme et le Capitalisme moderne*	899
c Durtain.	*Images nordiques*	922
Albert-Petit	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire.* . . .	947

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement*

Pierre Laffitte

par ANATOLE FRANCE

Cloisons étanches

par ROGER MARTIN DU GARD

Le Crime des Justes

par ANDRÉ CHAMSON

Journées révolutionnaires byzantines

par CHARLES DIEHL

La première tentative de République rhénane

par GUY DE TRAVERSAY

Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie

par une demoiselle d'honneur de l'Impératrice :

MARIE DE LARMINAT, COMTESSE DES GARETS

L'ÈRE

DES

PRÉFACES DIPLOMATIQUES

L'Assemblée des nations a quitté Genève. L'accord naval qui devait préluder à la réduction générale des armements s'est évanoui. La négociation rhénane inaugurée par l'offensive brusquée du chancelier d'Allemagne se poursuit désormais à portes closes. La scène est vide. C'est le moment de pénétrer dans les coulisses et d'y rechercher le secret des discours et des actes.

Les méthodes de la Société des Nations sont abandonnées en fait.

L'échec du protocole de 1924 a interrompu l'effort d'organisation générale de l'Europe, ramené la politique internationale dans la voie traditionnelle des tractations entre grandes puissances.

Voilà l'événement que dissimulent avec plus ou moins d'art les manifestations publiques, mais qui domine l'histoire de ces dernières années.

Quelles en sont les causes, les conséquences? Faut-il renoncer à l'espérance, conçue au lendemain de la guerre, d'une technique nouvelle de la paix?

Ces questions importent à l'avenir.

Démontrer le fait, répondre aux questions : tels sont les buts qu'on se propose ici.

***

M. Briand a parfaitement dit, à la récente session de Genève, que sans la Société des Nations Locarno n'eût pas été signé.

Pour être complet, il eût fallu ajouter que cet instrument diplomatique était apparu aux yeux de l'arbitre principal de Locarno, le ministre des Affaires Étrangères britannique, comme le moyen d'éluder les engagements que la Société des Nations s'efforçait d'obtenir de l'Angleterre envers l'ensemble des États.

M. Chamberlain est à la fois un homme d'État et un honnête homme. Il joint à cette double vertu, qui pourrait suffire à sa renommée, les qualités essentielles du conservateur britannique. Il y a du révolutionnaire en lord Cecil et même, quoique à un moindre degré, en M. Macdonald. Rien de pareil chez ce *tory* classique qu'est M. Chamberlain, uniquement préoccupé d'adapter aux faits les vieux dogmes de la politique anglaise. A Genève, il aperçut, comme il devait l'avouer franchement un jour à la Chambre des Communes, l'impossibilité pour son pays de s'enfermer dans une politique purement négative et de se contenter de dire non au protocole accepté par M. Macdonald, après avoir dit non au traité d'assistance mutuelle proposé par lord Cecil.

Il cherche une issue et la trouve à Locarno qui lui offre le triple avantage de satisfaire sa loyauté, sa prudence et son traditionalisme en lui permettant de tenir les promesses faites à la France en 1919, de dégager son pays des risques où auraient pu l'entraîner le traité d'assistance, le protocole ou n'importe quel engagement au delà du Rhin, enfin de revenir aux grands principes britanniques qui font reposer la paix sur la balance des pouvoirs en Europe : arbitre entre la France et l'Allemagne, l'Angleterre est assurée de garder toute son influence sur le continent sans s'exposer aux aventures lointaines où elle craint d'avoir quelque chose à perdre, et rien à gagner. Elle conserve sa flotte intacte, sa liberté totale. Elle est seule juge de l'heure et de l'opportunité de son action. Tandis que la France garantit la paix entre l'Allemagne et la Pologne, entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie,

l'Angleterre ne s'encombre pas de ces obligations. La portée des canons et surtout des avions dépassant aujourd'hui la largeur de la Manche, elle prend simplement la précaution d'avancer sa frontière jusqu'au Rhin.

En outre, l'acceptation de Locarno par la France et l'Angleterre ayant été liée à l'entrée du Reich dans la Société des Nations, l'Allemagne, orientée par le traité de Rapallo vers les Soviets, devra se trouver tentée de rentrer dans le système occidental. La Russie pourra en être affaiblie, la paix raffermie. L'Angleterre aura servi tous ses intérêts et rempli tous ses devoirs.

Moins qu'aucune autre nation, la France aurait le droit de nier la grandeur et le bienfait de cette politique qui a conduit l'Allemagne de Hindenburg à une renonciation volontaire à l'Alsace-Lorraine et remédié au refus de ce pacte anglo-américain auquel les négociateurs du traité de Versailles avaient suspendu notre sécurité.

Mais la Société des Nations, qui voyait Locarno réaliser une application partielle des principes du protocole à une des régions les plus dangereuses de l'Europe, avait, au lendemain de ces traités, une tâche à entreprendre : celle de les élargir et de les multiplier puisque, dans les Balkans, dans l'Est européen, en Adriatique, les dangers n'étaient pas moindres que sur le Rhin. MM. Baldwin, Lloyd George, Macdonald, leaders des trois grands partis britanniques, n'avaient-ils pas reconnu d'une même voix que la paix exigeait ce développement des négociations vers l'Orient?

Sans doute entendit-on à Genève des invitations à des Locarno nouveaux. La Roumanie en lança par trois fois à des voisins muets. M. Benès esquissa des modèles de traités qui figurent avec honneur aux archives de la Société des Nations. Aucune de ces tentatives n'a encore abouti. Les grandes nations s'en désintéressaient quand elles ne leur étaient pas hostiles.

***

M. Chamberlain s'en tenait à Locarno, d'autant moins disposé à se laisser entraîner plus loin en Europe que ses inquiétudes se tournaient vers l'Amérique dont les armements

maritimes s'accroissaient beaucoup plus rapidement que ceux de l'Allemagne avant la guerre. Puisqu'on avait refusé en 1919 aux États-Unis la liberté des mers, ils demandaient à en partager l'empire. Ils en avaient les moyens, tant de moyens que dans une course aux flottes militaires l'Angleterre s'épuiserait à les suivre. L'échec de la Conférence navale n'était pas pour apaiser le souci américain du ministre britannique. Ayant sacrifié à la crainte des États-Unis l'alliance japonaise qui lui assurait la maîtrise du Pacifique, l'Angleterre n'allait pas compromettre sa marine et ses dominions pour l'amour excessivement platonique que lui inspirait la Société des Nations.

M. Stresemann entendait tirer de Locarno l'évacuation du Rhin, l'accélération de l'Anschluss, la révision future des frontières orientales de l'Allemagne, la liberté et l'agrandissement de son pays. Ayant parfaitement mesuré les périls d'une revanche contre la France qui ranimerait à l'égard des l'Allemagne les défiances et les coalitions et que l'armée allemande n'est pas à même d'entreprendre, il modelait sa politique sur ses ressources, s'attachait à obtenir la levée des hypothèques rhénane et sarroise dans les délais les plus brefs, afin de pouvoir passer sans coup férir à d'autres succès : l'annexion de l'Autriche, la suppression du couloir de Dantzig. La Société des Nations lui offrait une tribune commode d'où s'adresser aux minorités allemandes à l'extérieur, invoquer le sentiment public européen contre les occupations militaires, réclamer le désarmement des autres : tous propos naturels chez un ministre germanique, mais fort inquiétants pour la Pologne et la Petite-Entente, et qui incitent l'Allemagne à se réserver la possibilité d'utiliser un jour les Soviets, au besoin contre la Société des Nations.

M. Mussolini, intervenu à Locarno, il l'a publiquement déclaré, pour l'honneur de faire jouer à l'Italie le rôle d'arbitre à côté de l'Angleterre, ne se cachait pas en revanche de mépriser l'esprit de Locarno, cette « chimie », comme il le nommait. S'il condescendait à se faire représenter dans les débats de Genève, c'était à la condition que la Société des Nations ne se mêlât pas des affaires de l'Italie. Il avait soin de le répéter au lendemain du pacte de Tirana après l'avoir

dit au lendemain du coup de main de Corfou. La Société des Nations lui paraissait tout au plus bonne à amuser le tapis pendant qu'il s'adonnait à des besognes plus substantielles : telle cette série d'accords avec l'Albanie, la Hongrie, la Turquie, le Yémen, l'Ethiopie, la Grèce, destinés à assurer l'hégémonie italienne dans l'Europe du Sud et la Méditerranée orientale, et à préparer « l'heure cruciale » de 1935, dont le dictateur italien ne semblait pas imaginer qu'elle dût sonner à l'horloge européenne cinq ou six ans en avance sur la pendule de Versailles.

M. Briand héritait des obligations et des difficultés que la guerre avait léguées à la France : obligations envers des alliés dispersés sur toute la surface du globe, auxquels l'honneur imposait à notre pays de demeurer également fidèle, difficultés des réparations, des dettes interalliées, d'une Allemagne exaspérée par les souvenirs de la Ruhr et la présence d'un corps d'occupation en Rhénanie. Il recherchait la sécurité dans le *statu quo*, et par conséquent dans la paix qui seule peut le garantir. Locarno la lui avait apportée pour l'Alsace et la Lorraine. En outre il avait obtenu de l'Allemagne l'engagement de ne pas chercher à réviser par la force ses frontières orientales. Mais l'Allemagne d'ailleurs, si elle avait reconnu le *statu quo* à l'ouest, refusait d'y souscrire à l'est. Elle préparait ainsi par les traités même de Locarno le procès oriental qu'elle entend ouvrir à son heure. La Hongrie en annonçait d'autres contre la Roumanie et la Tchécoslovaquie. L'Italie, arbitre entre la France et l'Allemagne, se trouvait en conflit latent avec la Yougoslavie. L'Amérique était devenue sur mer la rivale de la Grande-Bretagne. Se rapprocher des anciens ennemis sans abandonner les anciens alliés : tel était le problème singulièrement difficile qui se posait devant le ministre des Affaires étrangères français. Il s'attacha à le résoudre par des négociations particulières : traité d'alliance avec la Yougoslavie et pourparlers amicaux avec l'Italie, proposition à l'Amérique de mettre la guerre hors la loi et à l'Angleterre de conclure un accord naval, évacuation du Rhin et discours sur les difficultés du désarmement. Ces entreprises n'étaient pas commodes à mener de front. Il arriva que l'une nuisit à l'autre. Dans leur ensemble elles s'inspiraient plutôt

de la vieille politique d'équilibre que de la conception d'une Société des Nations, obéissant à une loi unique, organisant ses forces contre le délinquant, quel qu'il soit, et assurant le désarmement par la constitution d'un système général de sécurité.

Il est significatif que, depuis le jour où l'adhésion donnée par la France à la clause d'arbitrage a été emportée avec les morceaux déchirés du protocole, notre gouvernement n'ait pas, en dépit d'un fort beau discours de Paul-Boncour, signé à nouveau la clause d'arbitrage.

Quand M. Stresemann à son tour renouvela notre geste de 1924, on ne le pressa même pas de le faire ratifier par le Reichstag, comme si l'on voulait éviter d'avoir à répondre à cette initiative.

Ainsi les grandes nations européennes, toutes puissantes au Conseil de la Société des Nations, poursuivant des buts différents et parfois contradictoires, les cherchaient dans des voies qui les éloignaient de Genève.

Elles laissaient prescrire, lors de l'affaire des mitrailleuses hongroises, l'exercice du droit d'investigation, ne parvenaient pas à régler les différends qui leur étaient soumis, ajournaient les décisions à prendre aussi bien vis-à-vis de la Pologne et de la Lithuanie que vis-à-vis de la Roumanie et de la Hongrie, recommandaient aux États de résoudre leurs conflits par la méthode des conversations particulières, comme en juillet 1914, et abandonnaient peu à peu la formule d'une Société des Nations pour en revenir tantôt à celle de l'équilibre, tantôt à celle du concert européen.

Les nations moins puissantes se plaignaient d'être traitées à Genève en spectatrices, craignaient de l'être un jour en victimes. On ne prêtait qu'une oreille distraite aux lamentations de ces suivantes.

***

Dans l'été de 1928 allait intervenir un fait nouveau, la mise de la guerre hors la loi.

Ne croyons pas que le Pacte Briand-Kellogg soit sans portée. Il pare à certains dangers et rapproche certains autres.

Si vagues et dépourvus de sanctions qu'en paraissent les termes, peu de pays courraient d'un cœur léger le risque de manquer à un engagement pris envers les États-Unis. L'Amérique est la créancière universelle. Elle dispose d'une flotte presque égale à celle de l'Angleterre, peut lever avec le temps une armée plus nombreuse que n'importe quelle nation européenne. Sa puissance de production et de fabrication est à peu près illimitée. Elle trouvera toujours en Europe des alliés qui lui permettront de joindre ses ennemis et demeurera, elle, hors d'atteinte, protégée par toute l'étendue de l'Atlantique. Quel gouvernement serait assez présomptueux pour mettre les torts de son côté et l'Amérique de l'autre, et s'exposer par là à sacrifier son crédit, sa flotte, ses colonies, peut-être sa liberté? Il est vrai que, comme l'écrivait déjà Fénelon, « il n'est point de déclaration de guerre qui ne puisse être appuyée du manifeste le plus spécieux ». Mais, quelque désillusion qu'ait pu nous causer la Société des Nations, ses conseils périodiques ont au moins l'avantage de nous remettre, de trois en trois mois, nos dangers sous les yeux, de nous garantir, dans une large mesure, contre le secret des manœuvres diplomatiques, et de nous rendre plus aisé l'art de prévoir.

A étudier les répercussions du pacte Kellogg-Briand sur les éventualités qu'il nous est dès aujourd'hui possible d'envisager, l'on aperçoit qu'un de ses premiers et plus importants avantages devrait être de rendre l'Angleterre à l'Europe et à la Société des Nations.

Depuis l'avortement de la Conférence navale, les hommes d'état britanniques redoutaient que les États-Unis profitassent de toute difficulté où se trouverait engagée la Grande-Bretagne pour la séparer du Canada, de l'Australie, dominions dont la vie s'oriente de plus en plus vers l'Amérique. La mise hors la loi de toute guerre était de nature à apaiser ces appréhensions, à permettre à la Grande-Bretagne de collaborer aux sanctions qu'une telle condamnation entraîne et qu'a définies l'article XVI du Pacte de la Société des Nations. C'était là un grand progrès en perspective.

***

Il est fâcheux que l'accord naval franco-britannique, la manière un peu insolite dont M. Chamberlain l'a annoncé à la tribune avant que le gouvernement des États-Unis en eût reçu communication, l'interprétation qui lui a été donnée dans la note un instant confidentielle du Quai d'Orsay aux ambassadeurs et aux ronéistes, aient momentanément fait perdre à l'Europe le bénéfice de cette diplomatie évangélique.

On s'est fort étonné et même indigné en France de l'éclat que la note du Quai d'Orsay a soulevé aux États-Unis. Il n'y a vraiment pas de quoi. Comment! L'Angleterre et les États-Unis ont un différend naval. Nous tenons pour la première fois dans les mains le fléau de la balance. Nous nous trouvons à notre tour entre les grandes puissances maritimes dans la position que l'Angleterre occupe entre les puissances continentales et qui a fait sa force à travers l'histoire. Attachés comme nous le sommes à la paix, nous n'allons naturellement pas tirer de ce renversement soudain des rôles une revanche puérile de vanité, mais devons travailler à concilier les points de vue, rendre à l'Angleterre et à l'Amérique le service de les rapprocher, comme l'Angleterre s'est employée à rapprocher l'Allemagne et la France. Le Pacte Briand-Kellogg nous en offre l'occasion, et nous prenons parti pour un des deux rivaux! Et nous reconnaissons dans une note diplomatique que la France, après avoir « été obligée d'abandonner son principe traditionnel de limitation navale par le tonnage global », a assuré à l'Angleterre la supériorité en temps de guerre sur les États-Unis, car elle lui a donné le moyen d'armer sa flotte commerciale, autrement nombreuse que celle des États-Unis et de rompre ainsi l'équilibre à peu près acquis entre les flottes militaires!

« Même, dit la note, si les États-Unis possédaient le même nombre de petits croiseurs que l'Angleterre, la puissance de la flotte britannique, du point de vue du nombre d'unités de cette catégorie, pourrait être augmentée considérablement, dès que s'ouvriraient les hostilités, grâce au grand nombre de croiseurs auxiliaires que possède la Grande-Bretagne dans sa marine de commerce et que les États-Unis n'ont pas. »

Impossible de tenir un langage plus clair et plus naïf. Il

ne s'agit point ici d'une négociation de paix, mais d'une combinaison militaire qui d'ailleurs ne tient pas debout. Qui donc a pu s'imaginer que les États-Unis l'accepteraient, ou qu'elle deviendrait définitive sans eux?

Visiblement, cette convention a été rédigée par des marins parfaitement excusables de tout ignorer de la politique étrangère, et, en particulier, de la politique anglaise qui, depuis la guerre, cède toujours aux États-Unis, comme en témoigna l'abandon de l'alliance japonaise. Le Quai d'Orsay n'a jamais dû lire la note, sans doute rédigée rue Royale, à laquelle il a assuré une si large publicité.

Mais les conséquences ne sont pas heureuses. Nous nous sommes donnés l'air d'être déloyaux envers les États-Unis. Nous avons été inutiles à l'Angleterre qui jettera avant peu ce chiffon de papier dans la Manche. Nous avons perdu en Amérique le crédit moral qu'eût au moins dû nous conférer la signature du pacte Briand-Kellogg, au moment précis où ce crédit nous eût été précieux pour réussir l'opération financière entamée avec l'Allemagne.

Enfin, croyant avoir rallié l'Angleterre à notre point de vue sur la réduction des armements terrestres, nous avons entendu lord Cushendun répondre en substance à M. Paul-Boncour, pressé de convoquer la Commission préparatoire de la Conférence de désarmement : « Halte-là ! Nos accords ne tiennent plus. Attendez que nous ayons renégocié avec les États-Unis ».

***

Mais l'accord naval franco-britannique sera abandonné. L'incident s'oubliera. Le pacte Briand-Kellogg demeurera. La Société des Nations pourra dans l'avenir y appuyer une action plus énergique, avec la collaboration d'une Amérique moins lointaine et d'une Angleterre moins réticente.

D'autre part les traités de Locarno relatifs à la Pologne et à la Tchécoslovaquie, ceux qu'on appelait jusqu'ici à Varsovie les traités de seconde zone parce qu'ils ne portaient pas les griffes de l'Angleterre et de l'Italie et ne garantissaient pas le *statu quo* des frontières, ont reçu, par le traité de Paris, une confirmation nouvelle. Il sera de plus en plus malaisé

à l'Allemagne d'attaquer une Pologne dont le relèvement financier est dû au concours du capital américain. Pourvu que le Sénat de Washington ratifie la proposition Kellogg, nul ne devra oublier la déclaration du président Coolidge à l'hebdomadaire anglais *Referee* : « La guerre a démontré si clairement l'interdépendance de tous les peuples qu'il y a peu de chances pour que nous entendions jamais plus dire dans des milieux responsables que ce que font les autres nations ne nous regarde pas. » Suivant toute probabilité, il n'y aura plus guère de conflit ou de négociation en Europe où ne se fasse sentir, plus ou moins directement, l'intervention américaine.

A côté de ces bénéfices incontestables du pacte Briand-Kellogg, tout homme impartial doit peser ses risques. Le plus grave est celui de l'Anschluss. M. Briand a appelé à Genève l'attention sur les dangers que faisait courir à la paix certaines « manifestations massives » pour le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. Sa menace pourrait-elle être suivie d'effet aujourd'hui?

Certes les traités de paix font dépendre le rattachement du consentement unanime du Conseil de la Société des Nations. Cette unanimité ne se réalisera pas. Mais se produirait-elle davantage pour approuver des sanctions contre une Autriche qui se serait donnée à l'Allemagne et une Allemagne qui eût accepté cette annexion volontaire? Une guerre déclarée par la Petite-Entente pourrait-elle être tenue pour défensive? Quel rôle y joueraient la Hongrie et l'Italie? Ce sont là des questions redoutables que le pacte Briand-Kellogg vient de poser, et il semble bien que Mgr. Seipel, à peu près le seul patriote autrichien qu'on ait connu depuis la guerre, les ait résolues dans son esprit, car il paraît s'être lassé lui-même de son patriotisme solitaire. Les dernières manifestations donnent à penser qu'il tient désormais le rattachement pour inévitable de son côté. Le ministre de la Justice du Reich vient de nous avertir sans ménagements désormais inutiles que l'Anschluss était dans le programme de ce qu'il a baptisé le pacifisme progressif.

***

Nous gardions une possibilité de parer à cette conséquence dangereuse du traité de Paris : celle d'obtenir de l'Allemagne des garanties au sujet de l'Anschluss comme au sujet des frontières orientales lors de la négociation relative à l'évacuation de la Rhénanie.

C'est sur ce point que la Commission des Affaires étrangères du Sénat avait appelé, avant la séparation des Chambres, l'attention de M. le Ministre des Affaires étrangères.

On a dit dans certains journaux que la Commission s'était opposée en principe à l'évacuation anticipée de la seconde zone. Erreur ! A une heure où le gouvernement semblait nier que le problème dût être bientôt soulevé, la Commission sénatoriale avait prévu que la session de Genève ne se passerait pas sans avoir amorcé le débat. Elle ne voyait d'ailleurs aucun intérêt à le retarder, puisque les gages rhénan et sarrois devenaient moins négociables de jour en jour. Elle pensait seulement que la négociation au sujet de la deuxième et de la troisième zone formait un tout, que l'occupation de la Rhénanie assurait bien moins la sécurité de la France jusqu'en 1935 que celle de ses alliés, qu'il fallait songer à obtenir des garanties en leur faveur, négocier non pas pour la France seule, mais pour la consolidation de l'Europe, et chercher dans l'évacuation du Rhin avant 1935 le moyen d'affermir la paix après 1935.

Le Gouvernement n'a pas cru devoir tenir compte de ces suggestions. Le communiqué officiel du 16 septembre élimine tout autre sujet de discussion que ceux du règlement des réparations et d'une commission de constatation et de conciliation pour la zone démilitarisée. « La question de sécurité n'a pas été posée », ont observé triomphalement les journaux d'outre-Rhin favorables au chancelier. Voilà, pour eux, l'essentiel.

La vie disputée de la Commission de conciliation ne sera qu'une vaine apparence, et il n'est pas exact d'ailleurs que, dans les années prochaines, nous courions des risques dans la zone démilitarisée. C'est à l'est que l'Allemagne poursuivra son expansion, vers Vienne et Dantzig. Mais à la revendication

formulée par M. Zaleski, ministre des Affaires étrangères de Pologne, qui avait demandé à être partie à la négociation, Angleterre, France, Allemagne ont opposé la même fin de non-recevoir, Le sort en est jeté. L'évacuation rhénane n'ajoutera rien à la sécurité d'aucun peuple. Elle va se traiter comme une affaire. La dette de l'Allemagne, fixée, le 5 mai 1921, à 132 milliards, sera réduite dans une énorme proportion : simple conséquence, d'ailleurs, du plan Dawes.

Tout ce que nous pouvons désormais attendre de plus heureux, c'est de recouvrer, en sus des sommes nécessaires au paiement de nos dettes à l'extérieur, celles que nous avons dépensées pour la réparation des régions dévastées.

Quant à la mobilisation des seize milliards d'obligations commerciales du plan Dawes, souhaitons qu'elle réussisse. Mais ne nous dissimulons pas que, si elle échoue, les Allemands auront beau jeu à déclarer que l'échec ne leur est pas imputable, qu'ils ne disposent pas en maîtres du marché américain, seul capable d'absorber, et encore à petites gorgées, de telles provisions de papier. Que répondrions-nous? Que nous restons sur le Rhin pour punir l'Amérique?

***

Locarno, la guerre hors la loi, l'évacuation rhénane : voilà depuis 1925, les trois étapes qu'a parcourues notre politique extérieure.

Où mènent-elles?

Les traités de Locarno semblaient en appeler d'autres, généralisant dans les pays baltes, dans l'est, dans l'Europe centrale, dans les Balkans, l'arbitrage, la sécurité, le désarmement. Ceux-là n'ont pu encore être conclus.

D'autre part, si nous avons maintenu notre entente avec la Grande-Bretagne, nous n'avons pu jusqu'ici en réaliser une avec l'Italie que nous avons voulue comme arbitre. Or il est assez dangereux d'être mal avec son arbitre.

La guerre hors la loi suppose la paix dans la loi. Mais la loi manque. On n'aurait jamais supprimé le duel si on n'avait pas inventé le procès. Le procès ne peut pas se passer d'un tribunal, ni le tribunal d'une police.

L'évacuation rhénane doit amener le rapprochement franco-allemand. C'est sa raison d'être. Il faut donc pouvoir persévérer dans l'amitié qui s'ébauche. Que deviendrait-elle lorsque se préciseraient l'Anschluss, les revendications sur le couloir polonais, les menaces à peine voilées de réarmement que le comte Bernstorff répète à Genève d'une voix courtoise et nuancée?

Hâtons-nous, hâtons-nous de rendre force et vie à la Société des Nations. Nous n'avons de recours qu'en elle. Sans elle, Locarno, le pacte Briand-Kellogg, les pourparlers sur l'évacuation demeureront de nobles promesses qui pourraient s'achever en conflits.

Dès que la France abandonne, pour quelque traité, quelque combinaison que ce soit, le terrain de l'intérêt général de l'Europe, sa position s'affaiblit.

La guerre lui a donné beaucoup d'alliés auxquels elle a le devoir de rester fidèle, mais dont les intérêts sont parfois opposés, tels ceux de l'Amérique et de l'Angleterre aujourd'hui, ceux des grandes et des petites nations dans maintes circonstances.

Elle a contracté depuis la guerre, par sentiment de l'honneur, des alliances nouvelles avec les peuples les plus en danger : la Pologne, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie.

Un amour sincère de la paix la porte, enfin, à se rapprocher de ses anciens ennemis.

Que de desseins, que d'engagements, que de charges! Que de contradictions à résoudre aussi!

La multiplicité des devoirs que la France a assumés fait son péril et sa grandeur. Elle ne peut les concilier qu'au sein d'une Société générale des nations, car si elle entre dans une société particulière, comme en constituent les traités régionaux et les alliances, elle manque à une autre, et éveille plus d'alarmes qu'elle ne crée de sécurités. C'est ce qui est arrivé par exemple au moment de la signature de l'alliance franco-yougoslave; irréprochable en son principe, mais faussée dans sa signification par les circonstances où elle fut conclue, en plein conflit des nations de l'Adriatique.

Pour conserver également des amitiés qui se croisent et se

heurtent, il n'est qu'un moyen : se tenir ferme aux principes, s'efforcer d'assurer à tous, aux faibles comme aux forts, une justice égale : c'est-à-dire généraliser l'arbitrage,et commencer par l'accepter pour soi-même, afin d'y rallierles autres.

Il y aura toujours des conflits entre les peuples comme il y aura toujours des contestations entre les hommes. Nous nous sommes heureusement interdit de les dénouer désormais par la guerre. Ils ne peuvent pourtant demeurer éternellement sans solution, sous peine de s'accumuler au point de rendre le cataclysme inévitable. Quand on entasse les matières explosibles, on ne les empêche pas d'exploser en jetant dessus, tous les trois mois, de l'eau bénite.

A une méthode qu'on supprime, force est d'en substituer une autre. La nouvelle doit être d'autant plus ferme et précise que l'ancienne a les siècles pour elle. Quand celle-ci conserve par surcroît tous ses instruments, leur en ajoute chaque jour de nouveaux, comme la guerre aérienne et la guerre chimique, qui multiplient les facilités de massacre, il ne suffit pas de lui opposer des pathétiques anathèmes.

Nos pères ont aussi renié la guerre, et avec quelle force, au lendemain des règnes meurtriers de Louis XIV et de Napoléon. Eux aussi ont conclu des alliances et des traités particuliers, et cru établir la paix.

L'unique nouveauté de notre temps réside dans la possibilité d'une législation internationale qu'ont préparée le développement des communications, le progrès de la publicité, la propagation de la presse grâce à laquelle chaque événement devient, à la même heure, commun à tous les peuples, l'interdépendance économique et financière en vertu de laquelle les nations se voient contraintes d'associer leur production, leur crédit, leur or, enfin cet internationalisme pratique qui s'exprime dans les cartels, les syndicats, les fédérations, le Bureau international du Travail.

Mais alors que s'élabore à Genève, sous l'impulsion d'un Français auquel on ne songe plus guère en France, Albert Thomas, une législation internationale du Travail qui se soumet, de jour en jour, de plus en plus d'usines à travers le monde, la législation internationale de la paix est encore loin d'avoir réalisé les mêmes conquêtes.

Comme on n'est pas parvenu à remplacer l'habitude séculaire de la guerre par une organisation générale de l'arbitrage, il a été encore beaucoup moins possible de garantir cet arbitrage par les sanctions sans lesquelles il demeurerait inefficace et même dangereux, et loin qu'on ait pu retirer à la guerre ses moyens, ils ne cessent de s'accroître; il a fallu toute l'obstination et toute l'éloquence de Paul-Boncour pour obtenir quoi? Non pas la réunion de la Conférence du désarmement dont on s'accorde à penser que, dans l'état actuel des relations entre gouvernements, elle apporterait des désillusions nouvelles, mais seulement la convocation de la Commission préparatoire qui s'est déjà assemblée ces années dernières et que l'on hésite à assembler l'année prochaine.

Ce ne sont pas là motifs de désespérer, mais de travailler. Il faudra d'abord, comme la dernière note américaine nous y invite par bonheur, chercher de nouveau à concilier les points de vue des nations terrestres et des nations maritimes sur la réduction des armements, car si la négociation fut mal conduite, on eut pourtant raison de l'entreprendre, et les maladresses qui l'ont marquée n'atteignent pas son principe.

En même temps qu'un accord naval, qui nous empêche de préparer un accord aérien dont l'initiative honorerait la France et qui, par le cartel des aéronautiques, conduirait à supprimer au moins les formes de guerre que le passé n'a pas connues et auxquelles les populations civiles sont aujourd'hui aussi exposées que les armées?

D'autre part, la signature que la France avait donnée en 1924, première entre les grandes nations, à la clause d'arbitrage et qu'a effacée la rature tracée sur le Protocole, ne devrait-elle pas s'inscrire à nouveau au revers du pacte Briand-Kellogg? Il n'est en effet que deux solutions possibles aux conflits : la guerre ou l'arbitrage. Quand on renonce à l'une, il faut prendre l'autre.

Locarno, le traité multilatéral, la négociation rhénane constituent trois préfaces diplomatiques, écrites toutes trois en marge du Pacte de la Société des Nations. L'œuvre qu'elles annoncent ne peut être que la mise en vigueur de ce pacte. La France a d'autant plus de raisons d'y attacher sa fortune qu'ayant contracté pendant la guerre et au lendemain de la

guerre de lourds engagements envers les nations les plus menacées d'Europe, elle ne peut diminuer ses armements et par suite ses impôts qu'à la condition de garantir la sécurité de tous et la sienne au sein d'une société internationale fortement constituée, ayant fait de la paix sa loi, de l'arbitrage sa méthode, des sanctions collectives son devoir commun envers les victimes de toute agression. Les périls de la Société des Nations sont les nôtres. Notre avenir est incorporé au sien. Que nos chances se mesurent au degré d'organisation de la paix dans le monde, n'est-ce pas ce qui fait l'incomparable valeur humaine de la France?

HENRY DE JOUVENEL

LA MORT

DU

PRINCE IMPÉRIAL

Les pages qu'on va lire, et dont on appréciera le haut intérêt historique, sont dues à la comtesse des Garets, qui, jeune fille (Marie de Larminat), fut demoiselle d'honneur de l'impératrice Eugénie. Les liens qu'elle conserva avec la souveraine lui permirent par la suite, au cours de plusieurs séjours en Angleterre, de recueillir les précieux renseignements qu'on trouvera consignés dans ces Mémoires. Nous devons leur publication à l'extrême obligeance de mademoiselle Marie-Louyse des Garets, fille de l'auteur (N. D. L. R.).

L'étranger qui visite la chapelle Saint-George à Windsor voit, à l'entrée même, un monument fort simple qui représente un jeune officier couché, la tête appuyée sur un coussin de marbre et, tel un chevalier du moyen âge, tenant son épée entre ses mains jointes.

Le guide qui vous conduit s'arrête avec respect devant ce mausolée et annonce aux visiteurs : « Louis-Napoléon, Prince Impérial ».

C'est lui!...

La reine Victoria, dans un élan de tendresse pour la mémoire du jeune Prince qu'elle aimait, voulut, après le drame d'Itelezi, édifier sa statue dans l'abbaye de Westminster, au milieu de ceux qui illustrèrent leur pays, Rois, Reines, Princes, Grands Anglais qui ont fait la puissance et la gloire du Royaume Uni.

Le Premier ministre, M. Gladstone, n'y voulut pas consentir : ce jeune homme était allé se faire tuer en Afrique, c'était son affaire; l'Angleterre n'avait rien à y voir.

La Reine, blessée jusqu'au cœur par la résistance du Premier, décida que le mausolée serait élevé à Windsor, dans la chapelle même consacrée au Prince Consort.

. . . . . .

Et maintenant l'heure est venue de raconter ce que j'ai vu et ce que j'ai connu de ces heures tragiques : le départ brusque du Prince, les raisons qui avaient rendu sa résolution irrévocable, enfin l'incroyable aveuglement des chefs qui auraient dû, en enfermant le jeune « volontaire » dans la stricte discipline militaire, éloigner de son service à l'armée les risques meurtriers des « reconnaissances » et le soustraire lui-même aux surprises tentées continuellement par un ennemi toujours en éveil.

Je venais de prendre un congé annuel qui, pour plusieurs raisons, devait se prolonger plus que de coutume; le Prince, comme toujours, m'avait fait d'affectueux adieux en me chargeant de commissions pour ses amis et en me disant comme d'habitude aussi : « Que vous êtes heureuse d'aller en France!... » Je reçus, le 26 février 1879, la lettre suivante de l'Impératrice :

Camden place, 24 février 1879.

Chère Marie,

Cette lettre vous apprendra une grosse nouvelle; vous avez trop vécu de notre vie pour que je ne désire pas que vous la sachiez autrement que par les journaux. Vous ne serez pas aussi surprise que d'autres, sans doute, parce que vous connaissez les caractères et les opinions, mais allons au fait : Mon fils part avec l'armée anglaise pour le Cap. — Je ne vous parle pas de moi, de mes sentiments, parce que, en face d'un fait accompli, il n'y a plus place à des regrets, ni à des récriminations, il faut aujourd'hui en tirer le meilleur effet possible, éviter qu'on puisse lui donner couleur d'un coup de tête.

Je ne remonterai pas aux sources; mais tous ceux qui, chaque jour, lui ont répété qu'il fallait *faire parler de lui* ont profondément déposé le germe de l'action qu'ils vont sans doute déplorer aujourd'hui.

Il faut donc que vous voyiez le plus de monde possible après la publication de sa lettre et que chacun crée de l'atmosphère sympathique autour de l'idée. Il faut à tout prix empêcher les cris, les découragements; il faut que son parti se range à son avis et le défende. Le temps seul dira s'il a eu raison ou tort; s'il revient en bonne santé

et si rien ne s'est passé de conséquent en son absence, il sera naturellement plus fort et sa personnalité aura acquis plus de surface. Ce que je crains le plus, c'est que par mauvaise humeur on rapetisse l'ennemi pour amoindrir son action; il ne faut pas oublier les efforts et les sacrifices que s'impose l'Angleterre; donc c'est une affaire sérieuse.

Je suis complètement anéantie... Je vous embrasse.

EUGÉNIE

Faites venir Tristan Lambert et dites-le lui; seulement, prévenez-le que nous sommes devant un fait accompli; il est inutile de discuter sur le fait lui-même et le Prince désire qu'on lui évite cet ennui. Il part jeudi 27 par le *Danube*.

Je reçus cette lettre avec deux jours de retard. Tristan Lambert était parti pour Chislehurst comme M. Rouher. Ce dernier avait tenté un suprême effort pour arrêter le Prince dans l'exécution de son projet; trop tard, il n'y avait plus rien à faire. Et d'ailleurs là où avaient échoué les larmes et les raisonnements de sa mère, comment son parti, comment ses plus fidèles amis eussent-ils pu réussir?

Je reçus bientôt la visite d'un envoyé de l'Impératrice venu de Camden; voici ce qui s'était passé.

Lorsqu'on apprit le désastre d'Izandula où la petite armée britannique avait été surprise et presque anéantie par les Zoulous, le gouvernement anglais résolut d'envoyer en Afrique du Sud des forces importantes.

Le Prince qui faisait, il faut le dire, toujours partie de l'Armée, puisqu'il avait son brevet de lieutenant d'artillerie, vit partir successivement ses trois meilleurs camarades Bigge, Slade, Woodhouse. Aussitôt l'idée irrésistible se dressa devant lui. Ne pouvant supporter de rester, seul de sa batterie, loin du théâtre de la guerre, il écrivit au Duc de Cambridge, Commandant en Chef des armées britanniques et lui demanda de faire campagne dans l'Afrique du Sud et de prendre auparavant un service régulier dans sa batterie d'Aldershot.

L'Impératrice combattit de toute son influence cette résolution et alla jusqu'à dire à son fils : « S'il t'arrive malheur, tes partisans ne te plaindront pas, ils t'en voudront », elle voulut lui persuader que c'était trahir son parti, trahir ses fidèles, que de s'éloigner ainsi et de courir les risques d'une

campagne meurtrière, en sorte que le refus du Duc de Cambridge lui apporta un véritable soulagement.

Sans doute le Duc était effrayé de la responsabilité qu'il encourait, et plût à Dieu qu'il eût toujours pensé ainsi, mais le Prince ne se résigna pas. Dans sa réponse au Duc on lit cette phrase nostalgique qui peint bien son état d'âme...

Je trouvais dans cette guerre l'occasion de témoigner ma reconnaissance à la Reine et à la Nation d'une façon qui plaisait à mon caractère. Lorsque, à Woolwich et plus tard à Aldershot, j'eus l'honneur de porter l'uniforme anglais, j'espérais que ce serait dans les rangs de nos alliés que je ferais mes premières armes. En perdant cet espoir, je perds une des consolations de mon exil...

Malgré le refus le Prince ne se découragea pas; il fit jouer auprès du Duc des influences très sérieuses, entre autres celle du général Simmons, son ancien chef à Woolwich, et il reçut enfin l'autorisation demandée.

Dès lors tout se précipita : trois ou quatre jours suffirent au Prince pour faire ses préparatifs, régler avec M. Rouher les affaires du parti, prendre congé de la Reine qui lui envoya de Windsor un train spécial pour qu'il vînt lui dire adieu, et, dans une sérénité joyeuse qu'il cherchait à leur communiquer, embrasser ses vieux amis : M. Rouher, le général d'Espeuilles, Tristan Lambert, tous ceux qui étaient accourus pour donner un dernier assaut à sa résolution; et le 27 février au matin, le Prince, accompagné du baron Tristan Lambert, se rendit à la petite église de Chislehurst. Il entendit la messe et communia, puis, revenu à Camden, remit son testament à Pietri et partit. Il emmenait avec lui son fidèle valet de chambre Uhlmann. Il avait décidé que celui-ci le suivrait seulement jusqu'à Durban et resterait à la base de l'armée.

Il va sans dire que parmi les amis du Prince de nombreuses demandes furent faites pour l'accompagner; doucement, affectueusement, il les repoussa et partit seul.

L'Impératrice l'accompagna jusqu'à Southampton où un banquet leur fut offert par la garnison, puis elle vit son fils s'embarquer sur le *Danube*. Elle ne devait jamais le revoir.

Je reçus encore, le 4 mars, un mot de Camden; l'Impératrice se plaignait amèrement que la princesse Mathilde, par

son abstention, eût marqué au Prince son mécontentement d'un départ dont elle avait tout ignoré :

Camden Place, 3 mars 1879.

Chère Marie,

J'ai reçu votre petit mot. Croiriez-vous que la princesse Mathilde, à qui j'ai écrit de la part de mon fils en lui annonçant son départ, ne lui a pas fait dire un mot d'adieu, ni à moi un mot de consolation! Elle pouvait ne pas l'approuver, mais je ne crois pas que ce soit la crainte des dangers qu'il peut courir qui lui enlèveront (*sic*) le sommeil. Heureusement pour mon fils, si ses vœux lui ont manqué, il n'en a pas été de même ici, dans la famille Royale; la Reine a été *on ne peut plus tendre*; elle lui a envoyé un train express pour qu'il allât prendre congé d'elle et l'embrasser. Tout ceci pour vous, car je crains les indiscrétions des journaux. Heureusement, la tempête que les journaux ont annoncée ne le trouvera plus par le travers des côtes de France, dans cet odieux golfe de Gascogne toujours si mauvais. Mon fils m'a écrit de Plymouth un petit mot très affectueux; malgré le chagrin de nous quitter, sa joie déborde de faire campagne. Que Dieu le protège! faites prier pour lui, qu'il trouve l'*occasion* de se distinguer et qu'il revienne sain et sauf.

EUGÉNIE

Camden Place, 9 mars 1879.

Ma chère Marie,

...J'ai ENFIN reçu un mot de la princesse Mathilde, la RÉACTION s'est faite aussi chez elle, mais si elle avait eu plus de cœur, elle aurait envoyé un mot d'adieu à mon fils par le télégraphe et c'est ce qu'il a pensé! Du reste puisqu'elle est allée au Cristal Palace, l'Empereur mort, et pas même reposant à l'Église, elle peut bien agir comme elle le fait toujours; ce qui est incroyable, c'est qu'on puisse lui supposer du cœur!

...J'ai eu des nouvelles télégraphiques de Madère, mais nous n'en aurons plus d'ici au 10 mai. C'est le temps seulement de savoir son débarquement. Tout s'est fait si vite que je crains qu'il lui manque beaucoup de choses même réglementaires, car il va sans dire qu'il ne voulait rien en plus. Vous savez qu'il aime avec passion être mal et manquer de tout. Après cette campagne, je pense que ce goût se modifiera.

Je ne voudrais à aucun prix que ces lignes de l'Impératrice pussent jeter une ombre sur le souvenir très cher que je garde de la charmante Princesse qui me témoigna toujours tant de bonté et de bienveillance.

Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'il n'y eut

jamais d'intimité entre l'Impératrice et la cousine de l'Empereur. Les mots d'hostilité déclarée et de rivalité seraient trop forts pour exprimer leurs sentiments réciproques, mais il est certain qu'elles ne s'aimaient ni ne s'entendaient.

La princesse Mathilde paraissait très attachée à l'Empereur qui le lui rendait; quant au Prince Impérial, elle croyait, bien à tort, que les influences subies par lui étaient opposées aux traditions napoléoniennes et l'entraînaient hors de son milieu familial. Elle ignorait à quel point l'enfant devenu un homme de caractère indépendant, s'était formé lui-même en dehors de toute influence.

La princesse Mathilde était *très Bonaparte*; la race, chez elle, affleurait dans toute sa personne, et, évidemment, il y eut souvent désaccord entre elle et la Cour des Tuileries.

J'ai lu, je ne sais dans quel ouvrage, probablement dans celui d'Émile Ollivier, un épisode qui peut donner l'impression de la mentalité dont la Princesse gardait certainement l'empreinte.

L'Empereur, qui n'était encore que le Prince Louis-Napoléon, consumait sa jeunesse, comme son fils plus tard, hélas! dans son idée de gloire militaire; les douleurs de l'exil le jetaient dans toutes les entreprises où il pouvait trouver l'occasion d'affirmer son courage et sa personnalité, mais toujours les projets échouaient devant l'opposition de sa famille comme de ses partisans, et la question pécuniaire arrêtait ses tentatives. Sous l'échec il courbait la tête, mais gardait son rêve. Un jour, dit le narrateur, la soumission lui fut particulièrement pénible; il avait désiré, au printemps de 1829, faire campagne contre les Turcs comme volontaire dans l'armée russe. Après de multiples hésitations, la reine Hortense finit par accéder à son désir, mais le roi Louis n'envoya ni consentement ni bénédiction; il n'admettait dans aucun cas, pour quelque motif que ce fût, qu'on servît en pays étranger. L'opposition de madame Laetizia se prononça d'une manière plus tranchante encore.

Révoltée à l'idée qu'un Bonaparte revêtirait l'uniforme d'un souverain qui avait envoyé l'Empereur à Sainte-Hélène, elle fit venir son petit-fils et lui dit en se redressant sur son fauteuil :

— Comment vous appelez-vous?

— Napoléon.

— Eh bien! maintenant, sortez.

La princesse Mathilde n'eût pas tenu à son neveu le dur langage de l'aïeule, mais, avec plus de douceur et une réelle tendresse, elle eût senti de même.

C'est pourquoi entre elle et lui il n'y eut pas d'adieu.

En se plaignant de la princesse Mathilde, l'Impératrice me donnait la preuve qu'elle ignorait le mécontentement, voire même les colères qui s'élevèrent dans le parti à l'annonce officielle du départ du Prince : c'était elle-même surtout qu'on accusait et qu'on blâmait.

On aurait voulu savoir qu'elle avait combattu plus efficacement ce départ; qu'aux démarches du Prince, qu'elle ne pouvait ignorer, elle avait opposé des démarches contraires; qu'elle avait, enfin, dressé son influence et son autorité de souveraine et de mère devant une entreprise où tout n'était que risques et dangers. Le pouvait-elle? Le devait-elle? en vérité, je ne puis me prononcer.

Quelques jours après le départ du Prince, l'Impératrice m'envoya M. Pietri; celui-ci devait passer quarante-huit heures à Paris et je le priai de solliciter pour moi l'autorisation de rejoindre Sa Majesté. De retour à Chislehurst il me répondit que la volonté formelle de l'Impératrice était de rester dans sa solitude; elle me faisait dire, et je savais de source sûre, qu'elle se tenait prête à partir à la première nouvelle d'une maladie, d'une blessure toujours possible; elle se bornait à la société des seuls Anglais qui pouvaient la mettre en une sorte de contact avec l'armée et faciliter l'arrivée des nouvelles fébrilement attendues. Elle voulait conserver tout son moral, et il était certain qu'elle le garderait plus facilement dans un milieu étranger qu'au milieu de pauvres Français troublés de l'éloignement de leur Prince. Elle aurait dû leur exposer les raisons d'un départ qui, à quelques-uns, semblait un abandon; la tâche lui parut au-dessus de ses forces.

Cet embarquement précipité prit pour moi tout d'abord une apparence de coup de tête, aussi m'étonna-t-il de la part du Prince, si parfaitement raisonnable, si plein de sollicitude pour un parti dont il n'ignorait certes pas le dévouement.

Malheureusement, je n'ai connu que plus tard la lettre explicative qu'il écrivit d'Afrique à un de ses amis; elle montre qu'en s'éloignant il suivait un plan de conduite longuement médité, conforme à l'idée supérieure qu'il se faisait de sa mission; en voici quelques fragments; parlant de son brusque départ, il disait :

Si ma résolution a été si prompte, c'est que j'avais longuement réfléchi à pareille éventualité et arrêté mon plan.

Ni les appréhensions de ma mère, ni le désespoir des gens qui m'entouraient, ni les exhortations de M. Rouher et de tous mes partisans ne m'ont fait hésiter une minute ni perdre une seconde; cela n'a rien que de tout naturel pour ceux qui me connaissent, mais combien sont-ils?...

Les raisons qui ont motivé mon départ sont toutes politiques et en dehors d'elles, rien n'a influencé ma détermination.

1° Je pouvais espérer, avant les événements qui ont suivi le 16 mai, que, mon parti augmentant ses forces, la restauration impériale se ferait sans secousse soit par le parlement, soit par l'armée.

Cette restauration à la manière espagnole m'aurait fait comme Alphonse XII l'esclave de quelques hommes et de tout un parti. Je ne me serais pas accommodé d'une telle situation et je la redoutais plus que je ne la souhaitais.

2° Depuis le 14 octobre, la scène a changé; le parti impérialiste est affaibli et ne peut rien par ses seules forces. Toutes les espérances se résument en ma personne; qu'elle grandisse et les forces du parti de l'empire décupleront. J'ai eu la preuve que l'on ne suivrait qu'un homme connu pour son énergie et tout mon soin a été de trouver le moyen de me faire connaître.

3° Écrire des lettres de condoléances, héberger les politiciens, taper sur le ventre des journalistes; me faire leur copain et travailler avec eux à remuer les problèmes sociaux, voilà ce que les fortes têtes appelaient me mettre en vue.

D'autres voulaient que je voyage en Europe avec un grand train de maison, allant comme les Princes des contes de fées regarder toutes les Princesses sous le nez et vanter mon élixir politique qui guérit les maux sociaux. Cette comédie, dans la pensée des auteurs, comme toute bonne pièce, devait finir par un mariage.

Je n'ai point entendu de cette oreille... Je n'ai pas voulu me laisser couper les ailes par le mariage et ma dignité se refusait à se plier au rôle de commis-voyageur princier.

Lorsqu'on appartient à une race de soldats, c'est le fer en main qu'on se fait connaître.

...Je m'étais depuis longtemps promis : 1° de faire un long voyage; 2° de ne perdre aucune occasion de faire campagne. Le désastre d'Isandula me fournit l'occasion attendue.

En France, aucune crise immédiate à redouter n'était là pour me retenir comme avant les élections sénatoriales. La guerre d'Afrique devenait tout à coup populaire en Angleterre et se développait sur une grande échelle sans entraîner de complications européennes.

Le théâtre de la guerre valait en lui-même la peine d'un dérangement à cause de l'intérêt qu'il offre au voyageur.

Tout me poussait donc à partir et je suis parti...

Comme je l'ai dit, je me trouvais en France pendant les jours qui précédèrent le départ du Prince Impérial pour le Zoulouland, et je ne l'appris que par la lettre de l'Impératrice, mais je ne saurais m'abstenir de raconter tout ce qu'il m'a été donné d'en connaître. J'ai senti les émotions qu'il a soulevées, j'ai vu les mécontentements, les blâmes presque unanimes qu'il a provoqués et je ne me suis jamais consolée d'avoir été absente lorsque le Prince a quitté Camden; il m'a manqué sa chaude et loyale poignée de main, et le regard de ses yeux, le dernier regard!...

Avant de partir pour le Zoulouland, le Prince avait écrit au comte Joachim Murat, président de « l'Appel au Peuple », une lettre destinée à expliquer sa résolution; il justifiait sa conduite auprès de ses partisans :

Ceux d'entre eux, disait-il, qui m'ont constamment conseillé de me mettre en vue, ne sauraient blâmer ma démarche. Cette guerre ne peut me compromettre dans un conflit qui engagerait l'avenir de ma politique. Si Dieu me protège, je reviendrai bientôt, fortifié par les épreuves de la guerre et plus digne de la tâche que je dois remplir...

L'embarquement du Prince Impérial se fit quelques jours après, le 1er ou le 2 mars, je crois; les lignes rapides qu'il écrivit à sa mère pendant la traversée et à son arrivée à Natal traduisent sa joie de faire campagne et une bonne humeur toujours croissante.

J'ai été reçu à Natal comme une tête couronnée quoi que je portasse l'uniforme de lieutenant; les vaisseaux étaient pavoisés et les autorités militaires sont venues à ma rencontre, etc...

Il était porteur de deux lettres, l'une, écrite par le Commandant en chef de l'armée anglaise, recommandait le Prince aux soins de sir Bartle Frere, gouverneur général de la colonie du Cap. L'autre, adressée à lord Chelmsford, commandant de l'armée du Cap, contenait ces lignes :

Il (le Prince) a manifesté le désir d'être enrôlé dans notre armée, mais le gouvernement a considéré comme impossible de satisfaire ce désir. Toutefois, le gouvernement m'autorise à vous écrire pour vous prier de lui témoigner de la bienveillance et de lui prêter assistance pour qu'il puisse suivre, autant que cela sera possible, les opérations et les colonnes d'expédition. J'espère que vous le ferez. C'est un excellent jeune homme, plein d'esprit et de courage, et comptant beaucoup de vieux amis parmi les cadets de l'artillerie. Il ne trouvera sans doute aucune difficulté à faire son chemin. Si vous pouvez lui venir en aide en quelque manière que ce soit, faites-le.

Ma seule crainte est qu'il soit trop courageux...

Arrivé à Durban, le Prince paya son tribut au climat africain et il souffrit d'une légère fièvre que les journaux anglais se plurent à amplifier et qui alarma l'opinion publique.

Je reçus à ce propos cette lettre de l'Impératrice.

Camden Place Chislehurst 9 mai 1879.

Ma chère Marie,

La journée d'hier est de celles qui comptent dans la vie; tout Londres était rempli avant-hier de la nouvelle de la maladie de mon fils. Ne sortant pas de Camden, je n'en savais rien jusqu'au moment où j'ai reçu le journal du soir. En tête d'une colonne, en grosses lettres étaient ces mots : « Illness of Prince Impérial ». Vous devez penser le coup que j'ai reçu. Du reste, nous n'avions rien eu directement, c'était donc un espoir pour nous que la nouvelle ne devait pas être vraie. J'ai envoyé hier M. Pietri aux renseignements : au ministère de la guerre, pas de trace; le général Simmons n'y croyait pas; lord Sydney nous assurait que c'était simplement un moyen de faire vendre le journal; enfin, au journal lui-même, on a dit à M. Pietri que c'était une *simple nouvelle sans cachet d'authenticité.* Ceci et le silence d'Uhlmann a fini par me rassurer, car ce fidèle serviteur n'aurait jamais pris sur lui de nous cacher une maladie du Prince. Il faut s'attendre à des bruits de ce genre, le *Temps* de Paris avait sur l'arrivée de mon fils au Cap une méchante correspondance. Dieu sait si ce n'est pas le même individu qui envoya à Saint-Vincent ces nouvelles qui troublent ma raison. C'est bien méchant, comme vous voyez. Le Prince écrit peu, comme vous savez, et, avec lui, c'est bien le cas de dire : pas de nouvelles, bonnes nouvelles...

Dès que le Prince fut remis de son indisposition, lord Chelmsford l'attacha à son état-major.

Lorsque le Prince avait quitté sa mère à Southampton, il avait solennellement fait la promesse de ne pas servir dans un corps irrégulier, promesse qui explique la phrase suivante d'une de ses lettres à l'Impératrice :

J'ai le courage de refuser le commandement d'un escadron de partisans...

Cette simple phrase montre aussi que les instructions formelles du War office aux généraux anglais paraissaient comprises dans le sens le plus élastique et devaient subir des interprétations plus ou moins rigoureuses suivant l'idée que ces généraux se faisaient de leur responsabilité personnelle au sujet de la sécurité du Prince.

Le Prince suivit donc le général Chelmsford à Maritzburg et devait l'accompagner à Conference Hill dans le Transwaal, où le colonel Wood les attendait tous deux.

Le brave Uhlmann dut rester à Maritzburg et le Prince ne garda que son ordonnance et le groom qui soignait ses chevaux.

A ce moment il écrivit à l'Impératrice :

Je vous écris de Dundee où nous sommes arrivés hier soir avec l'État-Major Général. Je ne sais si les cartes que vous possédez vous indiqueront la situation exacte de ce point stratégique qui sera notre base d'opérations. Aussi, pour vous en donner une idée approximative, je vous dirai que notre camp est à 55 milles au nord-est de Ladysmith et à 10 milles seulement du Buffalo-River. Dans une semaine au plus, nous aurons atteint la ligne extrême de nos avant-postes aux environs de Conference-Hill. Tout continue à aller ici pour le mieux...

Ma santé est excellente et je n'aurais rien à souhaiter si la distance qui nous sépare me permettait de recevoir plus souvent de vos nouvelles. J'espère que vous allez bien, que vous n'avez pas d'ennuis et que vous n'êtes pas trop inquiète.

Le 4 mai il écrivait encore :

Depuis deux jours, nous couchons tout habillés, prêts à sortir de nos tentes à la première alarme.

Depuis que nous avons franchi le Buffalo-River, nous sommes entrés en territoire ennemi et je croyais hier que nous rencontrerions quelques partis de Zoulous, car nous longions avec une faible escorte le Bloodriver qui limite l'espace occupé par les armées belligérantes.

C'était vers le 14 mai. Alors commença la partie de la campagne la plus intéressante, comme aussi la plus dangereuse. Chaque pas exposait le Prince aux surprises et aux pièges innombrables tendus par un ennemi infatigable; sur vingt-quatre heures, il restait vingt heures à cheval. De jour et de nuit, il partait avec le major Bettington, à travers un

pays complètement inconnu, où l'on était sans cesse alerté par l'ennemi.

Le major Bettington aimait beaucoup le Prince, il avait une grande expérience et opposait aux ruses des Zoulous une vigilance et une minutieuse méfiance qui étaient une sauvegarde; mais les fonctions du Prince l'exposaient aux plus grands dangers et il n'en était pas de plus périlleuses, il faut le reconnaître.

D'après ce que j'ai connu des rapports militaires publiés plus tard, la petite expédition se rattachait à la colonne volante du général Wood et le colonel Buller était présent lors de la première reconnaissance.

Le 18 mai au soir, on rencontre une bande nombreuse de Zoulous; le lendemain, Bettington, accompagné du Prince et d'une troupe composée en grande partie d'irréguliers et de noirs, donne l'assaut à un Kraal occupé en force par les Zoulous. Le chemin que la troupe devait parcourir était un étroit sentier pierreux où les chevaux butaient à chaque pas, pendant que l'ennemi dirigeait sur elle un feu nourri. Le Kraal fut pris et l'ennemi mis en fuite.

Un rapport adressé au major Bettington, demeuré longtemps inédit, montre les dangers multiples et répétés de ces marches de jour et de nuit dans un pays difficile, au contact d'un ennemi toujours dissimulé, tendant sans cesse de nouveaux pièges aux envahisseurs étrangers.

Lord Chelmsford, d'accord avec le général Wood, résolut alors de charger le Prince d'un important travail auquel ses aptitudes remarquables et ses précédentes études le rendaient plus apte encore.

Il s'agissait de construire à Conference Hill des ouvrages destinés à assurer les communications anglaises, quand l'armée, ayant sa base dans la colonie de Natal, progresserait vers Ulundi.

Le 26 mai, le Prince écrivait à sa mère :

Depuis ma dernière lettre, ma vie a été plutôt sédentaire, surtout relativement aux habitudes nomades que l'on contracte ici. Huit jours passés sous la tente me font l'effet de huit jours passés dans un lit de plumes, car le plafond de toile a ses charmes comparé à la voûte des cieux, mais, comme je vous l'ai maintes fois écrit, la vie que je

mène me plaît et me fait du bien... Jamais je ne me suis senti si fort et si dispos.

Lord Chelmsford m'a attaché au quartier-maître général colonel Harrison, des Royal Engineers, et je compose à moi seul tout son état-major, ce qui est et restera maigre, quoique j'engraisse.

Le général Simmons vous dira mieux que je ne pourrai le faire la nature de mes fonctions qui sont celles de « deputy assistant quarter master general ».

Demain, le 2e division et le quartier général quittent Landmans Drift pour se porter sur Koppie Allein; c'est notre premier pas vers Ulundi.

Le 29 mai, le Prince accompagnait dans une reconnaissance le Général en chef et son état-major. Ce fut sans doute au soir de cette journée que se place ce bref colloque entre un général insouciant et blagueur, et le généreux Prince si proche de la mort et la sentant peut-être rôder à ses côtés.

— Eh bien! Monseigneur, — dit le général Wood, — vous ne vous êtes pas encore fait tuer?

— Non, — riposte le Prince gaîment; et il ajoute d'un ton plus grave : — Si je devais être frappé, je crois que j'aimerais mieux un coup de zagaie qu'une balle venant on ne sait d'où; cela montre au moins qu'on a senti le contact de l'ennemi.

C'est maintenant la matinée du 1er juin : les deux divisions de lord Chelmsford et la colonne mobile aux ordres du général Wood doivent franchir le Blood-river à des passages différents et opérer leur jonction sur un point fixé d'avance, pour marcher ensuite vers Ulundi.

Le Prince, comme l'affirme nettement une dépêche du Général en chef au ministre de la Guerre, avait été chargé de déterminer l'emplacement du campement du 2 juin, pour le soir de la deuxième marche; le Prince connaissait un peu la région qu'il avait déjà explorée au cours des précédentes reconnaissances.

Il était convenu par avance que le major Bettington commanderait l'escorte. Celui-ci, comme je l'ai dit, avec son expérience de l'ennemi, se tenait toujours sur ses gardes et ne négligeait jamais dans sa prudence de prendre les précautions les plus minutieuses.

Par une fatalité désastreuse, Bettington fut désigné pour un autre service!

Comme le colonel Harrison se demandait par qui le remplacer, le capitaine Carey du 98e de ligne se présenta et fit valoir son désir de se renseigner sur la région même désignée au Prince la veille, afin de compléter ses propres cartes. Le colonel Harrison, sans rien connaître de cet officier, accéda à son désir et ajouta simplement : « *You will look after the Prince* ».

Le Prince ne fit naturellement aucune objection; il écrivit sur son carnet : 1er juin, « *escort under Captain Carey* ».

Plus tard, quand on chercha les responsabilités, on lut ces mots sur le carnet du Prince; le capitaine Carey, qui tentait de se disculper, s'attira la réplique du colonel Villiers : « Cette ligne, c'est une voix de la tombe!... »

Ce 1er juin à 8 heures du matin le capitaine Carey rassemblait les hommes de l'escorte. Celle-ci devait se composer de six cavaliers du corps des volontaires de Bettington et de six Basutos montés.

Pendant ces préparatifs le Prince apprit qu'un correspondant de journal retournait à Landmans-Drift et pouvait se charger d'une lettre; aussi écrivit-il au crayon ces quelques mots à l'Impératrice :

Je vous écris à la hâte sur une feuille de mon calepin. Je pars dans quelques minutes pour choisir le lieu où la 2e division doit camper sur la rive gauche du Blood-river. L'ennemi se concentre en forces et un engagement est imminent d'ici huit jours.

Je ne sais quand je pourrai vous donner de mes nouvelles, car les arrangements postaux laissent à désirer. Je n'ai pas voulu perdre cette occasion de vous embrasser de tout mon cœur.

Votre dévoué et respectueux fils

NAPOLÉON

P. S. — J'apprends la belle élection de M. Codelle, veuillez lui exprimer de ma part toute la satisfaction que m'a causée cette bonne nouvelle.

A 9 heures les six cavaliers de Bettington étaient en selle; avec eux, un noir, à qui le Prince avait prêté un de ses chevaux.

Les Basutos se faisaient attendre; un homme envoyé à

leur recherche revint en disant que, partis en avance, on les trouverait plus loin; le Commandant de l'escorte résolut alors de ne pas les attendre. C'est dans ces conditions d'insécurité complète que le petit détachement se mit en marche, traversa Itelezi et rencontra le colonel Harrison qui surveillait l'arrivée et l'installation des troupes.

Le faible effectif de l'escorte ne le frappa nullement; peut-être Carey expliqua-t-il qu'il serait ultérieurement rejoint par les Basutos, je ne puis rien affirmer à ce sujet.

A ce moment même, lord Chelmsford montait à cheval pour se rendre au camp d'Itelezi: « Où est le Prince? demanda-t-il — Il est avec le colonel Harrison, » lui fut-il répondu. Là-dessus lord Chelmsford se rassura, car il ignorait la mission confiée la veille au prince.

Celui-ci galopait en avant avec ses compagnons, et tous gravirent avec lui un plateau qui dominait le pays environnant : aucune trace de l'ennemi n'apparaissait à cette place; le Prince fit plusieurs dessins, puis le détachement descendit jusqu'à un Kraal déserté par ses habitants. Carey du moins en jugea ainsi.

Les habitants pourtant ne devaient pas être loin, car des cendres, des détritus signalaient leur récent départ.

De plus, des maïs et de très hautes herbes bornaient la vue à quelques pas; une petite rivière, l'Imbazani, était toute proche; le capitaine Carey jugea, néanmoins, l'endroit parfaitement sûr et prescrivit de desseller; aucune mesure de sécurité ne fut prise, aucune vedette ne fut posée. Le capitaine Carey, ainsi qu'il l'a raconté depuis, s'entretenait avec le Prince de Napoléon Ier et de l'immortelle campagne de 1796, lorsque le Cafre chargé de garder les chevaux aperçut une tête de Zoulou émergeant des hautes herbes.

A la hâte, ordre est donné de resseller; la fusillade éclate, quarante ou cinquante Zoulous surgissent, poussant leur cri de guerre et tirant sur les Anglais. Comme il ressort de toutes les dépositions des témoins, Carey ne donna aucun ordre, ni pour faire tête et se défendre, ni pour retraiter en bon ordre. Si le « sauve qui peut » n'avait été le premier geste instinctif de la petite troupe, elle eût pu facilement résister aux Zoulous peu accoutumés à l'emploi du fusil et en abattre un grand

nombre. Mais dans la panique les chevaux effrayés se cabrent, quelques-uns s'échappent, celui du Prince, un pur sang de taille élevée, plus nerveux que les autres, se dérobe au moment où le Prince veut se mettre en selle. Carey galopant en tête sans s'inquiéter de sa mission ni de la vie de ses cavaliers, les hommes affolés se dirigent vers un donga situé à environ 200 mètres du Kraal. L'un d'eux, Le Tocq, passe près du Prince qui s'efforçait de sauter à cheval; il le voit cramponné au harnachement et ne fait même pas pour l'aider le geste qui l'eût peut-être sauvé. Le malheureux Prince suit, en courant, la bête au galop; faisant des efforts désespérés pour monter, il arrive ainsi jusqu'au donga; là, suspendu à la selle qui alors se déchire, il roule à terre.

Le Tocq qui a réussi à sauter à cheval rejoint le capitaine Carey : « Monsieur, crie-t-il, le Prince est à terre! »

Carey n'entend pas ou ne veut pas entendre, et il fait signe aux hommes de continuer.

Le Prince s'est relevé; il a vu les cavaliers qui fuient, Carey à leur tête, son propre cheval qui remonte affolé l'autre pente du ravin; il est seul, absolument seul; nul secours à espérer; il n'y a plus qu'à se défendre, qu'à mourir en soldat.

Un seul de ses revolvers est à sa ceinture, l'autre est demeuré à la selle; quant au sabre, il a dû glisser du fourreau, il ne l'a plus; c'était un sabre historique que lui avait donné le duc d'Elchingen. Le Prince fait face à ses ennemis tenant son revolver de la main gauche, le poignet droit ayant été foulé dans la chute; cependant il a encore la force de saisir avec ce bras droit la zagaie d'un des noirs qui l'entourent et tire trois coups sur ses assaillants. En se défendant, il pose le pied gauche dans un trou, il glisse, et les Zoulous en profitent pour se rapprocher; une zagaie lui perce l'œil droit, une autre l'atteint au côté gauche d'un coup mortel, il tombe et ne se relève plus. Les Zoulous se précipitent et le percent de toutes parts.

Ils entourent maintenant le corps du Prince; la bravoure du jeune chef blanc les a stupéfiés, dirent-ils plus tard, lorsqu'on interrogea sept hommes qui avaient pris une part directe à la lutte; un d'eux, Zabanga, s'attribuait l'honneur d'avoir porté le coup fatal; il fut tué lui-même quelques jours après.

« Quel air avait ce jeune homme en se défendant? » demandait-on aux Zoulous. « Il ressemblait à un lion, » répondirent-ils.

— Pourquoi dites-vous qu'il avait l'air d'un lion?

— Parce que c'est l'animal le plus courageux que nous connaissions.

Les Zoulous, le voyant mort, le dépouillèrent de ses vêtements; ils lui laissèrent, sans doute par superstition, la chaîne d'or garnie de médailles qu'il portait au cou. A quelques pas, ils ramassèrent son sabre et un de ses éperons qu'ils portèrent à leur roi Cettiwayo, et que celui-ci rendit lui-même aux Anglais en apprenant le nom et le rang du Prince.

Ayant tué le Prince, l'ayant dépouillé, ces hommes s'éloignent et abandonnent le corps au milieu des herbes foulées qui portent la trace de sa résistance dernière.

La nuit, soudaine comme elle l'est dans ces climats, enveloppe le ravin d'obscurité, de silence; personne n'est là pour fermer ces yeux qui ont regardé la vie avec tant d'espoir et ont fixé la mort avec tant de fierté; personne ne met la main sur ce cœur vaillant qui, peut-être, palpite encore, tant la vie, une vie intense, l'animait; la lune bientôt effleurera d'un blanc rayon le visage pour toujours endormi; et ce sera le seul baiser donné dans la mort à cet enfant de France.

Cependant Carey a couru jusqu'au camp où il arrive sain et sauf : « Mylord, dit-il au général Chelmsford, le Prince est tué!... — Et vous, monsieur, vous vivez. »

En vérité, l'on ne savait rien de positif, sinon que le Prince manquait à l'appel ainsi que deux hommes et le guide cafre. Quelqu'un, le soldat Le Tocq, je pense, l'avait bien vu tomber, et son cheval était revenu seul.

M. Deléage, correspondant du *Figaro*, qui causait souvent avec le Prince, insiste pour qu'on aille immédiatement sur le lieu de l'engagement, mais les ordres ne sont donnés que pour le lendemain matin.

Le 2 juin, en effet, au lever du jour, toute la cavalerie se met en marche sous les ordres du général Marshall, et c'est le capitaine Molyneux, aide de camp du général Chelmsford, qui racontera les événements dans le rapport adressé à son chef.

A l'endroit du combat, les traces laissées sur le sol indiquaient une résistance désespérée; le corps fut trouvé au fond d'un donga, portant dix-sept blessures, toutes reçues par devant, et fut emporté sur un brancard formé par des lances.

M. Deléage écrivit : « La cérémonie funèbre eut lieu en face du camp; je n'oublierai jamais la vue de ce simple canon de campagne sur lequel, enveloppé de cette seule couverture dont nous l'avions couvert, le matin même, se trouvait fixé le corps du Prince. Et le cortège!... Autour du corps, les officiers du Royal Artillery, c'est-à-dire presque tous les compagnons d'études du Prince, et plus loin, s'appuyant tristement sur sa canne, les yeux rougis, et le cœur plein d'amertume, ce Général infortuné auquel nul malheur ne fut épargné depuis le jour de son arrivée dans l'Afrique du Sud. Puis, à quelque pas de lord Chelmsford, les officiers d'état-major du Général, les camarades de la veille, cette famille militaire du Prince, la seule famille qui pouvait le pleurer à l'instant même de ces premières funérailles; et, de chaque côté, ces deux lignes rouges de vieux et de jeunes soldats appuyés, fixes et immobiles, sur la crosse de leurs fusils. »

Quelques jours après, la Cour martiale se réunit. Il est toujours grave d'affirmer la culpabilité d'un homme; et qui connaît le caractère britannique et l'orgueil insulaire, se rend compte de la tâche pénible que les juges accomplissaient en frappant un des leurs de la peine la plus infamante qui puisse atteindre un soldat : casser de son grade un officier anglais, le marquer publiquement de la tache ineffaçable, révéler à tout un pays, à toute une armée, qu'il fut un lâche indigne de porter l'uniforme; et ce fut cependant le verdict qui devait à jamais flétrir sa mémoire.

Cependant Carey, sommé de s'expliquer sur sa conduite, tenta de se justifier par une défense cauteleuse; non seulement il n'eut pas un cri de douleur après la mort dont il était responsable, mais il chercha à induire ses juges en erreur.

Ce n'était pas lui qui exerçait le commandement, prétendait-il, et ce n'était pas lui qui avait choisi l'emplacement du campement; le Prince, de caractère autoritaire, n'eût pas admis ses objections, et lui-même n'eût pas osé lui en adresser!

Les juges de la Cour martiale connaissaient le Prince; ils avaient pu apprécier la parfaite discipline, le sentiment d'obéissance absolue de celui qui, jamais, ne voulut être traité en fils de souverain; ils l'avaient vu se refuser à tout adoucissement dans la dure vie de campagne, passer les nuits étendu sur le sol à côté de son ordonnance lorsqu'on voulait lui procurer un abri; il recevait les ordres de Buller, de Harrison, de Bottington, et, quelle que fût sa propre opinion sur l'insuffisance notoire du capitaine Carey, il s'inclinait devant les ordres d'un supérieur. Le Prince avait le grade de lieutenant, Carey, celui de capitaine; Carey était investi d'un commandement, c'était suffisant.

Qui était responsable de l'insuffisance de l'escorte? Carey. Qui avait omis de prendre les plus élémentaires précautions pour garder le campement? Carey. Qui, une fois l'alerte donnée, avait fui sans s'occuper ni du Prince, ni des hommes? Carey.

— J'ai tout fait, — osa-t-il dire, — pour sauver le Prince.

Et l'accusateur de répondre :

— Vous n'avez absolument rien fait.

Cette parole définitive est le verdict de l'histoire.

« Si j'avais été là, écrit le major Bettington dans son journal, je l'aurais sauvé ou j'y serais resté avec lui. »

Le capitaine Carey fut donc condamné à être cassé de son grade.

Peut-être la Cour martiale jugea-t-elle que la responsabilité de cet homme devait être en quelque sorte moralement partagée par le colonel Harrison qui avait pu de ses yeux constater la faiblesse du détachement. Toujours est-il que, les juges considérant comme équivoque la situation d'un simple officier ayant sous ses ordres un Prince de maison souveraine, le colonel Glyn, président de la Cour signa, en même temps que le verdict, un appel à la clémence adressé au commandant en chef de l'armée anglaise.

Le capitaine Carey fut immédiatement renvoyé en Angleterre pour être mis à la disposition du duc de Cambridge.

***

Pendant que le drame s'accomplissait, pendant que son enfant, trahi, abandonné, restait seul et nu dans le fatal ravin où il rendit le dernier soupir; pendant que l'œuvre de justice commençait déjà pour le misérable dont le nom lui était encore inconnu, la mère douloureuse consumait ses jours et ses nuits dans l'inquiétude. Les nouvelles se faisaient rares, rien ne venait de cette terre si lointaine!...

A ce moment, le câble télégraphique n'existait pas entre Londres et le Cap, aussi les heures passaient-elles chargées de mystère et d'angoisse.

Cent fois par jour, la malheureuse femme relisait les lettres de son fils, puis elle cherchait fébrilement dans les journaux une ligne, un mot, qui pût apaiser son désir passionné de savoir : de plus en plus, elle se cloîtrait dans le silence et la solitude, étrangère à tout, indifférente à ce qui n'était pas lui, se réfugiant dans l'unique pensée d'aller le retrouver s'il avait besoin d'elle.

C'est le 20 juin que Paris et Londres apprirent la fatale nouvelle.

Les camelots criaient : « La mort du Prince Impérial! » ces mots nous jetaient tous dans la rue, on s'arrachait les feuilles, on ne voulait pas croire, mais c'était vrai, la nouvelle était officielle et se répétait partout.

Immédiatement, une vague de colère souleva la foule : si peu d'années séparaient l'heure présente des jours heureux, où le « petit Prince » parcourait joyeux et turbulent la ville de son enfance!

La calomnie et les pires injures avaient renversé le trône, les colères populaires s'étaient acharnées contre les vestiges du passé : les échos s'étaient tus, les aigles étaient tombées, mais de lui, l'enfant innocent et pur, le souvenir demeurait intact; on ne se rappelait que sa grâce, sa vivante gaîté, ses yeux d'azur si pleins de promesses!

Une grande espérance s'était évanouie. Le peuple de France n'accepte pas sans révolte les événements qui troublent sa logique et son instinct profond de la justice.

On avait tué le Prince; les Anglais l'avaient laissé massacrer, que s'était-il passé? et l'on se mettait à parler de complot, de trahison, de franc-maçonnerie, de crime politique; rien ne s'expliquait par des causes naturelles.

Je n'attachai aucune importance à ces suggestions, les détails du drame manquaient; il fallait attendre, et pendant cette journée interminable où l'heure de prendre le bateau de Calais semblait ne devoir arriver jamais, tant de paroles désespérées furent prononcées, tant de pensées de haine et de colère troublèrent les esprits!...

Pour moi, accablée de chagrin, j'étais incapable, dans les ténèbres où se débattait mon esprit, de penser, de parler, d'admettre le fait brutal, mais jamais je ne m'arrêtais aux soupçons qui hantaient les meilleurs esprits.

Bientôt les enquêtes, les rapports officiels et les témoignages recueillis jetèrent la pleine lumière sur le drame, et les faits apparurent d'eux-mêmes dans la cruelle vérité qui écartait tout mystère.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque ma pensée s'est chargée de réflexion et d'expérience, devant tant de morts imprévues et profitables, tant de crimes mystérieux impunis, devant l'œuvre de justice entravée par de secrètes influences, devant l'invincible terreur qui enténèbre la vérité, j'ai senti, comme bien d'autres, la formidable puissance occulte, qui brise les vies, qui renverse les trônes et mène le monde, et je me suis demandé si, seule, la lâcheté d'un homme avait amené la mort de l'enfant de France, détruit la belle tige, espoir de tout un peuple.

Dès que la Reine fut informée de la mort du Prince Impérial, sa pensée se porta vers la mère infortunée qui allait l'apprendre, et comment?...

Immédiatement, elle fit appeler lord Sydney et l'envoya à Camden : aucun journal n'était encore arrivé; l'Impératrice sortait à peine du sommeil pénible coupé de cauchemars qui rendait ses nuits de détresse pires que ses jours.

Un quart d'heure après que lord Sydney eut franchi la porte de la Maison, il apprenait au duc de Bassano toute la vérité et celui-ci assumait la terrible mission de tout apprendre à sa souveraine.

Je ne pense pas que la longue vie de ce vieux serviteur de l'Empire ait connu d'heure plus tragique. J'en ai eu souvent par lui l'exact récit et ne l'ai jamais oublié.

L'Impératrice était debout et s'apprêtait à s'habiller, lorsque le Duc se fit annoncer. Elle le reçut immédiatement; un regard jeté sur la figure ravagée du pauvre homme, et elle comprit que quelque chose de grave était arrivé.

Brusquement elle est près de lui et le dévisage :

— Mon fils est malade?

Le Duc ne répond pas.

— Mais parlez donc, il est blessé?... je pars, je pars à l'instant.

Pas de réponse.

— Oh! — s'écrie l'Impératrice qui a tout compris et tombe évanouie dans les bras du vieil ami.

Une longue syncope la tint inanimée pendant plusieurs heures. Le docteur Corvisart essayait en vain de la ranimer, elle restait inerte, inconsciente, dans cet abîme d'oubli où la mort se fait si proche de la vie.

Que serait le réveil de cette malheureuse femme? comment la lumière se ferait-elle de nouveau dans son esprit et sa mémoire? cette créature quasi morte que l'on essayait de ranimer, on se demandait si le choc n'avait pas brisé sa raison!

Un état de complète prostration s'ensuivit et de longs jours s'écoulèrent où docilement elle consentait à prendre quelques aliments et des calmants pour ses nuits.

Enfermée dans son petit salon, toutes fenêtres closes, dans l'obscurité, le silence, la solitude absolue, elle restait sans parole, sans larmes, presque sans mouvement et rejoignait dans la mort l'âme de son enfant.

Personne n'a entendu le mystérieux colloque de ces deux êtres : l'un se trouve déjà dans la gloire immortelle, l'autre, sur les confins de la vie, là où se confondent les pensées éternelles.

Comment décrire la tristesse de ces jours! Pour moi, ayant retrouvé avec ma petite chambre le cadre familier de ma vie, j'errais dans la maison silencieuse, me posant partout où planait le souvenir du Prince et je le revoyais à chaque pas; ici il avait causé amicalement; là, il me taqui-

nait; ailleurs, nous avions discuté, bavardé; plus loin, je le voyais encore montant lestement à cheval et faisant mille acrobaties pour nous « épater » un peu; partout, toujours, je le retrouvais, sérieux ou gai, portant au front l'étoile brillante d'un beau destin, puis parfois cédant au découragement et me confiant sa nostalgie lorsqu'il lui fallait se courber sous la dure loi de l'exil.

Hélas! je n'avais pas eu son adieu.

Maintenant tout était fini, la foudre était tombée, la triste maison ne connaîtrait plus que la douleur.

Depuis notre arrivée à Camden, aucun de nous n'avait été reçu par l'Impératrice. Elle restait cloîtrée dans une solitude absolue.

Le hasard fit qu'un jour, passant devant la porte de sa chambre avec une lettre qui lui était destinée, je l'aperçus elle-même, le front appuyé à une fenêtre d'où elle découvrait le parc. Elle se retourna et me vit, j'osai entrer et lui remettre moi-même la lettre. Je ne dis rien, je ne baisai pas sa main, je me retirai aussitôt, mais le contact était rétabli entre elle et moi, et elle reprit l'habitude de me voir. Je crois que tel était son désir. Le soir même, en quelques lignes, je lui fis savoir qu'un prêtre de la Madeleine à qui on avait demandé des messes, avait renvoyé les honoraires, ne voulant rien accepter ni pour lui ni pour ses confrères; il en était de même au couvent de Paray-le-Monial où les religieuses priaient nuit et jour pour elle : elle traça au crayon quelques mots au verso de ma lettre :

Je ne peux vous parler, je n'ai pas le courage, je réserve mon peu de force *pour son retour*. Mon esprit agité craint toute secousse. Priez pour lui, pour son père, et que Dieu me donne force et résignation.

Cependant, chaque jour amenait à Camden de nombreux amis de l'Empire et des membres de la famille impériale.

La duchesse de Mouchy était arrivée une des premières, les Murat, le prince Charles Bonaparte et les siens, les amis du Prince, tous les fidèles, tous, tous.

La porte de l'Impératrice s'entr'ouvrait pour quelques-uns, mais on leur recommandait de ne pas forcer son silence et de dominer leur propre émotion.

Les circonstances de la mort commençaient à se préciser; on voulut d'abord en dissimuler nombre de détails à l'Impératrice; elle exigeait au contraire qu'on lui apportât tous les journaux anglais et français : elle lisait tout, elle voulut tout savoir.

On attendit le retour de M. Pietri, alors en Corse, pour ouvrir le testament qui lui avait été confié par le Prince.

L'Impératrice assista à cette lecture avec beaucoup de calme, et s'en remit complètement aux deux exécuteurs testamentaires, M. Rouher et M. Pietri, pour régler les détails des obsèques, puis elle se renferma de nouveau dans sa solitude.

Le testament du Prince a été souvent publié; je veux seulement en transcrire ici les dernières lignes, parce qu'elles exposent la conception qu'il mettait toujours à la base de sa politique, l'idée dynastique dans toute sa force et sa continuité.

Je n'ai pas besoin, écrivait-il, de recommander à ma mère de ne rien négliger pour défendre la mémoire de mon grand-oncle et de mon père. Je la prie de se souvenir que, tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause impériale aura des représentants. Les devoirs de notre Maison ne s'éteignent pas avec ma vie. Moi mort, la tâche de continuer l'œuvre de Napoléon Ier et de Napoléon III incombe au fils aîné du prince Napoléon et j'espère que ma mère bien-aimée, en le secondant de tout son pouvoir, nous donnera, à nous autres qui ne serons plus, cette dernière et suprême preuve d'affection.

NAPOLÉON

Chislehurst 27 février 1877.

On accusa l'Impératrice d'avoir contribué plus que tout autre à exclure le prince Napoléon de la succession au trône.

Certes l'Impératrice n'aimait pas le prince Napoléon qui, de son côté, la détestait, mais, malgré tous les sujets de rancune personnelle qu'elle pouvait garder contre lui, elle n'influença nullement son fils en la circonstance.

Reniant l'Empire dans ses écrits comme dans ses discours, le prince Naopléon avait donné sa complète adhésion à la République, affirmé partout et toujours son opposition arrogante, son mépris manifeste, au jeune Chef de sa Maison et à l'Impératrice; aussi le Prince Impérial, qui connaissait les principes de ce dangereux adversaire, les combattait ouver-

tement et jamais il n'aurait remis entre les mains de son cousin les intérêts de la dynastie et la conduite du parti.

Malgré une grande intelligence et une incontestable valeur, le prince Napoléon s'était exclu lui-même de la succession par les affirmations répétées de son républicanisme intégral; en dépit de tous les sénatus-consultes et de tous les plébiscites, sa conduite pendant vingt ans n'avait été qu'une longue révolte; aussi le Prince, pour assurer l'avenir de sa Maison, jugea-t-il indispensable d'écarter simplement, sans éclat, mais définitivement, son cousin et de faire passer les droits de succession sur la tête du prince Victor.

Le 10 juillet, le vaisseau de guerre *Orontes*, qui portait les restes du Prince, jeta l'ancre à Plymouth.

Le même jour, le yacht de l'Amirauté *Enchantress* venait se ranger auprès du grand navire; il avait à bord le prince Murat, représentant la famille impériale, les exécuteurs testamentaires du Prince Impérial, plusieurs personnages et amis particuliers. L'*Enchantress* reçut, avec le cercueil du Prince, les officiers anglais qui l'accompagnaient depuis le Cap.

Salué par des salves d'artillerie, le yacht prit aussitôt la mer et débarqua à Woolwich son précieux chargement. Là, dans une salle de l'Arsenal, le cercueil fut déposé; Rouher, un des exécuteurs testamentaires, demanda que l'identité du Prince fut légalement reconnue et son avis prévalut en dépit de Pietri, l'autre exécuteur qui exp ima, au nom de l'Impératrice, le désir qu'on ne troublât plus désormais le dernier sommeil de son enfant. Le cercueil fut donc ouvert, et les formalités nécessaires remplies. Un autre cercueil avait été apporté de Camden avec tous les objets indispensables à l'ensevelissement. Malgré la hâte de l'embaumement pratiqué à Itelezi par le docteur Scott, les traits demeuraient reconnaissables; avant de fermer la bière, M. Pietri, au nom de l'Impératrice, mit un baiser sur le front glacé du Prince.

Le soir du 11 juillet, le corps était transporté à Camden et déposé dans le hall tendu de noir où, six ans auparavant, avait été placé le cercueil de l'Empereur.

Il faisait jour encore dans cette belle soirée d'été et nous étions tous réunis dans la galerie qui précédait le hall lorsque

nous entendîmes les premiers sons de la musique militaire annonçant l'arrivée du corps. Je vivrais des siècles que je n'oublierais jamais cette heure, les accords de cette musique tantôt douce et assourdie, tantôt s'élevant et enveloppant le cercueil d'une onde héroïque; puis c'était presque le silence, et, à mesure que le corps approchait, l'hymne guerrier n'était plus qu'une plainte douloureuse qui brisait nos cœurs.

Enfin la bière portée par des artilleurs est déposée dans le hall sur un monceau de violettes.

Les Anglais se retirent. Ah! qu'ils disparaissent! nous leur avions donné ce Prince dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse; ils nous rendent un cercueil.

A peine le Prince était-il parmi nous que nous entendons le pas de l'Impératrice; seule, sans soutien, elle descend l'escalier, et d'un bond tragique, se jette sur la bière où repose son enfant et qu'elle enveloppe de ses bras dans une suprême étreinte. Oh! la malheureuse!... son fils est là, glacé dans la mort; et en la regardant on comprend qu'elle voudrait tout briser pour tenir une dernière fois son enfant, la chair de sa chair, la fleur vivante de sa race, l'orgueil et la fierté de sa vie.

Elle tombe agenouillée à droite du cercueil et le front appuyé sur la bière, elle reste sans parole, sans larmes, sans mouvement, presque sans vie.

Les heures nocturnes passaient, elle ne bougeait pas et personne ne bougeait. Les amis d'enfance du Prince, debout autour de lui, veillaient.

Si les regards de l'Impératrice rencontraient leurs visages contractés, elle retrouvait toute la jeunesse de son fils, la fraternelle tendresse qui l'unissait à eux, toute son enfance; ils étaient jeunes et ardents comme il l'avait été, ils étaient pleins de vie, et lui était couché dans son cercueil.

Tant de silence, tant de muet désespoir remplissaient nos âmes que nous n'avions même plus la force de pleurer. Et cependant, il nous semblait éprouver de nouveau le sentiment d'une présence, de *sa* présence parmi nous. Ce n'était plus le vide des dernières semaines, nous allions vivre des heures nouvelles encore pour lui, pour sa mémoire, pour son amour!

Les premières lueurs de l'aube pénétraient dans le hall et jaunissaient les globes des lampes, il fallait abandonner la place à ceux qui devaient organiser les derniers préparatifs de la cérémonie du matin; personne n'osait s'approcher de l'Impératrice, ni lui parler. Elle demeurait inerte et comme cassée par le poids de la douleur et par la fatigue de cette veillée funèbre. La duchesse de Mouchy se décida cependant; aidée d'une de nous elle se rapprocha de sa tante; il fallut soulever la noire statue, la remettre debout et relever les crêpes qui l'enveloppaient. Nous la laissâmes une dernière fois se plier sur le cercueil, le baiser, puis, soutenue cette fois et comme portée par nous, elle gravit l'escalier et rentra dans sa chambre. Docilement, elle consentit à boire quelques cuillerées de bouillon; elle était glacée malgré la chaleur extrême et ses femmes la déshabillèrent comme on fait d'un enfant qui ne manifeste plus de révolte, puis ce fut le grand anéantissement que la nature souveraine ne refuse à personne, le repos apaisant dans le sommeil profond si proche de la mort.

Dès qu'elle avait appris la mort du Prince Impérial, la reine Victoria avait quitté Balmoral et était arrivée à Windsor.

Le 12 juillet, un peu avant onze heures du matin, elle arrivait à Camden. Introduite dans le hall, elle déposa elle-même une couronne de lauriers sur le cercueil; ensuite, accompagnée de sa dernière fille, la princesse Béatrice, elle prit place sur une estrade construite pour elle devant l'entrée de la maison. De là, elle assista à la levée du corps. Le cercueil était porté par des officiers d'artillerie, honneur exceptionnel rendu au Prince, exceptionnel comme la présence même de la Reine. Enveloppé des drapeaux français et anglais, il fut placé sur un affût de canon traîné par huit chevaux.

Le cheval préféré du Prince, « Stag », était conduit en main par un piqueur.

A droite et à gauche du cercueil marchaient le prince de Galles, le duc de Connaught, le duc de Cambridge, le Prince royal de Suède, le prince de Monaco, le duc de Bassano, M. Rouher.

Le prince Napoléon conduisait le deuil avec ses fils, et, derrière eux, venait la famille de l'Empereur.

A peine la grille franchie, le canon tonna et les tambours battirent sourdement, pendant que cent mille têtes se découvraient et que la foule immense se répandait sur le « common ».

La modeste église de Chislehurst ne pouvait guère contenir qu'une centaine de personnes et les innombrables assistants durent rester dehors, pendant que le cardinal Manning prononçait l'oraison funèbre du Prince.

Avant de quitter Camden, la Reine voulut voir l'Impératrice : une courte étreinte, une minute d'émotion qu'aucune parole ne pouvait rendre.

Puis ce fut fini. Le Prince avait été déposé provisoirement à droite de l'église dans une sorte de renfoncement qui formait comme une alvéole contenant juste le cercueil.

La foule innombrable s'écoulait, des milliers de Français revenaient sur leurs pas et regardaient une dernière fois la funèbre maison, le parc mélancolique, tout le cadre qui avait renfermé leurs espérances.

A la gare de Chislehurst les trains se formaient de quart d'heure en quart d'heure et emportaient vers Londres les tristes pèlerins que l'étoile ne conduisait plus dans la nuit.

Pour moi, anéantie par la fatigue et le chagrin, je cherchai un refuge vers le coin de l'église qui faisait saillie dans le mur et abritait le cercueil.

Seule, sans témoin, je pouvais donner libre cours à mes larmes et descendre au fond de ma douleur.

Je ne sais combien de temps je demeurai agenouillée sur la terre auprès de celui que j'aimais tant. On me cherchait, je ne le sus qu'après, on disait que je m'étais évanouie pendant la cérémonie, ce n'était pas exact; il y a dans la vie des minutes suprêmes où la solitude est physiquement nécessaire; j'avais depuis tant de jours refoulé mes pleurs!... Madame Carette me découvrit je ne sais comment et me fit sortir de ma retraite en me reprochant un peu durement de m'être dérobée aux devoirs officiels qui m'attendaient encore. Elle avait raison; je la suivis et nous rentrâmes ensemble dans la triste maison.

Ce fut, je crois, le lendemain de ce jour que l'Impératrice, regardant la pile de lettres qui s'étaient accumulées sur son bureau, en prit une au hasard et la lut devant moi. Je vis

de suite son visage s'altérer, ses yeux se troubler, une crispation douloureuse agiter ses mains qui tremblaient.

Plusieurs fois elle relut cette lettre, elle en tournait fébrilement les pages, elle me la tendit en disant : « Tenez, lisez. »

C'était une lettre du capitaine Carey à sa femme, écrite dans la nuit même du 1er au 2 juin, quelques heures après la mort du Prince; c'était un cri de conscience échappé à cet homme dans le désarroi de sa lâcheté, la confession de sa honte et de la peur qui le tenait aux entrailles lorsqu'il fuyait éperdument devant le danger et abandonnait ses hommes.

Qu'était-il besoin d'enquête et de subtiles discussions! Chaque ligne apportait la lumière, la vérité était là. Pourquoi la femme de cet officier félon envoya-t-elle la lettre à l'Impératrice? Sans doute, par cet appel à la miséricorde, elle pensait obtenir le silence et aussi le pardon de la malheureuse mère. Je m'expliquais ainsi cette inconscience.

L'Impératrice me dit de prendre la lettre et de la traduire en français.

L'ayant fait lire à quelques intimes, elle ne voulut pas la laisser publier; elle se tut et nous ordonna de nous taire.

Je n'ai jamais cru que cet ordre devait lier ceux qui ont survécu à ces heures tragiques : l'Impératrice a disparu, Carey est mort, sa mémoire a été à jamais flétrie, son souvenir est resté chargé de honte dans l'armée qu'il était indigne de servir et, si l'œuvre de miséricorde s'est faite, l'œuvre de justice reste à accomplir.

La pure image du Prince s'est levée radieuse du sombre ravin où il a trouvé la mort et où son agonie, si brève fut-elle, a connu la torture de l'abandon, la pire des douleurs.

Que Dieu pardonne aux lâches comme il pardonne à tous, mais que nous, nous puissions oublier, oh! non, mille fois non!

Voici la traduction de cette lettre :

1er juin 1879.

Ma bien-aimée,

Vous savez déjà les terribles nouvelles qui ont dû arriver par le télégraphe.

Je suis un homme perdu, je le crains; cependant, par ma lettre que vous lirez dans les journaux, vous verrez que je ne pouvais pas faire autre chose que ce que j'ai fait.

Certes, la perte d'un Prince est une terrible chose pour moi, tout

cela est un cauchemar. Il n'y a que huit heures que l'événement s'est passé (3 h. 55 après midi 1er juin).

Notre camp était mauvais, mais on s'était tant moqué de moi, lorsque j'avais parlé de prendre avec nous un escadron, que j'étais devenu négligent, et je serais volontiers parti avec deux hommes.

Demain nous irons avec le 17e de ligne à la recherche de son corps.

Pauvre garçon!... mais son sort aurait pu être le mien!

Les balles sifflaient autour de nous et, avec seulement mon revolver, que pouvais-je faire? les hommes s'enfuyaient tous, et je crains que le Prince ait été tué à terre, sa selle étant déchirée, comme s'il avait essayé de la saisir pour monter.

Il est sûr qu'on dira que j'aurais dû rester avec lui, mais je n'avais aucune idée qu'il pût être blessé et je croyais qu'il était avec moi.

Mon cheval était fourbu et m'a cependant très bien porté.

Ma bien-aimée! je priais tout en galopant, pour n'être pas tué et ma prière a été entendue.

Annie! qu'allez-vous penser de moi? j'ai été tellement fou de m'arrêter dans ce camp!... je le sens maintenant, mais dans le moment même je n'y pensais pas.

Quant à ce qui est d'avoir abandonné le Prince, je suis innocent, car je ne savais pas qu'il fût blessé et je pensais que *le meilleur parti à prendre était de fuir.*

Chacun, ici, se montre bien dans cette circonstance, mais je sens que je suis un homme brisé.

Jamais je ne pourrai oublier cette catastrophe.

Mon trésor, ma chérie, ma douce aimée, mon enfant chéri, ma petite Eddie, mon petit Pelham, Maman chérie, je vous en prie, écrivez-moi.

Que dit l'Impératrice?

Quelques minutes seulement avant notre surprise, il discutait avec moi au sujet de la politique, parlant des campagnes de 1800 et de 1796, de la stratégie de l'Empereur Napoléon, de république, de monarchie!...

Pauvre garçon! je l'aimais tant : il avait une si belle nature et un cœur si chaud! enfin! j'ai été surpris.

Ce n'est pas que je ne sois pas prudent, mais, encore une fois, on riait de tous mes soins et de ma prévoyance. J'aurais agi différemment une semaine plus tôt, mais maintenant j'avais cessé de me garder.

Oh! Annie, combien j'ai été près de la mort! je l'ai regardée face à face et j'ai été épargné...

J'ai été souvent un très méchant homme et que Dieu me pardonne!...

Souvent je partais sans dire mes prières, je me dispensais de mon devoir du dimanche.

Oh! un peu de sympathie chrétienne!... je me sens si misérable, je suis si abattu! je ne sais que faire.

Bien sûr, toutes sortes d'histoires à mon endroit vont remplir les journaux et, sans qu'ils puissent entendre mon récit, je serai blâmé par eux, mais honnêtement, entre vous et moi, je ne dois être blâmé que pour le choix du camp.

J'essayai de rallier les hommes pour la retraite et je n'eus aucun soupçon que le pauvre Prince fût derrière moi; même à l'heure qu'il est, je ne le sais pas, mais je le crains d'après le témoignage des hommes.

Le feu était très vif, de réelles charges. — Je crois que trente hommes ou même plus étaient sur nous.

Mes deux pauvres chevaux ont été au feu maintenant; celui que je montais aujourd'hui pouvait à peine me porter, mais il me porta très bien lorsque nous battîmes en retraite.

Oh! je me sens si malade, si fatigué! je soupire après un peu de repos, n'importe comment.

Ces longues traites en selle tout le temps sont si fatigantes! et puis, l'excitation m'a brisé.

Si le corps est retrouvé demain à quelque distance du Kraal, mon attitude paraîtra correcte; s'il est dans le Kraal, il aura de suite été blessé mortellement, ce qui se peut, car je n'entendis aucun cri. Enfin, nous verrons. Le temps seul éclaircira ce mystère. Le pauvre Lord Chelmsford est horriblement anxieux à ce sujet, car il sera blâmé pour l'avoir laissé partir avec une si faible escorte.

Les correspondants du *Times* et du *Standard* sont venus à moi pour avoir des nouvelles, comme aussi celui du *Figaro*, mais le *Daily News* donnera une version fantaisiste, car il est loin d'ici en ce moment.

Mon cher trésor! je ne puis écrire davantage, bonsoir ma chérie, je tâcherai de vous envoyer quelques mots demain; je vais tâcher de dormir jusqu'au « réveil » à 5 heures au matin et il est maintenant près d'une heure et il fait tellement froid!

Que Dieu vous bénisse, ma bien-aimée.

Camp d'Ityolyosi river, Zululand.

Il paraît que, sur le bateau qui le ramenait en Angleterre, le capitaine Carey ne songeait qu'à préparer l'opinion publique en sa faveur.

Cherchant le salut dans l'équivoque qu'il voulait faire naître d'un commandement partagé avec le Prince, il usait de cet argument mensonger pour atténuer son écrasante responsabilité, mais dès son débarquement, dans l'atmosphère de froideur et de mépris qui l'environnait, il comprit la vérité. Il connut la démarche de sa femme auprès de l'Impératrice, il sut que les confidences échappées de sa plume dans une nuit

d'affolement étaient connues de beaucoup et alors, peu à peu, son attitude changea comme ses propos.

Dans les interviews qu'il donnait aux journaux, il crut prudent de s'en tenir à des mensonges de détail, à une explication confuse de sa conduite.

Cependant, le moment approchait où le duc de Cambridge aurait à confirmer l'arrêt de la Cour martiale qui avait cassé de son grade le capitaine Carey.

D'autre part, l'Impératrice, dominant sa douleur, et sortant de la prostration qui pendant de longs jours l'avait accablée, jugea qu'elle devait rompre son silence au moment où la justice suprême allait porter un arrêt sans appel.

Elle avait lu tous les rapports venus du Cap, toutes les interviews données aux journaux; elle connaissait les agissements du capitaine Carey et ses efforts pour égarer l'opinion. Elle sentait l'armée anglaise frémissante à l'approche d'un jugement désiré et redouté tout à la fois, parce qu'il serait irrévocable; elle voyait la douleur humiliée de tout un peuple, et cette armée que son fils aimait, frappée dans son honneur par la faute d'un seul; alors, devenue étrangère aux passions humaines, à la vengeance comme à la haine, elle écouta, au fond de sa retraite, la voix de l'héroïque enfant venue des régions sereines où tout s'apaise et se transfigure et elle rédigea la note suivante.

Je la donne dans sa forme incorrecte et un peu incohérente :

La seule source de consolation terrestre, je la puise dans l'idée que mon enfant bien-aimé est tombé en soldat, obéissant à *des ordres*, dans un service *commandé* et que ceux qui les lui ont donnés l'ont fait parce qu'ils le croyaient capable et utile.

Assez de récriminations. Que le souvenir de sa mort réunisse en un commun regret tous ceux qui l'aimaient, et que personne ne souffre ni dans sa réputation, ni dans ses intérêts. Moi qui ne peux plus rien désirer sur terre, je le demande comme une dernière prière.

EUGÉNIE

Parlez à tous dans ce sens, Anglais et Français.

Nul doute que le duc de Cambridge n'ait pris connaissance de cette note, et il apparaît bien qu'il s'en inspira lorsqu'il eut à confirmer le verdict de la Cour martiale.

Devant lui comme devant le premier Conseil de guerre, Carey poursuivit son système de mensonges et chercha par ses insinuations à compromettre la personnalité du Prince.

Il ne trompa personne; le conseil le savait bien : Carey, chef du détachement, avait seul le droit d'exercer le commandement, aussi reçut-il un blâme sévère, d'abord pour ne pas avoir assuré la retraite et ensuite pour n'avoir pas ordonné un retour offensif qui eût pu modifier la situation mais, mais ... il fallait aller au bout de l'idée, il fallait aboutir à la sentence flétrissante; le Duc recula. Il finit par admettre le sauve qui peut général et il envisagea une sorte de partage de responsabilité, qui entraînait une quasi justification.

Cet arrêt inattendu provoqua un douloureux étonnement en France comme en Angleterre, et particulièrement dans l'armée anglaise. Il ne fut pas ratifié par le peuple anglais et l'armée repoussa moralement, sinon matériellement, le capitaine Carey. Celui-ci par la suite se traîna de régiment en régiment; nulle part il ne pouvait reprendre sa place; le silence se faisait à son approche, sa main tendue rencontrait le vide, partout il ne trouvait que mépris, son existence devint un supplice jusqu'au jour où, à Bombay, sa dernière garnison, la maladie le prit et l'enleva.

COMTESSE DES GARETS
NÉE MARIE DE LARMINAT

LES BOLCHEVIKS

PRÉPARENT LA GUERRE

Le VIe Congrès mondial de la IIIe Internationale vient de se dérouler à Moscou, d'une manière assez inattendue pour le public, du 17 juillet au 1er septembre.

Pour donner toute leur valeur à ces mots : « VIe Congrès », il faut se rappeler ce que fut, en mai 1905, le premier Congrès de la formidable Association qui vient de tenir ses assises.

A cette époque, elle n'avait pas encore conquis un immense empire et soumis à son joug absolu un peuple de 145 millions d'âmes; elle n'était pas, comme aujourd'hui, en mesure de bouleverser le monde au moyen d'un immense réseau de conspirations et d'intrigues. Non, il y a vingt-trois ans, quand Lénine réunit, dans une brasserie de Londres, une trentaine de révolutionnaires dissidents et leur proposa de fonder une organisation extrémiste à la gauche du parti socialiste, sa tentative ne fut prise au sérieux par aucun de ceux qui, pour des motifs divers, observaient les remous des milieux subversifs internationaux.

Moins que personne furent inquiets les chefs de l'*Okhrana* impériale russe, qui savaient que, sur une trentaine de congressistes, plus de moitié étaient des agents secrets, chargés de surveiller et d'orienter les agitateurs de bonne foi.

C'est pourtant cette Association, née au milieu de l'indifférence et de la sécurité universelles, qui a failli changer le sort de la guerre mondiale, en provoquant l'effondrement de notre

alliée russe; c'est elle qui, depuis dix ans, fait le fond des préoccupations de tous les gouvernements... Pour n'avoir pas prévu le péril quand il était facilement conjurable, le Monde y est aujourd'hui douloureusement exposé.

Puissent les révélations que nous apportons ci-dessous sur le nouveau et formidable complot qui vient d'être tramé à Moscou, éveiller à temps l'attention de tous ceux de qui dépendent la paix et la prospérité des peuples.

UN SECRET BIEN GARDÉ

Nous avons dit plus haut que le VIe Congrès mondial du Bolchévisme s'était tenu « de manière assez inattendue pour le public ». Contrairement à la coutume des Congrès internationaux, aucune convocation générale n'avait été, en effet, lancée d'avance. Les représentants au Congrès des différents partis communistes étrangers furent, non point délégués par leurs compatriotes, mais désignés par le Directoire moscovite du Parti. Et assez heureusement désignés, si l'on songe que la consigne du silence, qui leur était imposée, fut fidèlement observée par eux. Les passeports nécessaires à leur départ purent, ainsi, être facilement obtenus, alors que certains gouvernements n'en auraient sans doute pas accordé si l'on avait su que Moscou devait être le terme du voyage. Ce n'est que quelques jours avant l'ouverture des travaux, et alors que tous les Congressistes attendus étaient déjà arrivés en Russie, que l'Agence bolchéviste *Tass* annonça, et que les organes nationaux de la *IIIe Internationale* confirmèrent, qu'un Congrès communiste, d'une importance exceptionnelle, allait se tenir à Moscou.

Les représentants étrangers ainsi rassemblés étaient au nombre de plus de trois cents, les uns anciennement connus (c'était le petit nombre), les autres figures nouvelles : la Révolution bolchévique, en effet, fait une grande consommation de cadres. Tel qui règne aujourd'hui, dans son pays d'origine, sur les organisations du Parti, et qui se croit sûr de la faveur du Directoire moscovite, est brusquement dessaisi, confiné dans un poste de disgrâce, et, s'il s'avise de protester, mis au ban du Communisme. C'est qu'il aura déplu à un « œil de

Moscou », venu, en mission secrète, inspecter son travail.

Pas de recours possible contre cette « inquisition d'État », établie sur le modèle de celle qui existait jadis à Venise. Le plus tonitruant, le plus agressif des leaders communistes, peut répéter, s'il est sincère, les paroles d'*Angelo, tyran de Padoue* : « Au-dessus de moi, il y a une chose grande et terrible et pleine de ténèbres... Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous... Des hommes inconnus qui font quelque chose. Une fois dénoncé, tout est dit. » Et le malheureux a beau s'évertuer à donner des gages, descendre au dernier degré de la servilité, accueillir avec le même enthousiasme, à vingt-quatre heures d'intervalle, les consignes les plus contradictoires, il finit toujours, les animosités personnelles aidant, par être dénoncé...

C'est pourquoi la délégation française ne ressemblait guère, comme composition, à celles qui figurèrent aux précédents Congrès : après Loriot et Laporte, après Lichtfilz et Monatte, après le capitaine Treint et Suzanne Girault, exclus et flétris successivement, c'est Vaillant-Couturier et Renaud Jean, en disgrâce, dont l'absence se remarquait. La faveur des maîtres moscovites va aujourd'hui à Doriot et à André Marty, qui eussent été les chefs de la délégation, s'ils n'étaient actuellement détenus à la Santé.

Le secrétaire de l'*Union des Marins rouges*, l'organisateur des troubles maritimes de Toulon en 1927, Frédéric Julhes, remplaçait tant bien que mal son chef direct, Marty. Quant à Doriot sa place était momentanément occupée par Marcel Cachin, seul survivant des militants de la première heure. Sa souplesse à l'égard des dirigeants moscovites, les sourires d'approbation dont il illumine sa face chaque fois qu'un d'eux a parlé, expliquent peut-être qu'il n'ait pas encore disparu comme tant d'autres. Sans doute, à l'exemple de Barère, quand on lui demandera un jour ce qu'il a fait dans la Révolution, pourra-t-il répondre : « J'ai vécu. »

Le romancier Henri Barbusse était, avec Marcel Cachin, le seul membre notable de la délégation française; il ne joua d'ailleurs, dans ces travaux, qu'un rôle effacé, occupé qu'il fut, avant toute chose, pendant son séjour à Moscou, de s'entendre avec le Commissariat soviétique de l'Instruction

publique pour l'édition et la diffusion de ses œuvres complètes en russe.

Nous ne comptons pas comme délégué des communistes français l'ex-cheminot Pierre Semard, bien qu'il siège, au 120 de la rue Lafayette, en qualité de secrétaire général du Parti : à Moscou, en effet, ce titre pâlit devant celui de « vice-président de la IIIe Internationale », qu'il porte depuis deux ans. Dépourvu de talent, mais sachant intriguer et se pousser à merveille, ignare mais pontifiant, commode, par dessus tout, parce qu'il n'a jamais d'idées personnelles, Pierre Semard est considéré au Kremlin comme un communiste de tout repos : s'il avait eu la bonne fortune de naître russe, il pourrait espérer prendre quelque jour, à la tête du Parti, la succession de Zinovief et de Boukharine.

Mais ce n'étaient ni Cachin, ni Semard, ni Barbusse qui, dans la délégation française, retenaient l'attention des organisateurs du Congrès. Cette dernière se portait tout entière sur les représentants des Jeunesses Communistes, auxquels on avait fait appel pour remplacer Vaillant-Couturier et ses amis de l'*Action républicaine des Anciens Combattants*, tombés en disgrâce.

Ils étaient là une demi-douzaine, le plus âgé comptant à peine vingt-cinq ans. Presque tous faisaient pour la première fois le voyage de Moscou. Émerveillés de la réception qui leur était faite, convaincus d'être le point de mire de la Russie rouge et des révolutionnaires du monde entier, ils avaient des mines attentives, graves et un peu contractées de souverains le jour de leur sacre. Deux d'entre eux, Barbé et Thorez, à l'aspect plus brutal et plus intégralement prolétarien, ont été, à la fin du Congrès, distingués parmi les autres et promus au plus haut échelon de la hiérarchie « membres du Comité exécutif de la *IIIe Internationale* ». Grosse déception pour leurs camarades Lozeray et Ferrat, qui étaient arrivés à Moscou persuadés que le choix tomberait sur eux... Qu'ils prennent patience ! Il en est de la salle des séances du Directoire bolchevik, au Kremlin, comme de l'alcôve de Marguerite de Bourgogne à la tour de Nesles : ceux qu'on y introduit cessent promptement de plaire et disparaissent pour toujours. La place sera bientôt libre.

Nommés membres de l'Exécutif, ou simplement reçus comme délégués au Congrès, les représentants étrangers ont été accueillis avec la sollicitude excessive qui est de règle à Moscou en pareil cas. Dès la frontière, les agents soviétiques les ont pris en charge et conduits jusqu'à l'hôtel qui leur était désigné dans la capitale. Ensuite, sous couleur de les piloter et de leur servir d'interprètes, pendant six semaines, ils les ont réveillés le matin, sont sortis avec eux, les ont conduits au restaurant et à la Maison des Syndicats, où se tenait le Congrès, leur ont fait faire des excursions et des visites dont le programme, réglé d'avance par l'autorité soviétique, n'excluait pas la Bolchaïa Moskovskaïa, qui est le Montmartre de la Russie rouge. Ainsi encadrés et surveillés, les congressistes n'ont pas pu enregistrer une impression qui ne leur ait été suggérée, ni prononcer une parole qui n'ait fait l'objet d'un rapport à l'inquisition d'État.

De telles précautions sont habituelles en territoire soviétique; mais jamais les agents du Guépéou ne s'étaient montrés aussi obsédants, aussi soupçonneux pour les visiteurs étrangers, qu'ils le furent cette fois. C'est que le bruit courait que parmi les trois cents délégués, qui représentaient près de quarante nations, et dont beaucoup, venus de fort loin, n'étaient pas personnellement connus en Russie, s'étaient glissés un ou plusieurs agents secrets de l'*Intelligence Service* britannique... On surveillait particulièrement les représentants sud-américains et certains asiatiques. Car il importait que le secret fût aussi bien gardé sur certaines communications d'importance capitale, qui devaient être faites au Congrès, qu'il l'avait été pour la convocation des congressistes.

Le résultat de tant de précautions aura été décevant, puisque les lecteurs de la *Revue de Paris* pourront trouver ci-dessous un compte-rendu fidèle, non seulement du Congrès, mais des séances de Commissions, où n'étaient pourtant admis qu'une minorité de congressistes triés sur le volet.

LA MESSE ROUGE

L'encadrement et la surveillance individuelle des délégués étrangers n'étaient qu'une partie de l'œuvre de suggestion

dont s'accompagne tout Congrès bolchévik. A l'organisation matérielle des séances était réservé le soin de produire, sur les hôtes des Soviets, un double effet de passivité et d'enthousiasme discipliné. Il faut avouer que les moyens auxquels on a eu recours pour cela étaient admirablement choisis et qu'ils atteignirent pleinement leur but.

C'est à la Maison des Syndicats que se tenait le Congrès. Que cette désignation, d'apparence démocratique, n'éveille pas l'idée d'une Bourse du Travail banale et mal tenue, comme nous sommes accoutumés à en voir sous nos climats. La Maison des Syndicats de Moscou, c'est l'ancien Cercle de la Noblesse russe, un des plus beaux édifices de la capitale, avec sa façade monumentale, son immense balcon en saillie supportant, sur quatre colonnes géantes, un fronton imposant et une coupole. Ceux pour qui ce home grandiose fut construit sont morts depuis longtemps, dans les caves de la Tchéka, ou ont été dispersés aux quatre vents de l'émigration. Leur domaine a un nouveau maître, Tomsky, commissaire du peuple et chef suprême de ces syndicats russes dans lesquels les ouvriers sont obligatoirement embrigadés et dont les cotisations sont payables par retenue faite sur leur salaire. Du moins ont-ils la consolation de pouvoir se dire que le commissaire du peuple qui règne sur eux est admirablement logé.

La décoration faite en vue du Congrès abîme bien quelque peu l'édifice. D'immenses tentures rouges, tombant du fronton, forment un fond au balcon et à ses colonnes géantes. Partout des drapeaux rouges. Et, sur les deux ailes, dont elles gâtent irrémédiablement l'harmonie, deux énormes pancartes rouges, de douze mètres de large sur huit de haut, portent en lettres blanches des inscriptions dans toutes les langues parlées par les congressistes. Celle de gauche contient la formule en français : « Nous ferons triompher la dictature mondiale » du Prolétariat sous le drapeau de l'Internationale commu- » niste. »

C'est dans l'ancienne salle de spectacle du Cercle, transformée en salle de Conférences, que les congressistes vont délibérer. Elle a gardé quelque chose de son aspect de jadis, en raison des colonnes blanc et or qui en font le tour et qui

virent tant de soirées de gala. Mais l'impression d'ensemble est bien changée : là aussi, le rouge triomphe, obsédant. De grandes tentures rouges, masquant les murailles, tombent entre les colonnes, du plafond au parquet. La scène, ornée d'hortensias, est traversée d'une grande table couverte d'un tapis de velours rouge : la tribune. On a édifié en arrière une estrade tendue de rouge qui attend le bureau du Congrès, le *præsidium* comme l'on dit ici. Partout les insignes soviétiques, faucille et marteau, et des inscriptions, blanches sur pancartes rouges, célébrant le triomphe de la Révolution sociale et réclamant l'anéantissement de la bourgeoisie. L'éclairage n'a pas été modifié : excellent pour une salle de spectacle, il est mauvais pour une salle de délibérations; placé trop haut, il illumine le plafond blanc à caissons et laisse dans une demi-obscurité la salle assombrie par tant de rouge. On a peine à prendre des notes et les yeux sont aveuglés par ces reflets d'abattoir.

Mais ce n'est ni l'éclairage ni la décoration de la salle qui retiennent tout d'abord l'attention : des câbles électriques, en effet, sont tendus, des fils sont jetés de tous côtés et aboutissent, devant la place de chaque congressiste, à un récepteur double, que celui-ci coiffera tout à l'heure. On a l'impression peu rassurante, en entrant, de pénétrer dans une gigantesque toile d'araignée, compliquée d'une salle d'électrocution...

Ce dispositif politico-industriel est le clou du Congrès, et l'ingénieur allemand qui l'a conçu et réalisé est évidemment un homme habile. Le but est de permettre à tous les congressistes, gens peu instruits pour la plupart et qui ne parlent chacun que sa langue maternelle, de comprendre instantanément ce qui sera dit au Congrès dans une langue quelconque. Chaque phrase de l'orateur est recueillie par des microphones aboutissant à une chambre de traduction. Les traducteurs la répètent aussitôt simultanément en autant d'idiomes qu'il y en a de représentés dans la salle. Et les fils portent la traduction qui convient aux récepteurs dont sont coiffés les congressistes. Ces derniers voient l'orateur, suivent sa mimique, et l'entendent, suivant leur origine, en français, anglais, espagnol, chinois, persan, javanais, etc.

L'innovation a fait grosse impression sur les représentants étrangers, qui y ont vu une preuve des progrès scientifiques de la Russie rouge. Mais elle a surtout eu pour résultat de changer complètement l'atmosphère classique des assemblées communistes. D'ordinaire, les discours s'y déroulent au milieu du bruit, des interruptions et dans la fermentation incessante des colloques et des apartés. Rien de semblable n'est possible pour des gens qui ont aux oreilles un double récepteur... Figés à leur place, ils restent d'autant plus facilement muets qu'ils savent qu'ils auront, s'ils le veulent, leur tour de parole et qu'ils seront à leur tour traduits dans toutes les langues. Une interruption, au contraire, ne pourrait être comprise que par le nombre infime de congressistes parlant la même langue que l'interrupteur. Aussi un silence religieux n'a-t-il cessé de régner pendant les discours. N'étaient les applaudissements qui crépitaient parfois, à la fin d'une période, on se serait cru dans un temple, écoutant une interminable série de sermons.

Les dirigeants du Bolchevisme ignorent si peu le parti qu'ils peuvent tirer de cette atmosphère religieuse qu'ils ont tout fait pour la créer. Quelque chose de solennel et de hiératique accompagnait chaque intervention à la tribune des membres du Comité Exécutif. Boukharine, le successeur de Zinovief à la tête de la *III*e *Internationale*, a d'ordinaire une physionomie réjouie de bon vivant qui ne s'ennuie pas dans l'existence. A la tribune du Congrès, par contre, il officiait avec la gravité d'un pontife. Quand il évoqua, dans son discours d'ouverture, le souvenir des agitateurs tombés sur tous les points du monde dans la lutte pour la cause communiste, son langage devint mystique au point qu'on crut qu'il allait demander à l'assistance de prier pour leurs âmes. Quand il eut fini, un orchestre invisible fit entendre une émouvante symphonie funèbre, d'une expression nettement religieuse, que toute l'assistance écouta debout et recueillie. Des congressistes, émus, pleuraient; un Italien, distrait sans doute, esquissa un signe de croix.

C'est dans cette atmosphère de messe rouge que s'est déroulé tout le Congrès. Et même les discours passionnés des délégués chinois, s'agitant et se contorsionnant comme des démoniaques à la tribune, pendant qu'ils jetaient aux microphones les

syllabes rauques de leur langue natale, faisaient penser à une incantation rituelle dans quelque temple asiatique consacré à la déesse du Sang et de la Mort.

LES DISSENSIONS DU BUREAU POLITIQUE

Si le Directoire bolchevik a jugé nécessaire d'entourer le Congrès mondial d'une atmosphère mystique, c'est qu'il lui importait de réduire au minimum les possibilités de critique des délégués, non seulement étrangers, mais même russes, quelque soin qui eût présidé à la désignation des uns et des autres. Tout est loin, en effet, d'aller pour le mieux en Russie, où l'absurdité de base du régime communiste éclate chaque jour davantage. Un débat libre, sur telle ou telle question inscrite à l'ordre du jour, eût pu entraîner des révélations gênantes sur la vraie situation du régime. C'est à quoi l'on a obvié en faisant régner pendant six semaines, dans la salle des séances, une ambiance d'office religieux.

Comme nous n'avons aucune raison de favoriser ce calcul des maîtres de la Russie, nous allons projeter un jour cru sur les difficultés et les dissensions intestines de gens qui se voient acculés, par leurs fautes accumulées, à la plus gigantesque faillite de l'Histoire.

La *Revue de Paris* rappelait, il y a quelques mois[1], les origines lointaines des divisions qui se sont manifestées, depuis un an et demi surtout, parmi les chefs du Parti Communiste russe, dont tous les Partis Communistes du monde ne sont que les esclaves attentifs. De recrutements très divers, issus de clans qui se sont farouchement combattus au temps du Tsarisme, ces chefs n'avaient pu être amalgamés et disciplinés que par la main de fer de Lénine. Après la mort de ce dernier, ils se classèrent promptement en deux groupes hostiles : les Israélites et les Russes proprement dits. Ce sont les premiers qui ont succombé, au début de l'année précédente, quand Trotzky (Braunstein), Zinovief (Apfelbaum), Kamenef (Rosenfeld), Radek (Sobelsohn), et tant d'autres, furent envoyés en Sibérie. Après leur défaite, il resta bien, dans les hautes

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 1er février 1928 : *Les dessous du duel Staline-Trotzky.*

sphères administratives, un nombre considérable d'Israélites; mais le Bureau politique, cette assemblée qui règne de haut sur les Commissaires du Peuple en Russie, comme sur la *III*e *Internationale* dans le monde, en fut entièrement purgé. Les neuf membres qui le composent actuellement, Staline, Boukharine, Molotof, Vorochilof, Kouibychef, Rouzoutak, Rykof, Kalinine et Tomsky, sont tous des Russes d'origine, ou issus de populations assimilées.

Cette composition homogène n'a pas ramené, au sein du Bureau politique, le calme et l'unité de vues. Il est même assez curieux de constater que l'essentiel des thèses sociales de Trotzky, sur lesquelles s'était livrée la bataille avec l'élément israélite, a été repris, après sa défaite, par plusieurs de ceux qui ont contribué à l'exil de l'auteur.

On a quelque peine, dans notre Occident pénétré de libéralisme, de parlementarisme et de sentiment égalitaire, à s'imaginer qu'un système social aussi primitif que celui qu'a imaginé Trotzky puisse, au xxe siècle, trouver des défenseurs.

Pour Trotzky, la Société issue de la Révolution russe doit présenter l'aspect d'une pyramide, aux droits décroissant du sommet à la base.

En haut, naturellement, le Parti communiste. D'abord avec ses organes dirigeants, absolument omnipotents dans tous les domaines; puis avec ses Comités, dont les membres constituent une classe privilégiée, aux prérogatives nettement supérieures à celles de l'ancienne noblesse russe; enfin avec ses candidats, soumis à un stage et à un examen prolongés avant d'être admis à figurer dans les rangs de l'oligarchie dirigeante. Système, en somme, presque semblable à celui de la Chine d'autrefois, que le corps des mandarins administrait souverainement au nom d'un fils du Ciel à peu près aussi irréel que le Prolétariat dont on proclame en Russie la dictature.

Jusque-là, d'ailleurs, point de conflit entre les écoles communistes : le gouvernement absolu d'un parti, distinct de la nation, auquel la Russie est soumise depuis onze ans déjà, procède des conceptions de Lénine et de Staline aussi bien que de celles de Trotzky. Le désaccord ne commence qu'à l'échelon inférieur.

L'échelon inférieur, Trotzky entend le constituer au moyen de la masse des ouvriers d'usine, obligatoirement syndiqués, qui, dans son système, représentent l'alpha et l'oméga du Prolétariat. Le devoir du Parti communiste est de leur assurer, en échange d'un travail bref et aussi peu fatigant que possible, un salaire élevé, un ravitaillement abondant et des distractions. Peu importe si les usines où ils travaillent donnent, de ce fait, en fin d'année, des résultats déficitaires : quand on tient sur pied une armée, songe-t-on à lui imposer d'avoir, en regard de son budget de dépenses, un budget de recettes? Or, l'ouvrier d'usine est le soldat de la Révolution sociale, son indispensable soutien. Le système politique conçu par Trotzky réserve, d'ailleurs, à la jeunesse ouvrière l'obligation de porter les armes pour la défense d'un régime qui ferait des ouvriers des privilégiés. Les paysans, par contre, seraient exclus du service militaire.

Cette exclusion fait d'avance prévoir leur sort. Pour que les Commissaires du peuple puissent habiter les palais et mener la vie somptueuse des grands ducs exterminés; pour que les membres du Parti communiste tiennent la place de l'ancienne administration impériale; pour que les ouvriers d'usine puissent constituer une noblesse nouvelle, chargée de la défense de l'ordre révolutionnaire à l'intérieur et à la frontière, il faut nécessairement, à la base, une collectivité humaine suffisamment large pour supporter tout cet édifice de corps privilégiés et le nourrir par son labeur. C'est le rôle que Trotzky a réservé aux paysans, qui forment les neuf dixièmes de la population russe.

Pour ceux-ci, point de droits politiques, point de privilèges, point de garanties quelconques : Trotzky rétablit pour eux, en l'aggravant considérablement, le servage aboli par Alexandre II. Leur rôle est de fournir à l'État la quantité de céréales, de bestiaux et de matières premières dont il a besoin, non seulement pour le ravitaillement des villes et de l'armée, mais pour alimenter le commerce extérieur, dont le monopole procure à la Russie rouge, sur les marchés étrangers, des crédits qu'elle serait bien embarrassée d'obtenir autrement. Donc, que les moujiks travaillent, et qu'ils livrent les quantités exactes de produits agricoles auxquelles ils sont

taxés, sinon, l'armée prolétarienne, l'armée des villes, organisera des expéditions « punitives » dans les campagnes et pendra le paysan à la porte de sa grange après avoir réquisitionné son blé.

Tout ce système est, en somme, inspiré de Lycurgue, et l'on y retrouve les Lacédémoniens, les Néodamodes et les Hilotes de Sparte. Une seule difficulté : au nom de quel principe philosophique le rétablir en plein xxe siècle? Trotzky est moins embarrassé, pour motiver ce retour de vingt-six siècles en arrière, que ne l'était Aristote pour justifier le principe de l'esclavage.

Et tout d'abord, la Révolution russe est l'œuvre des ouvriers et des soldats; ce sont eux qui l'ont faite, au péril de leur vie, tandis que la masse paysanne restait spectatrice inerte de la lutte et ne songeait qu'à des gains sordides. L'ouvrier d'usine et le soldat ont donc, sur la Révolution et ses conséquences sociales, le droit du producteur sur la chose produite : elle est à eux, qu'ils en jouissent!

Et puis la masse paysanne est ignorante, rétrograde, superstitieuse, plus proche, au fond, de l'ancien régime que du nouveau, bien qu'on lui ait distribué la terre des anciens nobles. En beaucoup de points, pendant la guerre civile, elle a soutenu secrètement les armées blanches; on ne peut faire aucun fond sur elle au cas où une grande défaite serait subie au cours d'un conflit extérieur. En résumé, c'est une classe sociale nettement distincte du Prolétariat et dont les intérêts sont différents. Qu'on la traite donc, non en ennemie, car elle peut être utile et son travail est nécessaire, mais en mineure et en sujette; qu'on l'oblige à livrer ses produits, à un taux fixé arbitrairement, contre ceux des usines, ou même contre rien du tout, à titre d'impôt en nature. Et, si elle résiste, qu'on la contraigne aussi rudement qu'il le faudra.

Tout le système trotzkyste est dans cet exposé. C'est lui qui a inspiré la politique économique de la Russie depuis la révolution d'octobre 1917 jusqu'en 1923. La *Revue de Paris* a raconté en détail[1] comment l'héroïque résistance des paysans russes, en organisant la famine par la suppression presque totale des ensemencements, obligea finalement Lénine à

1. Numéro du 1er février 1928 : *Les dessous du duel Staline-Trotzky.*

céder et à proclamer la nouvelle politique économique (N. E. P.), qui rendait au malheureux empire un semblant de liberté commerciale et une apparence de monnaie. C'est grâce à ce coup de barre à droite que le Communisme russe put subsister cinq ans de plus, de 1923 à 1928.

Mais, du coup, il fallait prendre le contre-pied de la doctrine de Trotzky, c'est-à-dire, puisque l'on ménageait le moujik, réduire à la portion congrue l'ouvrier d'usine. Plus d'organisation sentimentale de l'industrie, destinée à entretenir, à n'importe quel prix, une classe ouvrière privilégiée : les usines, désorganisées par la Révolution, et toutes à exploitation fortement déficitaire pendant la première période du Communisme russe, durent étudier leur prix de revient, calculer au plus juste les salaires, augmenter leur production. Celles dont le rendement s'avéra irrémédiablement insuffisant — et, avec les détestables habitudes prises, elles étaient nombreuses — furent fermées et les ouvriers jetés sur le pavé. Certains de ceux-ci, les mieux notés au point de vue révolutionnaire, obtinrent bien, à titre de secours de chômage, 20 à 33 p. 100 de leur salaire normal; mais ils étaient la minorité. Dans cet étrange pays, où le travail est monopole d'État, les trois quarts des chômeurs furent réduits à la mendicité pure et simple. Une effrayante statistique officielle évaluait, en juillet dernier, à 263 000 *pour Moscou seulement* le nombre de ces malheureux. Si l'on songe qu'ils ont des enfants, on arrive à cette conclusion qu'un cinquième des habitants de la capitale manque habituellement de pain.

La situation n'était pas aussi effrayante, mais elle était déjà très grave, à la fin de l'année dernière, quand Trotzky la définit dans ce cri d'alarme, qui était aussi un appel à la révolte : « Le sort de l'ouvrier n'est nulle part plus atroce qu'en Russie actuellement! » Sa protestation servit de terrain de ralliement, dans le Bureau politique et dans le Parti communiste russe, à tous les éléments israélites, qui se solidarisèrent avec lui. Et ce fut la lutte avec Staline et les éléments russes ou assimilés...

Ceux-ci l'emportèrent. Trotzky déporté en Sibérie, Zinovief révoqué de ses fonctions de président de la *III*e *Internationale*,

Ioffé suicidé, Kamenef, Radek, Rakowsky, relégués dans des villages écartés, l'état-major de l'armée rouge épuré de tous les éléments trotzkystes, Staline parut définitivement vainqueur.

Ce n'était qu'une apparence. Pour triompher de ses antagonistes, Staline avait dû, en effet, exploiter l'hostilité foncière des membres russes du Parti communiste contre l'élément israélite, dont le rôle avait été jusque-là prépondérant. Cet appel à l'antisémitisme traditionnel des Slaves avait été si bien entendu que le mouvement faillit déborder le cadre du Parti et gagner la rue : en Ukraine, notamment, on fut à deux doigts de pogromes sérieux. Mais, d'accord pour écarter les leaders juifs du pouvoir, les collègues de Staline ne le furent plus sur la politique ouvrière et agricole à adopter. Ils le furent d'autant moins que Staline, bon stratège d'opinion, et capable de conceptions hardies en politique extérieure, n'a jamais passé pour avoir des idées économiques bien précises. Dès le lendemain de sa victoire, il lui fallut compter, au sein du Bureau politique, avec une forte opposition.

Celle-ci a pour chef Tomsky, le président des syndicats russes, le porte-parole, par conséquent, de cette classe ouvrière qui a été tour à tour considérée comme privilégiée, jusqu'au triomphe de la N. E. P., en 1923, puis comme sacrifiée, après la fin de la persécution des paysans. Homme de mine sombre et répulsive, mais négociateur adroit, Tomsky jouit d'un grand prestige, dans les milieux communistes, depuis la grève générale anglaise de 1926, qu'il organisa en personne et qui assura momentanément à Moscou le contrôle des Trade-Unions britanniques[1]. Il déclare volontiers que, s'il avait eu carte blanche depuis trois ans, la majeure partie du Syndicalisme mondial serait aujourd'hui acquise au Communisme.

Ce rival éventuel de Staline l'a secondé dans la lutte contre Trotzky, Zinovief et leurs amis, parce que, foncièrement russe, il déteste les juifs; mais, ces derniers éliminés, il n'a pas caché combien ses conceptions sociales sont voisines de celles de Trotzky. Appuyé par Kalinine, il a réclamé la reprise d'une

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er Juin 1926 : *L'organisation bolchéviste de la grève générale anglaise.*

politique purement ouvrière, avec, pour premier acte, la réquisition chez les paysans.

Et il réussit là où Trotzky avait échoué. Les masses industrielles étaient agitées et inquiètes depuis l'exil des trotzkystes; les chômeurs, chaque jour plus nombreux, criaient famine; des émeutes éclataient çà et là, durement réprimées par la fusillade et la déportation, mais sans cesse renouvelées. Staline prit peur et céda...

C'est cette pression de Tomsky, cette hésitation de Staline, qui expliquent l'attitude contradictoire, à quelques semaines d'intervalle, du leader géorgien. En décembre 1927, il rompait avec Trotzky et Zinovief en prenant hautement contre eux la défense des moujiks; à la fin de février 1928, il abandonnait ses protégés aux violences de l'armée rouge, chargée d'aller réquisitionner chez eux vingt-cinq millions de quintaux de céréales et de vivres, dont la population des villes avait le plus pressant besoin. Le prestige de Staline est sorti très ébranlé de cette capitulation.

Ce qui s'est ensuite passé en Russie, depuis mars dernier jusqu'à juillet, rappelle les plus mauvaises heures de la dévastation des campagnes antérieurement à la proclamation de la N. E. P. par Lénine. Peut-être, cette fois, a-t-on versé moins de sang, la consigne n'étant plus de tuer pour faire régner la terreur; mais les paysans qui ne livraient pas les quantités de vivres exigées d'eux furent arrêtés, par dizaines de milliers, et condamnés, par simple décision administrative, à une ou deux années de prison. En outre, on avisa leurs familles que, les vivres étant rares, il leur incomberait de nourrir, dans sa geôle, le chef de famille emprisonné.

Loin de faire régner l'abondance dans les villes, comme les ouvriers l'avaient espéré, ces mesures ne firent qu'accroître la famine, en supprimant le ravitaillement habituel, insuffisant mais régulier. Les subsistances, traquées, semblèrent se dérober, et ce qu'on en saisit fut si mal soigné et transporté par les réquisitionnaires qu'une grande partie des denrées périt. A Moscou même, d'avril à juillet, il était impossible, à quelque prix que ce fût, de se procurer une livre de beurre dans un magasin populaire. Seuls les grands hôtels, rendez-

vous du personnel diplomatique, des étrangers de passage et des hauts fonctionnaires soviétiques, furent tant bien que mal approvisionnés.

Bientôt la faillite des procédés de réquisition devint si évidente qu'une autre opposition se manifesta au sein du Bureau politique : celle de Rykof. Ce vieux conspirateur de l'époque tsariste a toujours passé pour être animé d'un esprit fort conciliant. Quand sa longue figure mélancolique, encadrée d'une barbe de Christ, apparaît à la tribune d'une assemblée communiste, on peut être assuré qu'il apporte une proposition de transaction. Pour la première fois peut-être de sa vie, Rykof se montra énergique. Il fit observer que, plus on multipliait les violences, plus on arrêtait de paysans, et moins il venait de vivres des campagnes. Dans l'intérêt même des ouvriers affamés, il fallait en finir avec les mesures d'exception et revenir au commerce libre des produits agricoles. Tomsky et Kalinine, déçus par l'échec complet de leur système, ne firent pas d'opposition. Boukharine, l'actuel président de la *III*e *Internationale*, se rangea à leur avis.

Il restait en face d'eux, dans le Bureau politique, cinq voix, dont celle de Staline; mais Staline n'avait eu recours à la violence contre les moujiks que sous la pression des syndicats ouvriers et de leurs porte-paroles. Il céda donc sans difficulté au nouveau courant, et les « mesures d'exception » furent rapportées, au début de juillet dernier, comme elles l'avaient été en 1923. Le ravitaillement des villes recommença, timidement d'abord, puis plus régulièrement, à mesure que la population agricole reprenait confiance. Il est resté toutefois très insuffisant, et, pour employer une expression familière aux communistes, la population des villes, en Russie, est « sous-alimentée ».

C'est ce qui explique que les délégués étrangers au Congrès mondial de Moscou aient éprouvé tant de difficultés à errer à leur gré dans la capitale et à dîner dans un restaurant de leur choix. Les agents soviétiques chargés de les piloter ne leur ont permis l'accès que des hôtels spécialement aménagés et approvisionnés à leur intention. De même, les excursions dans la campagne et les conversations libres leur ont été pratiquement interdites, sous le prétexte que leur présence était

indispensable, en dehors des séances, dans les commissions du Congrès.

Une fois de plus, les dirigeants du Bolchevisme auront réussi à cacher à leurs adeptes étrangers la plus grande partie de la vérité.

VERS UNE GRAVE DÉCISION

Mais s'ils peuvent encore faire illusion à des visiteurs encadrés et chambrés, les membres du Bureau politique, les Commissaires du Peuple et les chefs de la *III*e *Internationale* savent à quoi s'en tenir sur la gravité de leur situation. Elle ne peut s'éterniser sans aboutir à une catastrophe.

Les seuls succès que le régime soviétique ait obtenus, depuis onze ans, sont d'ordre diplomatique, grâce à des complicités politiques chèrement achetées dans différents pays, et d'ordre militaire intérieur, grâce à la détestable organisation et au manque de liaison des armées blanches. Au point de vue économique, qui devait faire éclater la supériorité des théories marxistes, la déconvenue est complète. Des milliards ont été dépensés pour remettre en marche l'industrie russe, et son exploitation reste irrémédiablement déficitaire; quant à la production agricole, elle atteint à peine 60 p. 100 de son rendement à l'époque tsariste. Qu'on réquisitionne, ou qu'on ne réquisitionne pas les produits du sol, il est maintenant démontré qu'on n'en récoltera ni un concombre ni un sac de blé de plus.

Des hommes comme Staline et Boukharine, qui ne manquent pas d'intelligence, qui ont à leur disposition toutes les statistiques possibles et des spécialistes de l'ancien régime ralliés de force aux Soviets, savent parfaitement à quoi s'en tenir sur les causes de cette crise persistante.

Si la Russie, pays agricole par excellence, pays exportateur de blé, ne produit plus aujourd'hui de quoi nourrir la population de ses villes, c'est à la disparition des grandes propriétés, confisquées aux nobles, qu'on le doit. Sous l'ancien régime, ces grandes exploitations, parfaitement gérées et pourvues d'un machinisme perfectionné, fournissaient la presque totalité des céréales destinées au commerce intérieur et à l'expor-

tation; les moujiks, travaillant avec un matériel primitif et selon des errements surannés, n'obtenaient à l'hectare que le tiers du rendement des domaines voisins, c'est-à-dire juste ce qu'il fallait pour leur subsistance.

On a tué les grands propriétaires, on a distribué leurs terres aux paysans, qui les ambitionnaient depuis des siècles, sans autre résultat que de tarir la production intensive qui faisait la fortune de la Russie. Le matériel perfectionné d'autrefois a été mis hors d'usage par des mains malhabiles; celui qu'on fait venir à grands frais de l'étranger (le commissaire du peuple Saul Braun en achète encore actuellement pour 20 millions de dollars, aux États-Unis) et qu'on confie aux coopératives agricoles, ne tarde pas à être dans le même état de délabrement. Tous les efforts tentés pour atteindre, même approximativement, les anciens chiffres de production, sont restés vains; ils le resteront aussi longtemps que la Russie n'aura pas recouvré l'équivalent de l'armature sociale si criminellement détruite. Voilà la réalité que les dirigeants du Bolchevisme ne peuvent plus se dissimuler.

Dans ces conditions, il ne peut plus être toujours question de laisser les villes mourir de faim pour ménager les campagnes, ou de piller les campagnes pour nourrir les villes. Cette alternance de famine et de dévastation a duré plus qu'un peuple ne peut le supporter. En vain la presse soviétique explique-t-elle aux Russes que cette interminable épreuve est due aux méfaits de la spéculation, et que les Soviets la répriment de leur mieux; les cerveaux les plus obtus finissent par observer que la spéculation ne devait pas exister sous l'ancien régime, puisque les vivres abondaient en Russie, et à des prix très bas. Mauvais son de cloche pour le régime.

Celui-ci, à vrai dire, ne dépend pas de l'opinion publique. Le Parti communiste exerce la dictature et il a à son service la force : sans même parler de l'armée, il dispose du Guépéou, véritable inquisition d'État, d'une immense police, quatre fois plus considérable que ne fut celle du Tsarisme, et d'une gendarmerie mobile de trois cent mille gardes rouges entièrement dévoués aux Soviets, qui les traitent en favoris à qui l'on ne refuse rien. Il n'y a rien à espérer, rien à tenter contre de pareilles masses prétoriennes, et le temps est passé où

l'on pouvait croire que le peuple russe se libérerait lui-même de la tyrannie sous laquelle il succombe.

Du moins, si sa révolte intime est impuissante à se traduire par des actes est-elle devenue trop générale pour rester silencieuse. Les cris de souffrance et de haine contre le régime s'élèvent de partout. Et ils ont pris, depuis le début de l'année courante, un accent si désespéré que le Bureau politique a été obligé, pour la deuxième fois, d'ajourner la convocation du Congrès général des Soviets, qui est *nominalement* l'autorité législative suprême de la Russie rouge.

La *Revue de Paris* a étudié[1] le mode de formation de cette assemblée, qui n'a encore été convoquée que quatre fois, et chaque fois pour un temps très court, depuis que le régime communiste existe en Russie. Elle a montré par suite de quel mécanisme électoral la masse paysanne russe est subordonnée à la minorité ouvrière, dix fois moins importante, *cinquante* voix paysannes étant légalement nécessaires pour contrebalancer *une seule* voix ouvrière. Ce système hypocrite permet à la *IIIe Internationale* de prétendre, dans sa propagande à l'étranger, que la Russie rouge jouit d'un régime représentatif, alors qu'en réalité la dictature d'une dizaine de tyrans, maîtres de la vie et des biens de tous, n'est tempérée que par les brèves et rares sessions d'une assemblée où les ouvriers d'usine sont à peu près seuls représentés. En onze années, le Conseil général des Soviets ne s'est réuni que quatre fois, et, chaque fois, il n'a siégé que quelque semaines, principalement occupées par la vérification des pouvoirs et la participation à de grandes cérémonies officielles. Il est bien évident qu'un tel contrôle équivaut à néant.

Cette fois, cependant, le Bureau politique a eu peur qu'il en naquît des difficultés graves. C'est que les ouvriers d'usine, que le système électoral en vigueur rend maîtres des neuf dixièmes des mandats, ne sont guère moins mécontents de la situation que les paysans eux-mêmes. Ils n'ont pas d'organisation, pas de chefs, car le Guépéou est vigilant et déporte au premier soupçon ceux qui seraient susceptibles de le devenir. Mais enfin, pour employer l'expression dont s'est

1. Numéro du 1er février 1928 : *Les dessous du duel Staline-Trotzky.*

servi Kalinine pour demander l'ajournement du Conseil général, « dans un torrent d'eau salée il est bien difficile de puiser un seau d'eau douce ». Autrement dit, sera-t-il possible de truquer suffisamment les élections des Soviets d'usine pour empêcher que leur clameur fasse écho à l'immense plainte des campagnes?

C'est cette appréhension qui a dicté l'attitude du Bureau politique. La réunion d'un cinquième Congrès général, maintes fois annoncée, avait été formellement promise pour le mois d'avril 1928. Elle fut ajournée jusqu'à l'automne : on était alors en pleine période de réquisitions dans les campagnes; on espérait qu'il en résulterait l'abondance dans les villes, et que, l'état d'esprit des ouvriers s'en trouvant amélioré, on pourrait les faire voter sans trop de risques. Nous avons dit comment cette espérance a été déçue. Les mesures de réquisition ayant dû être abandonnées, on se trouve plus que jamais dans le provisoire et l'incertain, c'est-à-dire en état de famine. Faire voter les ouvriers devient, dans ces conditions, trop dangereux, et le Bureau politique a décidé, le mois d'août venu, qu'il n'y aurait pas d'élections cette année. Elles sont, en principe, reportées au 15 avril 1929...

Il est bien certain qu'à cette date la situation sera aussi difficile qu'aujourd'hui. Pire même, s'il arrivait que la récolte actuelle fût mauvaise; ce qui est bien probable, les expéditions « punitives » dans les campagnes n'ayant guère laissé aux paysans le loisir de s'occuper des travaux des champs. Que se passera-t-il dans ce cas? Tout omnipotents qu'ils soient, les chefs du Bolchevisme se le demandent avec angoisse. Si bien établi que soit un paradoxe, il ne peut durer éternellement, et la Révolution française elle-même a dû s'assagir en Bonaparte. Tôt ou tard, plutôt tôt que tard, le jeu de bascule entre le moujik et l'ouvrier devra cesser, et une solution définitive deviendra indispensable. Rétablir le régime capitaliste? Ce serait, pour les coupables de tant de crimes, aller d'eux-mêmes au devant du châtiment qu'ils ont mérité. Alors? Alors, il y a une autre solution.

Aux portes de la Russie rouge se trouve un pays infiniment moins vaste qu'elle, peuplé seulement de quinze millions

d'habitants, hier encore dévasté par la guerre mais à qui ses facultés de travail, sous un gouvernement sagement bourgeois, ont permis de se relever très vite. Pendant l'année agricole qui s'achève, après avoir fait face à tous les besoins de la consommation nationale, la Roumanie a pu exporter 267 000 wagons de céréales et 290 000 têtes de bétail [1]. Les statistiques qui constatent cette remarquable prospérité agricole ont fixé l'attention des autorités soviétiques. Quelle magnifique proie pour l'armée rouge qu'un pareil grenier! Proie d'autant plus tentante que l'armée roumaine est loin d'être réorganisée et que son armement est vétuste et incomplet... C'est là qu'est le remède au cauchemar économique provoqué en Russie par l'établissement du Communisme.

De tout temps, le gouvernement soviétique a envisagé la possibilité d'une guerre de conquête et de pillage contre le royaume du sud. Dans ce but, il s'est réservé avec soin des prétextes pour un conflit éventuel. Tout d'abord il n'a cessé de protester contre la réunion à la Roumanie de la Bessarabie, terre roumaine. Il a constitué, le long de la frontière commune, un simulacre de république soviétique, composée de quelques districts à population mixte, qui revendique la propriété du sol bessarabien. Enfin, les Soviets ont toujours refusé de rendre à la Roumanie l'encaisse-or roumaine, qui avait été mise en sécurité à Moscou lors de l'invasion allemande et qui s'y trouvait malheureusement encore quand la révolution communiste éclata. Il a fallu toute la sage patience du gouvernement de Bucarest pour supporter pendant onze ans ces provocations incessantes et ce brigandage.

Mais il n'y a pas de patience qui puisse éviter un conflit quand la ferme volonté d'un des deux adversaires éventuels est de déchaîner la guerre. Et le Bolchevisme veut cette guerre. Nous venons de démontrer qu'il en a besoin pour échapper aux conséquences des fautes accumulées en Russie.

1. Les chiffres exacts, pour le premier semestre de 1928, sont : 133 966 wagons (de 5 tonnes) et 145 344 têtes de bétail. (Sans parler de 1 015 525 tonnes de pétrole et de 1 million et demi de tonnes de bois. Mais ces deux derniers produits ne manquent pas en Russie.)

La quantité de blé et de bétail exportée de Roumanie pendant ces six mois est supérieure au chiffre considéré comme nécessaire pour ravitailler pendant un an les villes russes en proie à la famine.

Au point où en sont Staline et ses collègues, menacés par un retour offensif toujours possible de Trotzky et de l'élément israélite, qui seront sans pitié, odieux aux paysans qu'ils ont laissé martyriser, détestés par les ouvriers, qui ont perdu toute confiance en eux, il n'y a qu'une guerre, une guerre victorieuse dans les riches campagnes roumaines, qui puisse consolider leur pouvoir et leur donner le blé qui manque en Russie.

Mais la Roumanie, objectera-t-on, ne serait pas seule en face du péril; elle a une convention militaire avec la Pologne, que menace aussi l'impérialisme soviétique; elle fait partie d'un système diplomatique, la Petite Entente. Et, d'ailleurs, les grandes puissances laisseraient-elles, sans intervenir, la Russie rouge consommer ce nouveau forfait?

Ces considérations avaient paru jusqu'ici bien puissantes, et la Roumanie leur a dû, sans doute, la sécurité dont elle a joui depuis la grande guerre.

Il y a maintenant quelque chose de changé.

C'est du moins ce que viennent de proclamer, dans un langage d'une hardiesse exceptionnelle, les chefs du gouvernement soviétique, au cours de ce Congrès mondial de la *III*e *Internationale* convoqué à Moscou avec tant de mystère et dont les travaux se sont poursuivis pendant quarante-six jours.

On pourra apprécier, en lisant la suite de cette étude, le cynisme des déclarations qu'ils y ont faites, et mesurer l'étendue du péril que la permanence du régime communiste en Russie fait courir à la paix du monde.

X. X. X.

(*A suivre.*)

AGNÈS

I

Le baiser du matin et celui du soir, entre cette veuve et sa fille, était chaque jour identique depuis des années. Un baiser du bout des lèvres non disjointes, sec et cérémonieux. Ni l'une ni l'autre n'avait à se pencher beaucoup, car de bonne heure Agnès fut aussi grande que sa mère. C'était même leur unique point de ressemblance.

Agnès ne souffrait pas de cette froideur qu'elle rendait. Jamais elle ne fut la petite fille qui gémit et se retourne dans son lit parce qu'on ne l'a pas suffisamment embrassée. D'ailleurs elle pleurait très rarement. Elle voyait bien, lorsque Alexis son frère aîné revenait du collège, le visage de madame Desroches devenir moins sévère tout à coup, presque fébriles ses gestes d'ordinaire mesurés. Mais l'idée ne venait pas à l'enfant d'être jalouse. La tendresse que contenait son cœur, elle la réservait au souvenir de son père, qui l'adorait.

Agnès n'avait que dix ans lorsqu'elle le perdit.

Il était mort dans des circonstances obscures dont on n'aimait pas à parler chez les Chagrigny-Deluze, sa belle-famille. Dépensier, paresseux, peu connu dans la ville, sinon pour sa mise voyante, ses cannes, et des opinions subversives qu'il allait jusqu'à ne point déguiser, Julien Desroches, « avocat-pour-dames », comme le nommait avec mépris son beau-père le magistrat, avait été accueilli à contre-cœur dans ce grave milieu lyonnais. Comment la pondérée Céline avait-

elle pu s'éprendre d'un pareil lunatique? Ce fut une union déplorable. Il alla jusqu'à faire venir ses maîtresses chez sa femme au milieu de la nuit. Le lendemain, la malheureuse devait se lever à l'aube pour venir avant les domestiques ranger les coupes à champagne dans l'armoire de l'office. Julien disparu, on s'aperçut qu'il avait laissé des dettes considérables. Ainsi, malgré les serrures du régime dotal, le misérable avait pu manœuvrer pour dépouiller les siens. Mais Céline sut réagir avec une singulière énergie. Elle voulut liquider elle-même cette situation embrouillée. Elle devint une mère active, prévoyante, totalement absorbée par l'éducation et les intérêts de ses deux enfants.

De ces choses Agnès bien sûr ne savait rien, mais tout enfant elle avait deviné cette hostilité contre son père et déjà en secret elle pactisait avec lui.

Sa plus grande joie était de lui donner la main dans la rue. Il était élégant, faisait tourner entre deux doigts une canne qui brillait. Alexis marchait, renfrogné, à l'écart. Son père se moquait de lui parce que déjà il affectait un air de petit homme sérieux :

— Regarde ton frère, Agnès. Il est déjà digne d'être encadré au milieu de ses ancêtres!

Et il disait encore, sur un ton vindicatif et triste, des choses confuses dont la plus grande partie échappait à l'enfant; mais elle saisissait qu'il disait tout cela pour la prendre à témoin de quelque injustice écrasante qu'il subissait, et, sans plus d'examen, elle l'approuvait. Parfois, elle serrait avec ses petits doigts sa main nerveuse pour lui communiquer du courage, souffrant de deviner qu'il n'était pas le plus fort.

Mais aussi il était seul, seul contre combien d'ennemis! De tous ses proches il différait tellement! Quand, pour quelque fête de famille, les Chagrigny se trouvaient assemblés autour d'une table resplendissante d'argenterie et de porcelaine armoriée, — pas de fleurs, — on eût dit qu'au milieu de tous ces gens aux vêtements mal coupés, aux propos mesurés, aux gestes prudents, il se sentait gêné dans sa singularité trop visible et faisait effort pour s'adapter. Mais bientôt, comme un enfant vers la fin d'une cérémonie trop longue, il s'agitait, s'abandonnait à son naturel, se lançait dans des

propos qui provoquaient un silence atterré. « Julien, voyons! Julien, je t'en prie! » disait sa femme. Le maître de maison frappait sur son verre avec sa fourchette. Julien Desroches n'écoutait rien. Sa voix de plus en plus rapide, de mieux en mieux timbrée, retentissait bientôt seule dans la salle à manger... Agnès ne sentait plus le goût des plats. Elle respirait cette atmosphère de risque et de rébellion avec un mélange de crainte et de plaisir. Oh! comme elle aurait voulu comprendre!

A la maison, quai Tilsitt, les repas étaient muets ou orageux. Le dessert était rarement commencé quand M. Desroches excédé jetait sa serviette et sortait. Agnès savait que sa mère souffrait. Mais un sentiment obscur et têtu l'empêchait de la plaindre. Elle passait quelquefois des heures, dans son lit, à attendre le moment où le fugitif rentrerait, où elle entendrait le grincement de ses souliers vernis sur le parquet du vestibule, et, peut-être, à travers toutes les cloisons et toutes les portes fermées qui séparaient sa chambre des deux pièces occupées par ses parents, la guerre entre les deux voix ennemies se ranimer au milieu de la nuit.

Mais une nuit c'est un autre bruit qui surprend son oreille, un seul bruit sourd, monté du fond de la cave, on dirait. Agnès se lève. Elle est sûre de n'avoir pas entendu son père rentrer. Un claquement de serrure : quelqu'un ouvre la porte du vestibule, mais de l'intérieur. Une rumeur de voix inconnues s'engouffre dans l'appartement, un cri. L'enfant tremble, mais elle avance. Elle atteint le palier, ne sent pas le poil du paillasson mordre ses pieds nus, ne sent pas la fraîcheur de la rampe à laquelle s'attachent ses mains. S'accroupissant pour n'être pas vue, elle regarde à travers les courbes de fer forgé.

En bas, dans le hall, plusieurs messieurs en habit de soirée, la concierge en chemise et des femmes décolletées, éclairées à moitié par la flamme tremblante d'un bougeoir posé à terre, debout autour d'un corps d'homme étendu. Le visage est dissimulé par deux personnes agenouillées : madame Desroches et un inconnu qui s'efforce de le dévêtir, criant qu'on apporte du linge, qu'on aille chercher un chirurgien... Des exclamations couvrent sa voix : « — Du deuxième étage — un peu gris — avait voulu glisser sur la rampe... » Soudain,

madame Desroches se relève et dans cet homme couché Agnès reconnaît son père.

Elle fut prise d'un tremblement qui dura plusieurs jours. Longtemps ce tableau sinistre devait hanter sa mémoire. Elle frissonnait alors d'épouvante et de chagrin, mais ne l'écartait pas. Elle seule, peut-être, cette enfant de dix ans, osa se demander si M. Desroches ne s'était pas jeté volontairement dans la cage de l'escalier. Et, de porter ce soupçon noir au fond d'elle-même, elle ressentait une mystérieuse fierté.

Aussitôt la succession réglée, la veuve et ses enfants allèrent s'installer à quelques kilomètres de Lyon, aux environs de Fontaine-sur-Saône, où son père avait légué à madame Desroches une propriété assez importante. Une disposition entièrement nouvelle de l'ameublement, la dissimulation des objets familiers au défunt, tout montrait, chez cette femme peu disposée d'ordinaire aux changements, la volonté d'effacer au plus tôt tout souvenir de son mauvais époux.

Deux années s'étaient écoulées quand un frère de M. Desroches, qui depuis sa jeunesse voyageait à travers l'Europe, vint en visite à Bellerive et, avant de partir, fit cadeau à Agnès d'un chien-loup ramené du Danemark. Ego était une svelte bête au poil bistre, avec une immense queue en panache, des crocs d'une blancheur parfaite, et, sous des sourcils arqués et noirs comme ceux d'un méphisto, de bizarres yeux jaunes tantôt féroces et tantôt d'une langueur infinie. Agnès s'éprit de lui aussitôt.

Madame Desroches ne tarda pas à prendre ombrage de ce sentiment. Elle trouvait cette tendresse, pour une bête, exagérée. Elle le dit un jour.

— Ne vous tourmentez pas, c'est moi qui le dresserai, — dit Alexis.

C'était un garçon dur et maussade. Il prétendit que cette sale bête étrangère avait la vicieuse manie de poursuivre les pigeons, essayant de les happer au moment où ils s'envolent; de plus, il querellait sans cesse Ira, sa jeune chienne de chasse, et lui donnait de mauvaises habitudes...

Agnès les regarda l'un après l'autre, d'un air sombre. Elle sentait ses joues étrangement chaudes, il lui semblait qu'un

sentiment jusqu'alors comprimé demandait à sortir de son cœur, de sa gorge. Ego, méfiant, tenait sa gueule appuyée contre sa jambe et grondait. Elle le retint par le collier, et ses doigts, dans ce corps d'animal, perçurent le frémissement d'une colère semblable à la sienne.

— Vous détestez tout ce qui peut me rappeler papa, — dit-elle très vite. — J'ai toujours été la seule, dans cette maison, à l'aimer. Oh! je ne m'en plains pas. J'en suis fière, au contraire...

— Tais-toi! Je te défends de parler ainsi, — répondit madame Desroches d'une voix rauque.

Et se tournant vers son fils :

— Qu'est-ce qu'elle va chercher?

— Tu n'as pas à critiquer ta mère, — dit Alexis. — Plus un mot là-dessus.

— Oh! c'est tout! — répliqua Agnès tranquillement. — Mais qu'on ne s'avise pas de toucher à ce chien. Il est à moi.

C'était tout, en effet. Ce fut même à partir de cet incident qu'elle commença de penser moins souvent à son père.

***

Bellerive occupe les deux versants d'un de ces mamelons aux pentes molles qui bordent la Saône au sortir de Lyon. Des fenêtres, on aperçoit la rivière, le pont de fer qui la traverse à Fontaine et les taillis qui s'y penchent de l'autre rive, le trait horizontal du P.-L.-M. à flanc de coteau. Mais la plus grande partie de la propriété s'étend sur le versant opposé, dont tout un côté est occupé par des champs, des pâturages, un verger, et l'autre par des bois qui s'abaissent jusqu'à un petit vallon.

Agnès fut élevée entièrement à la campagne. Autant madame Desroches désirait que son fils poussât loin ses études, autant elle jugeait bon qu'Agnès s'en tînt au minimum requis par les convenances : « C'est bien un vice moderne, cette manie qu'ont certains parents de fourrer dans le cerveau de leurs filles toutes sortes de sciences superflues — pour ne pas dire dangereuses... » Mademoiselle Sénèque, vieille demoiselle appartenant à une ancienne famille amie des Chagrigny

fut une institutrice tout indiquée. Elle put même donner quelques leçons de piano.

Agnès ignorait qu'il existe un monde où les jeunes filles peuvent sortir à n'importe quelle heure, au volant de leur torpedo, coiffées comme des garçons, les yeux libres, les oreilles libres, seules responsables de leur corps peu voilé. Elle croyait normale sa vie de recluse. Elle fut une petite fille pieuse, sauvage, mais polie, bien élevée. Quand elle accompagnait madame Desroches à Lyon, dans ce petit tramway à vapeur surnommé « Guillotine » qui longe la Saône et où se trouvent mêlés des gens de toutes classes, elle évitait d'écouter les conversations. Dans la rue, elle ne jetait jamais un coup d'œil aux vitrines devant lesquelles sa mère ne s'arrêtait pas. En visite, elle ne s'appuyait pas au dossier de son siège.

Un seul trait de son caractère aurait pu justifier quelques craintes : une certaine ironie, qu'elle semblait tenir de son père. Elle raillait les cravates toutes faites et les cols en celluloïd d'Alexis; elle remarquait que l'oncle un Tel, chaque fois qu'il y avait une réunion de famille, sentait la naphtaline...

— N'y aurait-il pas là-dessous un tour d'esprit à surveiller? — disait sa mère à mademoiselle Sénèque. — On ne sait pas au juste ce qu'elle pense, à ces moments-là...

Mais mademoiselle Sénèque trouvait ces réparties très amusantes et les encourageait :

— Hé! il se passera peut-être quelque chose un jour, derrière cette petite forteresse qui est là, — répliquait-elle énigmatiquement en caressant de son index jauni le front de son élève.

Souvent la vieille demoiselle reprochait à madame Desroches d'élever sa fille dans une solitude si rigoureuse :

— Elle n'a point d'amies, elle n'est jamais entrée dans un cinéma, dans une matinée dansante. C'est excessif, je vous assure. Elle finira par croire que l'univers s'arrête à Fontaine et l'humanité à vous et moi. C'est dommage, intelligente comme elle est. J'aimerais, je vous l'avoue, voir s'épanouir un peu son esprit, que je devine original. Mais je n'aurai pas cette joie, car vous vous ingéniez à contrarier son développement. Vous la coiffez, vous l'habillez comme une fillette de dix ans!

Vraiment, Céline, on dirait que vous redoutez de la voir devenir une jeune fille...

Agnès n'eut pas le temps de se rendre compte de ce débat dont elle était l'objet. Elle n'avait pas encore quinze ans, quand une courte grippe emporta mademoiselle Sénèque, avec ses conseils et ses prophéties.

L'esprit d'Agnès était resté comme engourdi. Il le devint davantage encore, privé désormais de tout exercice. Quelques romans édulcorés lui étaient bien permis, mais leur sentimentalité niaise l'agaçait. « — Tous les livres sont faux! » tranchait-elle. D'ailleurs elle n'avait pas le temps de s'ennuyer, sa mère l'accablant de menus travaux domestiques.

Durant ses rares moments de loisir, elle s'échappait avec Ego vers le fond de la propriété. Là, Agnès pouvait jouir d'une solitude absolue. Au creux d'un vallon très vert coule un ruisseau, si hérissé de joncs et d'herbes flottantes qu'il faut se pencher pour voir l'eau. Des arbres en bordure du bois, de longues lianes courbes se détachent. Dans l'épaisseur des taillis toutes sortes de floraisons singulières : la ciguë avec ses plates fleurs d'un blanc jaunâtre, les grappes rouge mat de l'épine-vinette, et d'autres plantes vénéneuses encore, brillantes comme la groseille, dont Agnès ne savait pas les noms.

Toujours elle apportait quelque ouvrage. Elle s'installait sous un petit kiosque à l'extrême pointe du bois et se mettait au travail sans tarder. Mais elle aimait reposer de temps en temps son regard dans cette humide verdure sans limites, frissonner quand un cri ou un brusque départ d'oiseau déchirait la paix des feuillages au-dessus de sa tête. Alors, — ou encore lorsque deux tourterelles s'appelaient d'une futaie à une autre futaie, à travers quel silence! — elle sentait, tout d'un coup, son cœur se serrer sans raison, se serrer si fort qu'elle avait l'impression que quelque chose allait arriver. Elle regardait autour d'elle, anxieuse. Il fallait plusieurs minutes pour que le paysage cessât de trembler et de se balancer devant ses yeux. Mais, en revanche, il lui paraissait ensuite plus brillant, mieux coloré, plus net. Le moindre détail : une limace, la septième nuance de la goutte de rosée, s'imposait à ses sens avec une autorité délicieuse. Enfin, elle appelait son chien

qui fourrageait dans les buissons et le son tranquille et plein de sa voix l'apaisait.

L'hiver, elle goûtait des moments de bien-être comparables dans la solitude de sa chambre. La toile de Jouy rose et blanche des murs, le baldaquin assorti au-dessus du lit mince, les meubles peints en gris clair et disposés, ainsi que ses menus bibelots : une Vierge, un Christ, une image de Sainte-Agnès, selon un ordre choisi par elle, composaient un petit univers où elle n'aimait pas qu'on pénétrât. Le palier où donnait sa porte était en pierre, comme l'escalier, tandis que le couloir conduisant aux autres chambres était parqueté Quelqu'un passait-il, elle percevait donc successivement deux bruits de pas différents. Lorsque sa mère gagnait l'étage, Agnès fronçait d'instinct les sourcils, et ils ne se détendaient qu'au moment où le bruit des pas rendait soudain un autre son, indiquant qu'on avait dépassé sa porte. Comme celle d'une vraie captive, son oreille était devenue très fine.

***

Cependant, son corps grandissait rapidement. En moins d'une saison toutes ses jupes devinrent trop courtes, et ses blouses trop étroites pour sa gorge déjà mûre.

Elle ne se doutait pas de son étrangeté. A la voir dévaler à bicyclette la descente conduisant de Bellerive à Fontaine, le visage rejeté en arrière et souriant au vent, dégingandée, pas un grain de poudre aux joues, l'on ne pouvait douter que cette grande fille ne fût une enfant encore. Mais les mêmes personnes se disaient qu'Agnès Desroches devait être en âge de se marier, lorsqu'elles la voyaient, le dimanche, sortir de l'église à côté de sa mère, d'un pas lent qui faisait saillir ses longues hanches sous sa jupe serrée, son visage tout rayonnant d'une carnation splendide, et, dans ses larges yeux d'un vert profond, que de nets sourcils écartés des orbites éclairaient par contraste, une flamme à la fois concentrée et un peu hagarde.

Agnès se demandait pourquoi depuis quelque temps beaucoup de personnes l'observaient. Elle devenait femme pres-

que à son insu. Les leçons précises de la vie à la campagne l'avait préservée de ruminer longtemps ce que d'autres apprennent par ouï-dire, et si mal. Mais rarement elle s'avisait que ces choses pourraient la concerner plus tard. Pensait-elle au mariage, c'était comme à une cérémonie plutôt ennuyeuse à laquelle il lui faudrait se soumettre un jour. Se regardait-elle dans la glace, c'était pour vérifier si tout dans sa toilette était en ordre. Elle ne savait pas ce qu'il y avait de bizarre, d'invinciblement attrayant dans cette transfiguration de son corps à travers ses manières et sa mise de petite fille. Elle ne savait pas qu'elle était en train de devenir très belle.

Vers cette époque eurent lieu les fiançailles d'Alexis, qui, se destinant comme son grand-père à la magistrature, venait de se faire nommer Attaché au parquet. Depuis son enfance il rêvait à ce temps où il porterait robe et bonnet, pourrait poser des questions avec méthode et faire peur. Il ignorait qu'avec sa figure ronde au teint laiteux et tavelé, ses cheveux presque coupés ras, ses sourcils roux toujours froncés sauf les dimanches deux ou trois heures durant, il était plutôt comique. Sa mère eût préféré qu'il se mariât moins jeune. Mais comme la jeune fille de son choix, d'une excellente famille joliment dotée et de caractère malléable, était telle que madame Desroches eût pu la choisir elle-même...

Restée seule avec sa mère, Agnès commença de sentir chez cette dernière à son égard une sourde acrimonie. Pourquoi?

Un jour, entr'ouvrant à l'improviste la porte de sa fille, madame Desroches surprit celle-ci en déshabillé.

Agnès était en train d'enfiler une chemisette; un de ses bras et tout un côté de sa poitrine restaient découverts. Pendant le court instant que mit la porte à se refermer, elle eut le temps d'apercevoir le regard de sa mère dirigé vers celui de ses seins qui restait à nu, et d'y lire une indicible expression de tristesse. La jeune fille s'avisa avec un certain plaisir que sa gorge était belle.

Un moment plus tard, madame Desroches revint. Agnès était cette fois tout habillée, bien que ses cheveux pendissent dépeignés. D'épais cheveux noirs aux sombres reflets fauves

et qui atteignaient presque ses reins. Sa mère les regarda longtemps.

— J'ai pensé, Agnès, que te voici en âge de changer de coiffure. Tu le sais, nous partons dans six semaines pour Uriage, et il commence à faire chaud. Une grande fille comme toi ne peut plus se promener avec un paquet pareil dans le dos...

— Il en sera comme vous voudrez, — dit Agnès.

— Oh! rien n'est décidé! On va chercher quelque chose, on va voir... Je constate seulement que tu as beaucoup grandi. Tu es une vraie perche, ma pauvre Agnès. Alors, j'ai pensé qu'un chignon, ou, pour commencer, une natte... Tiens, celle que je portais quand j'avais ton âge... Assieds-toi, nous allons essayer tout de suite.

Agnès obéit. Madame Desroches se mit à la peigner, nerveusement. Elle ne ralentissait pas, au contraire poussait le peigne plus vite s'il rencontrait un nœud. Agnès, le front plissé, fermait les yeux. Elle poussa un imperceptible soupir quand le va-et-vient du peigne s'arrêta. Alors, sa mère roula les cheveux épars en une sorte d'épais fuseau, qu'elle tint appuyé contre la nuque un moment, s'étant écartée d'un pas pour juger de l'effet. Les yeux d'Agnès restaient fermés.

— Tu dors? Allons, lève-toi et approche-toi de l'armoire à glace... Là... Qu'en dis-tu? Je dois te prévenir que je trouve ça très joli, moi.

— Mais moi aussi, — dit Agnès après un bref regard au miroir. — Je vous remercie, maman.

Et elle porta vers ses cheveux sa main gauche, à l'endroit où se tenait celle de sa mère, pour permettre à cette dernière de s'éloigner, fixa la natte avec un crochet.

Madame Desroches hésitait à se retirer. Que voulait-elle encore? Soudain :

— Et maintenant on va se regarder dans la glace pendant des heures, n'est-ce pas?

Cela fut dit sur un tel ton qu'Agnès se retourna interdite.

— Pourquoi supposez-vous cela?

— Mais je t'attends au petit salon pour vérifier un mémoire avec toi. Tu m'entends?... Allons, achève ta toilette et rejoins-moi.

La porte s'était refermée depuis plusieurs minutes quand Agnès s'aperçut qu'en effet elle s'était remise à se regarder dans la glace. Elle sourit. Il lui semblait qu'elle faisait la découverte de son visage, et ce visage lui plaisait. Plusieurs fois elle passa ses doigts sur ses joues, rêveusement, comme étonnée de s'apercevoir que cette peau si lisse, ces lèvres d'un beau rouge uni, ce nez tout droit, ce menton un peu proéminent mais sans pli, continuant la ligne énergique et pure du maxillaire, (« Cette Agnès, personne ne pourra jamais tenir son menton, » disait M. Desroches...) que tout cela lui appartenait! Elle s'approchait insensiblement de la glace... Ses yeux étaient-ils vraiment verts? Oui, bien que tachetés de gris, comme certaines mousses des bois. Elle s'approcha encore, jusqu'à humecter le miroir d'une buée...

Mais bientôt son regard se voila, bien qu'il demeurât sérieux et fixe, et ses joues devinrent un peu pâles, tandis qu'une expression malicieuse relevait par instants ses lèvres. Elle réfléchissait. Devant elle, tout près peut-être, devait exister un univers émouvant dont sa mère aurait voulu l'écarter... Pourquoi? Et pourquoi tous ces efforts de madame Desroches ne faisaient-ils que l'en approcher?...

Elle ne rejoignit sa mère que lorsque son visage et ses seins furent redevenus tout à fait calmes.

Madame Desroches lui ressemblait-elle si peu? Avec son grave visage aux traits droits, sa peau non ridée mais fripée, et très blanche encore, ses joues défraîchies que seules les baleines de son haut col de tulle noir gonflaient un peu? Cette femme avait renoncé jeune, et d'ailleurs n'avait jamais eu grand soin de sa beauté. Pourtant, elle teignait régulièrement ses cheveux jadis réputés, — d'épais cheveux d'un blond fauve, très longs.

Or, les semaines qui suivirent, Agnès évita de s'attarder devant sa glace.

Mais elle s'ennuyait. Pour la première fois elle souffrait de ne pas savoir à quoi occuper son esprit. Elle ne s'arrêtait plus sous le kiosque au fond de la propriété; à peine arrivée là revenait sur ses pas lentement, suivie par son chien qui, la devinant de mauvaise humeur, soufflait moins haut que

d'habitude. Elle s'appuyait souvent à l'appui de sa fenêtre, regardant, à travers les branches bleues du cèdre planté près de la maison, vignes, bosquets et prairies dévaler vers la Saône, écoutant le chant monotone et triste du barrage en aval de Crouzon. Elle accusait la chaleur commençante d'être cause de son malaise.

Elle était devenue plus pieuse que d'habitude. Elle avait toujours été très assidue à ses dévotions, mais jamais avec une telle chaleur, cet emportement silencieux de tout son être. Madame Desroches remarqua la métamorphose et sans doute s'en réjouit, car son humeur s'adoucit.

Peut-être aurait-elle dû s'inquiéter, au contraire. N'y avait-il que piété dans ces élans mystiques? Pourquoi ces interminables stations, après la communion, les deux genoux à terre, le visage serré passionnément entre les mains?

Agnès était trop pure pour ne pas douter bientôt de la sincérité de ces effusions. Elle sentit que ce n'était pas comme un Dieu seulement qu'elle priait son Seigneur lorsqu'elle se prosternait ainsi, répétant son nom d'homme à mi-voix, ses lèvres appuyées contre ses paumes en feu...

Alors, elle reporta ce besoin de prier qui la brûlait vers Sainte-Agnès sa patronne, pour laquelle déjà elle avait un culte. L'histoire de la vierge de quatorze ans conduite au supplice pour avoir voulu se garder de toute souillure, cette histoire la ravissait. Il lui suffisait de la relire, surtout ce passage où les flammes du bûcher s'inclinent devant l'enfant, respectant même sa tunique, pour se sentir comblée. Se garder... C'était la fierté, l'énergie farouche de la Sainte, et non sa douceur légendaire, qu'Agnès admirait. Elle n'aimait pas ces images (comme celle accrochée près de son lit) où on la représentait portant contre son sein un agneau.

II

Durant tout le mois qui précéda le départ pour Uriage, Agnès évita de se rendre au petit vallon.

Près de ce kiosque où elle aimait à venir travailler, un vieux portail, à moitié dissimulé sous le lierre et la mousse, donnait accès à un chemin de traverse. Une après-midi, Agnès avait

été surprise de le trouver à moitié ouvert et, en s'approchant, d'apercevoir dans l'embrasure, nu-tête, immobile, un jeune homme occupé à la regarder.

Il ne lui était pas tout à fait inconnu. Elle se rappelait l'avoir entrevu plusieurs fois dans la « Guillotine ». Debout sur la plate-forme, il ne cessait de la fixer à travers la vitre. Elle n'avait pas trouvé alors cette attention très insolente et même s'était laissée aller à le regarder aussi. Un jeune homme de vingt-huit ans environ, incomparablement mieux habillé qu'Alexis, grand, avec un visage brun et creusé, et, dans ce hâle qui faisait penser à des pays éloignés, des yeux d'un gris très pâle. Un jour qu'avant de descendre il avait passé près d'elle, une odeur de tabac blond avait flotté quelques instants dans la voiture et Agnès avait trouvé cette odeur agréable...

Mais, à cet instant, il ne restait plus en elle qu'une grande colère à l'idée qu'un passant se fût permis de pousser cette porte. S'avançant sans mot dire, elle avait voulu la fermer. Il mit un pied en travers.

Abasourdie elle s'écarta de quelques pas.

Mais déjà regrettant ce recul involontaire :

— Monsieur, vous n'avez pas le droit d'entrer ici. Je ne vous connais pas... Pourquoi me regardez-vous comme cela?

Il était blême, malgré son hâle, et bien qu'il serrât ses mâchoires avec force, un tremblement agitait ses lèvres, qui étaient minces et serrées. Il dit enfin :

— Je comprends votre étonnement, mademoiselle. Excusez-moi. Je suis ici de passage. Je viens de très loin et il me faudra repartir dans peu de temps. Je suis quelqu'un que brûle une grande hâte... Pourtant je ne suis pas un fou. Il me semble même que grâce à cette hâte je vois très clair devant moi... Je vous jette là d'un coup, je le sais, des choses qu'il faudrait expliquer longtemps, doucement, en plusieurs fois. Mais, je vous le répète, j'ai peu de temps. Il fallait que je m'introduise de cette manière. Je vous demande de m'excuser mais je ne regrette rien.

Cela fut dit d'une voix basse, mais nette. Ces paroles saugrenues, il semblait les avoir mûries.

— Je vous prie de sortir, monsieur, — dit Agnès.

— Écoutez-moi quelques minutes encore! Vous n'avez

rien à craindre. Autorisez-moi à m'asseoir avec vous sous ce kiosque un moment?

— Non.

Mais sans attendre la réponse il s'était avancé, invitant la jeune fille à le suivre d'un regard si pressant et si simple que, malgré elle, elle avait fait à son tour quelques pas dans la direction du kiosque. Se rendant compte alors de l'avantage qu'il prenait :

— Eh bien, parlez! Continuez votre discours à votre aise. Si vous croyez que je vous écouterai! — fit-elle avec un rire blessant.

Et elle se détourna.

L'inconvenance de la scène ne lui apparaissait pas encore. Mais qu'un pied étranger fût venu fouler la solitude de cet endroit qui lui était si cher, cette idée la hérissait. « S'il croit que je l'écoute! » se répétait-elle. Pourtant, longtemps après, elle se rappelait encore les paroles du jeune homme.

Il disait n'être que de passage en Europe, parlait d'une brouille qui avait eu lieu quelques années plus tôt entre sa famille et lui, à Paris, en des circonstances « qui n'étaient pas toutes à son honneur ». Depuis lors, pour racheter des pertes d'argent et surtout se racheter lui-même, il dirigeait un petit comptoir au Maroc, en plein bled, où, dans quelques six semaines, il devrait retourner. Oui, ce dépaysement, et la perspective de ce départ prochain, excusaient la précipitation de sa démarche... Son but? Lui-même l'ignorait. Et pourtant, non, ce n'était nullement un hasard qui l'avait poussé. Il avait agi très délibérément. Un soir, obsédé, il avait suivi Agnès de loin, pour savoir son adresse et son nom...

Il avait parlé un moment encore, sans ruse, sans habileté avec cette violence imprudente, mais si persuasive quelquefois, des hommes qui ont traversé très jeunes une crise vitale et appris à tout risquer. Il parla de son amour (sans se servir de ce mot pourtant), ne cachant pas qu'il en était habité tout entier, lui qui avait déjà pas mal vécu, pas toujours bien, et eu sa part de douleurs ... Se doutait-elle de ce pouvoir extraordinaire qu'elle possédait? Il se nommait Hervé Durel...

Mais Agnès ne voulait écouter que sa colère, et quand il

se tut, se détournant plus encore et tapant du pied, elle répéta :

— Sortez, monsieur, je vous dis!

Elle sentit qu'il souffrait. Il parut hésiter, puis marcha vers la porte. Il s'arrêta au seuil, et se retournant :

— Je vous reverrai avant mon départ. J'ai pu apprendre que vous séjournerez bientôt à Uriage. Vous m'y trouverez.

— Je vous défends de vous occuper de moi! Vous n'en avez pas le droit.

— Vous m'y trouverez et vous m'écouterez.

— Partez! — cria-t-elle furieuse, — et si vous vous avisez de revenir, vous aurez affaire à mon chien!

Il obéit.

Mais alors Agnès s'était rappelé avec une certaine confusion que depuis le début de l'entretien elle n'avait cessé de retenir par son collier Ego qui grondait en étudiant l'intrus... Pourquoi?

Elle se posa souvent la question les jours suivants.

Bien que sa colère se ranimât dès qu'elle se remémorait l'étranger, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir un certain plaisir en évoquant cette aventure. Odieuse, intolérable aventure, et pourtant... — « Et pourtant, si je pouvais faire que rien de tel n'ait eu lieu, le ferais-je? » se demandait-elle parfois, comme on se pose une devinette. Et il lui fallait s'avouer que non, à aucun prix, elle n'aurait renoncé à ce souvenir qui l'exaspérait. « Voilà qui est curieux! » constatait-elle ébranlée dans sa logique, furieuse de découvrir en elle-même des mystères.

La date du départ pour Uriage arrêtée, elle devint subitement très calme.

La veille, revenant de Lyon où elle était allée faire avec sa mère des emplettes, elle aperçut Hervé Durel (elle était bien bonne d'avoir retenu son nom) dans la « Guillotine ». Il la vit aussi et se mit à la fixer, ayant rougi un instant. Elle ne rougit pas, ne fit même pas semblant de ne pas le voir; elle le regarda tranquillement puis détourna les yeux, comme on fait d'une personne qu'on aperçoit pour la première fois.

***

La rencontre eut lieu à côté d'un des courts de tennis.

Durant les six semaines qu'elle passait là avec sa fille presque chaque année, la surveillance de madame Desroches se relâchait quelque peu. Il arrive qu'une manie déjoue les inquiétudes du cœur les plus acharnées. Persuadée que la cure qu'elle faisait dans cette petite ville d'eau lui était indispensable, cette mère vigilante s'y occupait avant tout de sa santé. Au surplus, le traitement lui donnait sommeil. Elles ne demeuraient d'ailleurs pas à l'hôtel mais dans une villa légèrement à l'écart, et, hormis l'heure qu'Agnès consacrait au tennis (madame Desroches s'y était rendue la première fois et avait pu constater que les joueurs étaient pour la plupart des enfants), passaient ensemble presque toute la journée.

— Mademoiselle, — dit Hervé Durel en saluant la jeune fille, — je veux espérer que vous accepterez de faire un set avec moi quelquefois le matin. S'il vous est possible de venir un peu plus tôt, à huit heures par exemple?

Il avait parlé sans hésitation. Agnès en eut une : fallait-il passer sans répondre, ou accepter pour montrer qu'elle ne redoutait rien? Ce fut cette dernière solution qu'elle choisit, ayant réfléchi qu'à cette heure-là sa mère serait à l'établissement thermal.

— Soit. Si cela peut vous faire plaisir, — dit-elle en haussant les épaules.

Ce fut un duel dur et silencieux. A peine s'ils échangeaient un bonjour et un au revoir, les rituels mots anglais du jeu. C'était pour jouer qu'ils se retrouvaient ainsi chaque jour; ils s'acquittaient de ce devoir avec sérieux; le geste utile, l'œil alerté, la voix sèche. Ils menaient un jeu gauche, mais correct. Peu exercés l'un et l'autre, ils s'appliquaient à employer le plus possible cette heure qu'ils passaient ensemble, et l'on eût dit qu'ils ne pensaient à rien d'autre qu'à cet entraînement.

A rien d'autre... La blancheur de son vêtement, l'échancrure de sa chemise de sport, manches relevées jusqu'aux coudes,

accusaient le beau hâle uni d'Hervé Durel. Ce costume révélait mieux aussi une certaine rigidité de toute sa personne, la sobriété de ses mouvements et de sa physionomie. Agnès l'épiait. Surprise, d'abord, de voir une réserve si parfaite succéder à son outrecuidance du premier jour, elle ne s'étonnait plus. C'était un rival digne d'être combattu. Il poursuivait un but, il avait une ligne de conduite. Mais elle aussi. Elle saurait discerner le moindre tremblement précurseur d'une manœuvre. Ainsi songeait-elle tout en lançant ou recevant les balles, et cette constante vigilance prêtait à son jeu même plus de précision. Mais le jeu d'Hervé aussi en gagnait chaque jour. Souvent ils faisaient match nul. Alors, en sueur et tout haletants, ils se regardaient avec une sorte d'enthousiasme furieux.

Ce fut à un de ces moments qu'il essaya de retenir la main d'Agnès et dit :

— Refuserez-vous de faire quelques pas avec moi? Jusqu'à la sortie du parc... Il fait si beau aujourd'hui.

Elle retira ses doigts vivement et le quitta sans lui avoir répondu.

Il n'essaya à nouveau qu'après une huitaine de la retenir. Et encore, cette fois, ne lui demanda-t-il rien, se contentant de faire observer que son congé touchait à sa fin.

— Et j'aurais des affaires à régler à Paris. Je m'attarde ici plus que de raison, — ajouta-t-il plus bas.

— Qu'est-ce qui vous retient? — fit-elle aussi tranquillement qu'elle put et déjà s'éloignant.

« Il fléchit! Je sens qu'il fléchit! » se disait la jeune fille dès qu'elle se retrouvait seule, et, avec application, elle se remémorait des détails. L'autre matin il avait bien retenu sa main quelques instants mais non osé la serrer; elle avait senti ses doigts hésiter, étudier les siens presque en tremblant...

Mais, quelquefois, les pensées d'Agnès suivaient une pente moins rude. Vers les fins d'après-midi surtout. Laissant tomber son ouvrage sur ses genoux, elle songeait à ce pouvoir dont il avait parlé, qui attirait vers elle et faisait souffrir. Alors, évoquant l'air anxieux d'Hervé Durel, sa voix dont on eût dit que le beau timbre un peu sourd s'était fêlé, elle oubliait

sa rancune pour ne plus goûter que la douceur de savoir qu'on peut inspirer de ces sentiments-là, dont on se moque, bien sûr, mais qui ne vous accompagnent pas moins, adoucissant toute chose devant vous... Il a plu au milieu de la journée. Le gazon des pelouses est sombre. Un soleil affiné effleure les cimes, le château sur son promontoire, les ardoises mouillées des toits. L'air est très pur : on entend des cris d'enfants se répondre d'un square à l'autre et les clochettes de troupeaux invisibles. A ces moments Agnès était presque reconnaissante à son ennemi de ce bien-être qu'elle lui devait, de toutes ces pensées nouvelles...

D'autres fois, songeant à tout ce qu'il y avait de singulier dans ce jeune homme, — aux manières hardies et pourtant tellement plus distingué qu'un Alexis! — elle en subissait le prestige, vaguement. Elle admirait qu'il se fût expatrié, qu'il vécût loin des siens, seul maître de ses actes, arbitre de sa propre vie; elle admirait jusqu'à son impudence du premier jour, à Bellerive...

La nuit, elle s'endormait tard. Des songes monotones succédaient à ces veilles. Elle voyait des balles de tennis se croiser devant elle, faisait des revers ou des chandelles invraisemblables, des calculs de points à l'infini. Quelquefois, au fond même du sommeil, elle s'étonnait de ce qu'en une période si pathétique de sa vie ses rêves fussent si banals. Pourquoi n'y rencontrait-elle jamais Hervé, elle qui ne pensait qu'à lui durant le jour?... Et cette idée — cet aveu — brutalement la dressait assise au milieu de son lit. Déjà elle avait tout oublié. Mais elle se sentait menacée d'un péril. Elle courait fermer la fenêtre, affolée; puis retournait se coucher en titubant et dormait d'un seul sommeil jusqu'à sept heures et demie.

Une nuit, ce fut un coup de tonnerre qui l'éveilla.

Peu avant l'aube. En allant fermer la croisée, Agnès put constater que la colline boisée faisant vis-à-vis à la pente sur laquelle se trouvait la villa était noire encore, paraissant si proche ainsi sous le ciel trouble, qu'elle eut peur. Une grosse goutte frappa la vitre, plusieurs gouttes, et soudain cela devint comme un roulement de tambour très proche. Agnès ne put se rendormir.

A plusieurs reprises, le bruit cessa et reprit. Une angoisse attirait à tout moment le regard d'Agnès dans la direction du jour. Quand elle se fut dirigée vers sa table de toilette, alors seulement elle comprit : elle redoutait que le mauvais temps n'empêchât la partie de tennis quotidienne. Pour sa part, même si la pluie avait redoublé de violence, elle n'aurait pas renoncé à se rendre au rendez-vous. Mais lui?

— S'il n'y est pas, tant pis! — fit-elle à voix haute en sortant.

Depuis quelques minutes il ne pleuvait presque plus. Elle se dit superstitieusement qu'il valait mieux garder sa pèlerine sur son bras et se mit à marcher très vite. « Il n'y sera très probablement pas, » se répétait-elle. Elle faillit lâcher un « ah! » de surprise lorsqu'elle le vit arrivant à sa rencontre, en même temps qu'elle, sous le buisson de noisetiers où ils avaient accoutumé de se rejoindre.

Il y eut dans la démarche de chacun un écart involontaire et rapide. Mais leurs regards, depuis qu'ils s'étaient saisis, ne se quittaient plus, et pendant quelques instants il se tinrent l'un en face de l'autre sans pouvoir prononcer une parole.

— Je suis content que vous soyez venue quand même, — dit-il enfin.

— Moi aussi je suis contente, — répondit-elle.

Puis, de nouveau, ils ne surent que dire.

Le tambourinement de la pluie recommençait contre le feuillage au-dessus d'eux.

— Croyez-vous qu'on pourra jouer? — fit Hervé avec une sorte de rire.

— Non, je ne crois pas, — fit-elle avec le même rire incertain.

Il déplia la pèlerine et l'étendit sur les épaules d'Agnès, qui l'ajusta d'une main lente.

L'idée ne lui venait pas de souhaiter quoi que ce fût, même pas que la pluie cessât; trop occupée à s'étonner de ce bonheur soudain et à essayer d'en faire le tour par la pensée, comme l'enfant à qui l'on vient de donner un objet le touche de tous les côtés avant d'oser s'en servir. — « Nous nous sommes choisis; je l'ai choisi et il m'a choisie! » se répétait-elle. Une joie imparfaite, cependant. Cette tension de son esprit la

faisait souffrir. Oh! Pourquoi Hervé ne s'approchait-il davantage, n'essayait-il, — elle ne savait quoi au juste, par exemple de la prendre dans ses bras, pour que s'endormît enfin cette pensée infatigable...

Il parlait :

— ... Je me sentais le plus emprunté des hommes. A chaque instant je me répétais : « Je vais avoir trente ans. » Les mésaventures de ma première jeunesse me poursuivaient comme des fautes. Les erreurs que je croyais effacées se réprimaient dans ma mémoire, pour m'empêcher d'oser vous parler, d'oser faire un seul pas en avant. Quelquefois, la nuit, car je n'ai guère dormi ces temps-ci, j'avais, en pensant à vous, à votre vie, l'impression de marcher sur du verre... Et peut-être aurez-vous cru qu'en me taisant si longtemps je faisais quelque manœuvre!... Mais non, comment une pareille idée aurait-elle pu vous venir, à vous?

— Elle m'est venue, — fit-elle machinalement. — Moi aussi, je n'ai pas beaucoup dormi ces temps-ci...

Il la contempla, d'un air charmé et un peu triste, comme on contemple un enfant qui ne connaît pas encore la portée de certains mots.

— Mettons que je suivais une ligne de conduite sans le savoir. Un espoir que je ne pouvais comprendre me poussait à revenir. C'est lui qui m'a poussé ce matin encore, malgré ce coup de tonnerre...

— Je l'ai entendu aussi! — dit-elle.

Ces coïncidences la ravissaient. Elle ne cessait, cependant, malgré elle, de penser, hantée par l'idée de ce choix réciproque qui les avait conduits ce matin l'un vers l'autre, les yeux si grands ouverts que ses tempes lui faisaient mal. Oh! est-ce qu'il n'allait pas enfin l'embrasser? C'était cela qu'il fallait, elle le sentait à présent, cela et rien d'autre! Soudain, elle laissa tomber en frissonnant son front contre la poitrine du jeune homme.

Il l'étreignit, ses lèvres dans ces cheveux mouillés. Agnès paraissait soudain devenue beaucoup plus petite que lui. Un gémissement chantant, à peine perceptible, s'élevait de tout son corps crispé. Elle tendit son visage, presque horizontal, comme une fleur qui demande de l'eau. Il baisa ces yeux,

cette bouche, ce visage tout entier; avec des précautions d'abord, et tout d'un coup sauvagement, comme s'il eût voulu les détruire. « Nous nous sommes choisis, » répétait-elle.

***

Ce furent des fiançailles secrètes.

Redoutant que la nouvelle ne se colportât s'ils se montraient ensemble à une heure plus avancée, ils résolurent de continuer à ne se voir que le matin. Ils n'eurent pas besoin de se concerter pour tomber d'accord sur ce point : que madame Desroches ne saurait rien. D'instinct, ils cherchaient à dissimuler leur amour.

Ils se rejoignaient chaque jour sous le même buisson de noisetiers, puis, raquettes sous le bras, partaient se promener ensemble au long d'un sentier montant qui commence un peu plus loin, à côté d'une petite métairie. Là, plus de sable ni de gravier ratissé, mais de gros cailloux ronds sortis du lit peu creusé d'un ruisseau. Plus de gazon ni d'arbres aux feuillages taillés, mais des pâturages bosselés, bordés de buissons piquants. Agnès et Hervé se sentaient mieux à leur aise dans ce paysage plus agreste.

Ils parlaient peu, sachant leurs jours comptés. Ils n'avaient point d'inquiétudes, ne doutant pas d'eux-mêmes. A peine s'ils s'occupèrent, et promptement, de quelques points qui leur paraissaient capitaux : convenir d'un moment durant lequel ils penseraient plus spécialement l'un à l'autre chaque jour, cinq minutes. A dix heures du soir, moment où Hervé avait coutume de fumer une dernière pipe devant sa case, moment où Agnès rentrait dans sa chambre. Ils s'épouseront dans dix-huit mois, époque à laquelle Hervé obtiendra un poste sédentaire à Casablanca; il viendra alors la chercher; la chercher à Bellerive, à cet endroit écarté où ils eurent leur premier entretien, l'ayant prévenue par un mot de la date exacte de son retour. S'écriront-ils d'ici là?

— Pour nous dire quoi? Rien pour nous ne changera pendant tout ce temps, — répondit Agnès avec l'assurance de la naïveté, et cet homme qui allait franchir la mer fut convaincu.

Ils allaient en silence, se contentant de sentir en eux leur amour toujours nouveau et toujours pareil, mystère dont le cœur ne s'étonne ni ne se lasse, comparable à celui qui vous pénètre lorsque vous regardez un fleuve couler. Peut-être éprouvaient-ils que leur accord était plus beau de rester injustifié — que savaient-ils l'un de l'autre? — rebelle à tout langage. Pas une fois même ils ne se dirent qu'ils s'*aimaient* : ils eussent, en prononçant ce mot, cru obéir à une convention. Cette autre convention, pourtant, qui consiste à confondre deux baisers tout charnels, ils y consentaient sans honte. C'était, d'ordinaire, au moment où ils atteignaient le sommet de la montée, oppressés. Ils s'embrassaient, enthousiasmés par le vent qui soufflait dans leurs cheveux, longuement; — cela fait redescendaient paisiblement vers Uriage où ils allaient un moment faire semblant de jouer au tennis puis se quitter après une poignée de mains.

L'après-midi, qu'elle passait à tricoter auprès de sa mère dans le jardin de la villa, un jardin odorant et tout chantant d'abeilles, se prolongeait dans Agnès cette espèce de sérénité passionnée.

Elle ne s'étonnait pas d'une si prompte révélation. Nul orgueil d'être initiée. Elle ne rêvait plus, ses pensées ne se dispersaient plus, désormais tout le jour groupées autour d'une seule idée : cette idée de leur choix réciproque qui avait su réduire son orgueil et dont le baiser du matin était le symbole. Parfois, à son insu, lorsqu'elle songeait ainsi, s'élevait de sa bouche close une sorte de chant. Un chant sans paroles, contenu et frémissant. Cela sortait du fond d'elle-même sans effort et couvrait son visage, son cou, tout son corps, d'une chaleur agréable...

— Pourquoi chantonnes-tu comme ça entre tes dents? — lui demanda sa mère un jour. — C'est agaçant.

Agnès se tut brusquement.

A la longue, Hervé parut souhaiter une conversation plus serrée.

La date de son départ approchait.

— J'y pense, Agnès, — dit-il un matin avec un sourire qui rendit un son un peu faux; — je ne vous ai guère mise

au courant de ma « position sociale ». Ne pensez-vous pas qu'il faudrait que nous étudiions au moins une fois ce chapitre-là ensemble?

La phrase et son tour ironique étaient si visiblement concertés qu'Agnès l'observa avec quelque méfiance. Changeant de ton :

— Ce n'est pas par scrupule, ma chérie, que je crois devoir vous éclairer mieux sur certains détails de ma vie passée, — reprit-il. — S'il en était ainsi, je l'aurais fait plus tôt. Mais le monde existe, Agnès, et il n'entend pas que deux êtres qui s'aiment s'unissent si simplement. Il nous faut prendre ensemble quelques petites précautions.

Il se mit à parler d'une manière ferme et rapide, ayant avec une douce autorité contraint la jeune fille à rebrousser chemin. Il parla de cette rupture qui avait eu lieu entre sa famille et lui : à cause d'une liaison orageuse et de prodigalités où il avait englouti l'héritage de sa mère, à cause aussi de sa propre volonté de couper les ponts. A l'heure actuelle, bien qu'ayant par son travail réparé partiellement ses pertes, il fallait le considérer comme un jeune homme peu fortuné, sans relations, suspect aux yeux de personnes aux principes rigides comme devaient l'être les proches d'Agnès, sa mère...

Agnès l'écoutait avec ennui. Tout chant s'était tu dans son cœur mystérieusement alerté. Il lui semblait que ces allusions à d'autres personnes abîmaient l'harmonie de leur accord.

Ils avaient atteint le sommet de la montée, l'endroit où ils s'arrêtaient d'habitude pour s'embrasser.

— Vous me mettez en retard, — dit-elle revenant à son tour sur ses pas. — Redescendons vite.

— Agnès, voyons! — dit-il se hâtant pour la rejoindre et d'une voix légèrement altérée. — Ces considérations sont ennuyeuses, je le sais, secondaires. Mais les autres, Agnès, les autres? Vous vous réservez, je l'admets, de ne parler à votre mère que plus tard, et vous avez du temps pour le faire en effet... Mais, dites-moi, avant mon départ, ne me présenterez-vous pas? Ce serait une utile précaution, je vous assure...

— Avec vos précautions! — dit-elle agacée.

Il eut un de ces soupirs mi-charmés mi-irrités que vous

arrache l'obstination incompréhensible des êtres ingénus, parut chercher de ces petits mots dont on se sert pour désarmer leur insouciance sans les effaroucher. Il voulut lui prendre les mains, la contraindre à s'arrêter et à soutenir ses yeux pendant qu'il prononcerait ces mots-là. Mais ce fut Agnès qui s'arrêta la première et qui lui imposa son regard. Et dans ce regard il y avait une si intense, une si impérieuse lumière, qu'il oublia tout ce qu'il allait dire.

— De quoi vous inquiétez-vous? Est-ce que nous ne nous sommes pas promis l'un à l'autre? — dit-elle d'une voix grave, ardente et contenue. — Je veux que nous soyons seuls à le savoir... Seuls à le savoir! — répéta-t-elle plus bas et fermant les yeux une seconde, avec ravissement... — C'est entendu : je viendrai vous attendre, près du petit portail, quand vous m'aurez annoncé votre retour. J'y serai! Rien ni personne ne pourra m'empêcher d'y être le jour que vous voudrez.

Ce fut avec le même regard que, peu de jours plus tard, elle le vit partir.

Hervé se retourna à plusieurs reprises. Chaque fois il aperçut Agnès à la même place, au seuil du buisson de noisetiers, la tête haute. « — Comment peut-elle être si peu triste? » se demandait-il.

III

Chaque année la rentrée à Fontaine apporte à Agnès un surcroît d'occupations. Souvent, le soir après dîner, dans le petit salon aux murs boisés de blanc avec des filigranes d'or, sous la surveillance des portraits de famille alignés, elle a encore des comptes à mettre au point. Deux ou trois fois par semaine, elle se rend avec sa mère faire des emplettes à Lyon. Là, il leur arrive quelquefois de se séparer, mais avant de regagner Fontaine elles ne manquent jamais de se rejoindre chez tante Blandine, qui demeure à Saint-Jean, au pied de la colline de Fourvière. Si c'est un samedi, les Alexis, qui ont coutume de passer chaque fin de semaine à Bellerive, viennent aussi au rendez-vous avec leur bébé, et l'on gagne Fontaine ensemble dans l'auto du jeune ménage pleine à craquer.

Agnès, reprise par cet engrenage, était triste. Elle souffrait de ne plus sentir son amour aussi vivace. Pourquoi?

Cela avait commencé le jour même du retour à Bellerive. A Uriage, Hervé parti, elle ne s'était pas sentie seule du tout, en proie à des souvenirs qui traçaient en elle comme un sillage. Mais quand, à travers les glaces du wagon, elle eût commencé d'apercevoir Lyon sous son ciel de plomb et de cuivre; quand, à travers la portière d'un taxi encombré de valises, elle eut reconnu chaque détail d'un trajet qu'elle connaissait par cœur : la Croix-Rousse, colline de maisons; puis ces côteaux du même vert que l'eau s'inclinant jusqu'à la Saône; ces îlots de nénuphars et de joncs d'où parfois se détache une mince barque grise, un pêcheur debout au milieu; accablée soudain par une angoisse sans raison, elle avait senti ses épaules fléchir, et, poussant malgré elle un soupir, baissé la tête. Elle eût souhaité ne plus rien voir, ne jamais arriver. Mais l'auto ne s'arrêta point. Voici Fontaine, Bellerive. La cloche de la loge sonne trois fois. Ego se précipite, fait des bonds, s'étonne que sa maîtresse, après une si longue absence, tarde à le caresser...

Depuis elle pensait souvent à Hervé mais presque jamais spontanément. Tous les soirs, fidèle à leur pacte, elle gagnait sa chambre quelques minutes avant dix heures, et là, au premier coup de la pendule, avant de se coucher, évoquait son image : il est vêtu de blanc, coiffé d'un casque, il fume sa pipe au seuil d'une cabane entourée de palmiers, basse sous un ciel orangé... Mais ce qu'il y avait de conventionnel dans des tableaux de cette sorte ne lui échappait nullement. Quoi? Sa mémoire n'avait-elle rien de mieux à lui offrir?

Malgré la fraîcheur commençante, elle se rendait souvent au vallon, accompagnée de son chien. L'automne décolorait les taillis, sans hâte. Elle s'attardait sous le kiosque, s'approchait du petit portail. — « C'est là que nous nous sommes parlé pour la première fois. » Une odeur de bois mouillé et de mousse entrait avec force dans ses narines, une humidité violente étreignait son corps tout d'un coup. Rien d'autre... Elle revenait sur ses pas lentement, s'arrêtant aux tournants. Ego, qui aurait voulu qu'on lui lançât un caillou,

un morceau de bois, se postait devant elle, posait une patte sur un de ses genoux.

— Laisse-moi tranquille! — grondait-elle énervée.

Des craintes l'assaillaient : jamais Hervé ne serait agréé dans la famille. Lui-même, dans dix-huit mois, l'aurait sans doute oubliée; peut-être était-ce déjà fait; ou bien se représentait-il ces fiançailles, comme elle, désormais, sous leur aspect véritable : si folles, qu'en vérité c'était comme si elles n'avaient jamais eu lieu...

Des scrupules vinrent la tourmenter. Elle se reprocha d'avoir considéré d'un œil léger le passé suspect d'Hervé Durel; ces relations à l'insu de sa mère; sa piété relâchée à cause de lui... Sa mémoire se réveilla. Elle entendit la voix d'Hervé, elle le vit, elle sentit son bras autour de sa taille... Mon Dieu! Pourquoi venaient-ils la harceler maintenant, ces souvenirs que désormais elle eût désiré n'accueillir plus qu'avec d'infinies précautions?

« Mais j'ai promis de penser à lui chaque soir à dix heures; j'ai promis! » Le droit ne pouvait lui être contesté de tenir un engagement si solennel. Elle s'en acquittait donc, debout devant la pendule. Les cinq minutes écoulées, elle s'agenouillait, cachant son visage pour prier. Il lui semblait que tous les objets pieux ornant sa chambre de jeune fille la surveillaient : la Vierge, Sainte Agnès avec son agneau, le Christ janséniste aux aisselles déchirées. Elle se déshabillait très vite et à peine couchée ramenait d'un seul coup les draps jusqu'à son menton, tandis que de son autre main elle tirait la cordelette faisant se rapprocher autour du lit les rideaux en toile de Jouy.

Elle songeait avec crainte à sa prochaine confession. Avoir à dénoncer son amour comme une faute, cette perspective révoltait la logique de son cœur, sans pourtant cesser de lui apparaître comme une obligation. La veille de la Toussaint arriva avant qu'elle eût pris une décision.

Depuis le matin il tombait une de ces pluies monotones, silencieuses et verticales qui font penser que le beau temps ne luira plus jamais sur la terre. La Saône était devenue grise pour au moins six mois. Assise un peu moins droite que d'habi-

tude sur le dernier banc de la « Guillotine », Agnès contemplait ce paysage enveloppé d'eau.

Madame Desroches et sa fille se séparèrent au Pont-Mouton, ayant des confesseurs différents.

Agnès avança d'un pas mécanique, parmi la foule des parapluies. Elle ralentit en approchant d'Ainay. Elle ne pénétrait jamais sans un malaise dans ce quartier noir, où son père disait qu' « on l'avait enterré vif ». D'ordinaire, cependant, elle ressentait un soulagement quand elle apercevait la basilique. Avec ses dépendances aux toitures complexes, ses incrustations de brique à même les murailles, avec son clocher qui fait penser à un chapeau d'évêque, cette vieille abbaye romane lui paraissait moins triste que les maisons aux façades nues de son entourage. C'était là qu'elle venait à la messe avec son père, là qu'elle avait fait sa première communion... Ce jour-là, elle s'aperçut, en trempant ses doigts dans l'eau bénite, qu'elle tremblait.

Elle avait l'impression de pénétrer pour la première fois dans cette église. Elle nota avec surprise la largeur des colonnes, la teinte jaunâtre de la pierre, et combien les voûtes étaient basses. Elle se dirigea vers la nef de gauche, où se trouvait le confessionnal du prêtre auquel elle s'adressait d'habitude.

De nombreuses dames attendaient leur tour. Elle respira, et s'étant assise après une courte adoration, le regard attaché à la veilleuse rouge de l'autel latéral, commença son examen de conscience.

Mademoiselle Sénèque lui avait enseigné le jour de sa septième année comment il faut procéder, et, depuis, Agnès ne s'était jamais écartée de cette méthode : énumérer les commandements de Dieu et ceux de l'Église, puis les péchés capitaux, et à chaque article faire une pause, en se demandant si l'on a enfreint l'obligation ou la défense qu'il mentionne. Elle les passa en revue lentement, arriva au dernier sans avoir eu à relever autre chose que de minces négligences. Rien qui concernât son secret. Pour s'en accuser il eût fallu exposer des impressions toutes personnelles, formulables seulement au moyen de beaucoup de mots, dévoiler des souvenirs, des détails... Elle avait rougi. Elle poussa un soupir où il y avait de la colère, et, s'octroyant un délai, regarda autour d'elle.

Comment avait-elle pu jusqu'ici prier en ce lieu? Cette église, on eût dit qu'elle avait été construite sous terre, la terre pesait sur elle. Quel jour parcimonieux laissaient entrer les vitraux, d'un blanc voilé comme l'œil des aveugles! L'âme peut-elle s'élever, quand la matière le lui ordonne avec cette autorité terrible?

Peu à peu, cependant, la petitesse émouvante de l'autel sous l'unique lustre de la basilique, la lumière cendrée et mystérieuse filtrée par les vitraux coloriés de l'abside, invitèrent Agnès à des pensées plus pieuses. Elle se souvint du matin où elle s'était approchée de cet autel en robe de première communiante, plus pâle et plus ardente que le cierge qu'elle tenait à la main. La pureté. Oh! L'aurait-elle perdue, cette qualité suprême sans laquelle Agnès n'imaginait pas qu'on pût oser vivre? Alors, il lui parut que toute l'ombre depuis des siècles accumulée sous cette nef basse pesait sur elle pour l'obliger à courber sa conscience et s'avouer qu'elle était coupable. Elle s'agenouilla. Elle chercha les paroles susceptibles de décrire les gestes, les baisers d'amour qu'elle avait permis, et celles qu'elle trouva furent si expressives que des larmes de honte lui vinrent aux yeux. Sa pensée se raidit. Elle se mit à prononcer des prières avec une vitesse folle. Soudain quelqu'un toucha son bras en disant :

— C'est votre tour, mademoiselle.

Agnès devint très calme. Elle se leva, adressa une prière rapide à sainte Agnès (pas celle qui porte un agneau; c'est un loup, c'est un loup qu'elle tient dans ses bras!) et, toujours sans avoir rien décidé, se dirigea d'un pas assuré vers le confessionnal.

Elle en sortit peu de minutes après.

Elle n'avait rien dit de ses relations avec Hervé et pourtant son âme et son corps étaient très légers, exactement comme lorsqu'on vient de s'affranchir par l'aveu d'un remords obsédant.

Elle récita promptement les prières que le prêtre lui avait prescrites, sortit de l'église presque en courant et se hâta vers le quai. Là, elle ralentit.

Il ne pleuvait plus. Au fond de la ville le ciel nuageux s'était fendu, laissant émerger un soleil roux, qui venait

cuivrer les maisons aux fenêtres serrées de la Croix-Rousse et, plus près, les petits hôtels ornementés du quai Tilsitt. De l'autre côté de la Saône, que des chalands solennels descendaient entre deux rangées de bateaux-lavoirs, la colline de Fourvière dressait sa masse opaque, muraille de rochers, d'escaliers, de verdure rouillée et de couvents superposés, qui mélangeaient dans la fraîcheur de ce soir automnal les sons de leurs cloches innombrables et leurs fumées.

Pour la première fois depuis son retour à Lyon, Agnès se surprit à chanter, à chanter sans ouvrir la bouche, comme elle faisait à Uriage. Il lui semblait qu'elle venait de sauver son amour d'un péril infamant. Et soudain, son amour, elle le sentait revivre. Finies, ces semaines de doutes. Elle saurait, désormais, séparer sa vie intérieure, la vraie, de tout ce qui est secondaire : les menus devoirs, les habitudes, les lieux où l'on vit — de tout le reste. Et personne ne soupçonnerait rien ! Dans quelques instants elle allait se retrouver en présence de sa mère, de tante Blandine et des Alexis. « Tiens, voilà Agnès », dirait son frère ou sa belle-sœur, croyant formuler une vérité de La Palisse, et personne ne soupçonnerait que la véritable Agnès était là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée...

Elle s'était engagée sur le pont Saint Georges. Une passerelle, plutôt, où les piétons seuls ont accès, incurvée et se balançant sous les pas, tandis que des ferrures de la rampe, ou des poutrelles de fer sous les lattes du plancher, on ne sait d'où au juste, s'élève un grincement indéfinissable, quelque chose d'étouffé et de déchirant, qui rappelle le cri de la mouette. « — Ils ne sauront rien ! » se répétait Agnès exaltée, presque à voix haute dans ce vent qui accompagne les fleuves, et il lui semblait entendre, à l'intérieur d'elle-même, mille cris...

***

A Noël, il y avait chaque année un grand déjeuner chez tante Blandine.

Malgré son grand âge, madame Chagrigny-Deluze, avait conservé une belle prestance. Avec son buste mince et sanglé

jamais appuyé au dossier de son fauteuil, ses bandeaux couleur vieil ivoire et si tirés qu'ils semblaient pommadés, son long visage d'un beau jaune uni, elle avait cette apparence austère, affable et solennelle qui sied à une personne considérée par les siens comme la reine de la famille, une reine d'apparat. Elle tirait de cette considération une félicité tranquille. Son occupation principale était de rêver aux examens de ses petits-fils et petits-neveux dispersés dans les grandes écoles, et à des mariages. Elle avait atteint cet âge où, loin de s'attrister de voir les enfants grandir autour de soi, l'on aspire à les voir se développer et faire souche à leur tour, comme si le cœur avant de mourir devenait avide de se diviser.

Presque tous les cousins d'Agnès étaient présents. Chacun fut interrogé sur ses études et projets. Puis tante Blandine parla des absents. Elle savait orienter les propos de manière que ses convives se sentissent enveloppés par le réseau des liens familiaux, sensation particulièrement confortable en une époque de troubles sociaux et de métamorphoses. La conversation prit un tour plus général. On parla des mœurs d'après-guerre, on en parla avec mesure, avec une indignation un peu souriante, comme de phénomènes étranges, dont rien ne pénétrerait jamais dans cette enceinte, et qui, de ce fait, revêtaient un aspect presque irréel...

Ces deux derniers mois s'étaient écoulés joyeusement pour Agnès. Elle vaquait à ses occupations avec une ponctualité inaltérable, ne cessant de penser à Hervé et jouissant de le faire sans que personne en pût rien soupçonner. Ce jour-là, sûre de la solidité de son secret, elle éprouvait le besoin de se sentir généreuse.

A sa gauche avait été placé un certain baron de Pavanne, parent éloigné qu'elle ne connaissait pas, d'une quarantaine d'années. Il était chauve et portait avec soin de longues moustaches pommadées. A la fois rustre et mielleux, timide, croyant indispensable de placer quelque part dans chaque phrase les mots « ma cousine », il faisait de terribles efforts pour être aimable. Une pomme d'Adam pointue qui allait et venait entre les deux ailes de son col cassé révélait sa souffrance. Agnès ne le décourageait pas. Elle avait chaud, la bonne chère et les vins l'étourdissaient quelque peu. Vers

le dessert, à brûle-pourpoint, elle eut l'idée de lui demander s'il connaissait l'Afrique du Nord.

— Oui, ma petite cousine. Je suis allé à Tunis autrefois. Un pays torride, ma cousine, et peuplé d'insectes. Mais il y a les admirables ruines de Carthage. J'y retournerais sans ennui, en hiver!

On en était au champagne.

— Moi aussi, j'irai sûrement, plus tard! — fit Agnès d'une voix chaude et basse, en regardant mousser ce liquide doré dans sa coupe. — Je ne sais pourquoi j'éprouve de l'amour pour ce pays que je ne connais pas. De l'amour...

Ses yeux s'étaient embués. Oubliant combien Tunis est loin de Casablanca, il lui semblait qu'en faisant cette allusion elle se rapprochait de l'absent, et elle avait envie de rire en songeant combien son langage restait intraduisible. Elle ne remarquait pas qu'elle s'inclinait vers son voisin. Elle but, et quelques gouttes coulèrent en pétillant le long de ses doigts.

A Bellerive, après le repas du soir, auquel les Alexis avaient assisté, il fut question de Grand-lieu, propriété que possédait dans l'Ain le baron de Pavanne, et de l'existence mi-frugale mi-princière qu'il y menait, gentilhomme d'un autre temps. On évalua le nombre d'hectares que devaient couvrir ses terres, jusqu'à quel siècle remontait sa famille...

Alexis, qui avait pour la chasse, comme beaucoup d'hommes qui ont étouffé leurs passions, un goût forcené, s'étendit particulièrement sur la diversité du gibier qu'on trouve à Grand-lieu. Sa femme, la pâle Anne-Marie, répétait chacun de ses propos, d'une voix faible, en le regardant. Elle lui était entièrement soumise. Ne l'avait-il pas choisie pour sa peau blanche, pour sa douceur et son inaltérable innocence? Elle l'admirait, ne perdait de vue à aucun moment l'importance de ses titres juridiques, allait lui donner déjà un deuxième enfant. Aussi Alexis se sentait-il comblé. Chaque matin, en se rendant tout frais rasé et embrassé au Tribunal, il se répétait combien il est agréable d'être marié, et en rentrant à midi combien il est agréable d'être Attaché au Parquet; tout cela à vingt-quatre ans.

Agnès les regardait sans méfiance. Agréablement lasse, elle se laissa aller à dire avec une certaine chaleur qu'elle aussi trouvait ce monsieur de Pavanne très aimable.

— N'est-ce pas? — fit madame Desroches. — Ah! celle qui fondera une famille avec lui aura de la chance. Il sera un mari tout à fait gentil.

— Disons : un mari parfait, — rectifia Agnès amusée.

— Eh! mais c'est davantage, — fit Alexis avec humeur, car il était dans sa nature et aussi dans ses habitudes professionnelles de ne pas tolérer l'ironie.

— C'est même beaucoup plus, — renchérit Anne-Marie, et elle s'engagea dans une longue phrase qui tendait à démontrer que la perfection contient toutes les autres qualités par définition.

Madame Desroches restait préoccupée. Elle dit sans regarder personne et avec une espèce d'amertume :

— C'est qu'aux yeux des jeunes filles comme Agnès, il existe je ne sais quelles qualités chimériques auprès desquelles tout ce qui est sûr et durable, tout ce qui procure le vrai bonheur dans la vie, ne peut paraître que bien terne et bien décoloré...

Son fils lui adressa un petit signe.

— Mais non, ma mère. Elle est peut-être plus raisonnable que vous ne pensez, cette enfant.

— Mais oui, maman. N'est-ce pas, Agnès? — fit Anne-Marie.

— Souhaitons-le! — dit madame Desroches dans un soupir, et une flamme traversa ses yeux. — Pour en revenir au baron de Pavanne, tante Blandine, de qui il est le petit-neveu par... (elle expliqua une laborieuse parenté) nous faisait encore son éloge récemment, n'est-ce pas, Alexis? dans des termes...

— Est-il question de ses fiançailles avec une jeune fille de notre connaissance? — demanda Agnès.

Les regards d'Alexis et de sa mère se rencontrèrent. Celui d'Anne-Marie vint les rejoindre. Il y eut un silence. Et enfin tous les trois regardèrent la jeune fille en souriant affectueusement.

— Est-ce que vraiment tu ne devines pas? — dit Alexis. — Soyez sûre, maman, qu'elle fait semblant.

— Je crois que vous vous moquez de moi! — fit Agnès en éclatant de rire.

L'idée que cet homme chauve prétendît à sa main lui paraissait d'un comique irrésistible. C'était par jeu, pour l'amuser, que madame Desroches et les Alexis affectaient de le considérer comme un prétendant possible. La plaisanterie lui paraissait laide, cependant.

— Vous vous moquez! — répéta-t-elle, riant moins haut.

A ce moment, la petite horloge de Saxe qui se trouvait sur la cheminée se mit à sonner. Agnès ne songea pas tout de suite à compter les coups, et le regretta. Elle avait l'intuition qu'ils marquaient le signal de quelque chose, qu'elle n'aurait pas dû être encore au salon, à cette heure...

Elle se leva. Alors, regardant autour d'elle, elle vit ces six yeux toujours fixés sur elle, et cette attention, brusquement, la fit rougir, rougir jusque sous ses vêtements. Qu'avaient-ils à l'épier ainsi, ce soir? La lumière fit irruption dans son esprit. Elle se rappela l'empressement équivoque du baron, certains regards dirigés vers elle durant le repas... L'aurait-on attirée dans un piège?

— C'est donc sérieux? — fit-elle.

Quelques paroles mêlées lui parvinrent au milieu d'un grand bourdonnement :

— ... Un peu étonnée, ça se comprend.

— ... jusqu'ici comme sur des roulettes.

— ... du temps — qu'un projet...

Un projet? Des roulettes? Agnès ne comprenait qu'une chose : on avait disposé d'elle à son insu, d'elle et de son bien le plus personnel! Et, à cette idée, elle se sentait enveloppée d'un sentiment de honte indicible, auprès duquel ses passagers scrupules de jeune fille n'étaient qu'enfantillage. Oh! à présent elle le sentait d'une manière aiguë : sa vraie pureté n'avait pour la défendre qu'elle seule! Tous les autres lui étaient ennemis!

Elle aurait voulu se détourner et fuir, mais l'humiliation paralysait son corps, comme si on l'eût attaché nu à un meuble au milieu du salon. Et dans ce salon il n'y avait pas seulement sa mère, son frère et sa belle sœur, en train d'épier sa honte et sa douleur. Il y avait encore toutes les personnes qui avaient

assisté au déjeuner de Noël, toutes celles, en toilettes de bal, en uniforme, en robe de mariée, qui souriaient derrière une vitre ou au milieu d'un cadre, sur les murs, sur le piano, sur les guéridons. Il y avait tante Blandine elle-même, cette femme qu'elle croyait bonne, et qui, en cet instant, venait elle aussi jouir de sa confusion, cramponnée de ses deux mains tachées par la vieillesse aux montants de son fauteuil, son buste rigide en avant...

Agnès rêvait ainsi, toujours debout et muette, quand une autre pendule, celle de l'antichambre, se mit à sonner à son tour. Dix coups. Cette fois, Agnès se rappela qu'à cette heure elle eût dû être déjà isolée dans sa chambre pour penser à Hervé.

Alors, elle recouvra la liberté de ses mouvements. Ayant relevé son visage fièrement, d'un geste qui montrait l'énergique beauté de son menton, sans regarder personne ni prononcer une parole, à grands pas, elle sortit du salon.

GABRIEL D'AUBARÈDE

(*A suivre.*)

LA FIN DU ROYAUME DE MURAT

ET LE SIÈGE DE GAËTE[1]

Procédant par ordre de date, je vous[2] parlerai d'abord de Fouché, duc d'Otrante, qui vint à Naples en décembre 1813, ainsi que vous avez pu le voir par les correspondances de mon père. Fouché qui, sous la République, s'était fait remarquer par l'énergie de ses opinions et la violence avec laquelle il s'appliquait à les faire prévaloir, était, par une contradiction dont l'histoire nous offre plus d'un exemple, d'une bonté infinie dans la vie privée. Bon père de famille, il se montrait d'une extrême faiblesse pour ses enfants, qui, bien plus que lui, commandaient au logis. Il n'était plus jeune alors, n'était certes pas beau, et je n'ai surtout jamais pu oublier l'expression singulière de ses yeux, dont la couleur claire et transparente et la douceur hypocrite avaient beaucoup d'analogie avec ceux des chats. Son regard n'était point fait pour inspirer la confiance, et pourtant mon père lui en témoignait beaucoup et le traitait en ami[3]. Reçu par le

1. Nous rappelons que la comtesse Rasponi (1805-1889) à qui sont dues ces pages, était née princesse Louise Murat. On a lu dans une précédente publication (1er octobre) les souvenirs qu'elle a laissés sur la vie à la cour de son père, le roi Murat, à Naples. Les pages qu'on trouvera ici — et dont nous devons la communication au comte Gian Battista Spalletti — ont trait aux événements tragiques qui marquèrent la chute du royaume fondé par Napoléon. (N. D. L. R.)

2. Rappelons que ces mémoires ont été rédigés par la comtesse Rasponi sous forme de lettres écrites à ses enfants.

3. S'il faut en croire Thiers et quelques autres historiens, Fouché ne cachait point son amitié pour Murat, ce qui excita plus d'une fois, et notamment en 1809, le mécontentement jaloux de l'Empereur.

Roi et la Reine en toute intimité, invité dans les petits appartements, je me souviens d'y avoir souvent dîné avec lui et ses enfants, avec qui nous avions fait ample connaissance. C'est, je crois, aux bruyantes parties de jeu qui suivaient ces repas que je dois le souvenir si net que j'ai conservé de la famille Fouché.

Je vous ai souvent parlé de la visite que nous fit à Naples la princesse Pauline Borghèse en 1814. Quelques mots sur son compte pourront peut-être vous intéresser. Messagère de paix alors entre le Roi et l'Empereur, cette mission d'un genre sérieux est, je crois, la seule qu'elle ait jamais eu à remplir dans sa vie. Restée veuve encore bien jeune et remariée au prince Camille Borghèse dont elle vivait séparée, ma tante Pauline était renommée dans toute l'Europe pour son extrême beauté; mais, en revanche, elle possédait tous les défauts qui sont le plus souvent le partage des femmes que les adulations des hommes ont gâtées dès leur première jeunesse. Je laisse à d'autres le soin de raconter ses légèretés et ses innombrables caprices; j'aime mieux vous dire que la bonne grâce qu'elle mettait dans toutes ses actions et son bon cœur savaient inspirer l'amitié et l'indulgence que ses étourderies étaient loin de mériter et qui, plus d'une fois, lui attirèrent la colère de l'Empereur. Elle ne s'en effrayait pas. Enfant gâtée de sa famille dont elle était chérie, elle était sûre d'obtenir bientôt son pardon, et l'ordre qui la tenait comme en exil loin de la Cour ne tardait pas à être révoqué. Sa santé, qui était réellement d'une faiblesse extrême, venait merveilleusement en aide à toutes ses fantaisies, mais pourtant elle n'en était pas esclave et savait la sacrifier si quelque devoir, dont l'importance lui pénétrait le cœur, venait à le lui commander. Elle était alors capable du plus entier dévouement... C'est ainsi qu'elle était accourue partager avec Napoléon les ennuis de l'île d'Elbe, et c'est ainsi que nous la verrons plus tard, en 1821, oubliant les soins que réclamaient sa santé et la vie de plaisirs qu'elle menait à Rome, prier et supplier les souverains alliés de lui permettre de partir pour Sainte-Hélène, voulant consacrer entièrement sa vie à son frère malheureux.

A Naples, elle habitait la jolie villa *La Favorita*, située

tout près de Portici. Nous allions la voir très souvent... pas si souvent pourtant qu'elle l'eût désiré, car elle nous aimait beaucoup; mais la frivolité de ses discours était telle que nos gouvernantes cherchaient tous les moyens pour abréger ces visites ou les rendre moins fréquentes.

Elle avait pour ma mère la plus tendre amitié, amitié dont, jusqu'à sa mort, elle n'a cessé de lui donner les preuves les plus touchantes, mais nos malheurs et surtout notre séjour forcé en Autriche ont toujours tenu les deux sœurs éloignées l'une de l'autre, et, depuis 1814, elles ne se sont jamais revues. J'aurai plus tard l'occasion de parler d'elle et de l'affection qu'elle m'avait particulièrement conservée.

Je ne puis vous dire que quelques mots de la belle madame Walewska, qui vint à Naples au commencement de 1815. Je ne me souviens que de ses beaux cheveux blonds, de l'ensemble gracieux de sa personne, et de son fils, bel enfant un peu plus jeune que moi, et que j'ai retrouvé quelque quarante ans plus tard à Paris, occupant une des positions les plus élevées auprès du trône de Napoléon III.

Si je n'ai gardé de cette visite qu'un assez faible souvenir, nous en eûmes bientôt après une autre qui, en revanche, est restée gravée dans ma mémoire. Ce fut celle de Madame Mère. Elle arriva le 3 avril 1815, venant directement de l'île d'Elbe à bord du vaisseau de ligne *Il Gioacchino* que le Roi avait envoyé tout exprès à Porto Ferraio et mis à sa disposition. Elle fut reçue avec les plus tendres égards et en même temps avec tout le cérémonial respectueux dû à la mère de l'Empereur et de la Reine. Elle semblait accepter avec plaisir tous ces honneurs, et je me souviens parfaitement d'une représentation de gala au théâtre San Carlo où elle prit place dans la grande loge au milieu de la famille royale.

J'insiste sur ces détails qui, en eux-mêmes, n'auraient aucun intérêt, s'ils ne servaient à donner un nouveau démenti au *Mémorial de Sainte-Hélène*, et à prouver jusqu'à l'évidence que les plus intimes relations continuaient à subsister, malgré les événements de 1814, entre Madame, sa fille Caroline, et son gendre.

L'arrivée de bonne maman fit sensation parmi nous autres enfants, qui désirions immensément la connaître. Quoique

âgée de près de soixante-dix ans, elle conservait encore des restes de sa beauté passée. L'expression calme et en même temps décidée de son visage était bien en harmonie avec sa taille élevée; l'ensemble, plein de force et de dignité, rappelait et en même temps justifiait le surnom qu'elle avait mérité dans sa jeunesse d' « héroïne de la Corse ». Elle était accompagnée par son frère, le cardinal Fesch, dont la figure encore jeune, pleine et colorée, formait un parfait contraste avec les traits fortement accentués de sa sœur. Rien n'égalait l'attachement du cardinal pour elle, pour l'Empereur et sa famille, si ce n'est son excessive piété, piété sincère, dont la ferveur l'a entraîné à une crédulité qui a été soumise à bien des épreuves mais dont personne jamais n'a osé suspecter la bonne foi. Il était un partisan zélé des couvents et des miracles qui s'y opéraient; et les religieuses particulièrement recherchaient sa protection et se croyaient sûres de l'obtenir. Aucun prélat ne savait dire la messe avec une onction plus touchante; nul surtout n'aurait pu donner la bénédiction avec plus de grâce... et avec de plus belles mains! A Naples, il ne quittait presque jamais sa sœur, et nous les voyions très souvent, car ils vivaient tout à fait en famille. Il m'est arrivé plus d'une fois de prendre place le soir à leur table de whist et, malgré mon peu de goût pour ce jeu, je m'y amusais beaucoup, à cause des gronderies continuelles auxquelles donnait lieu la partie. « Mais, ma sœur! » disait à chaque instant le cardinal à Madame, d'un ton de reproche et de sa petite voix flûtée. « Mais, mon frère! » répondait celle-ci d'un air fâché et avec un accent corse si prononcé qu'il nous était impossible de ne pas rire. Car il me faut bien l'avouer, malgré tout son amour pour la France, pauvre bonne maman n'avait jamais pu parvenir à parler un peu correctement le français. Elle avait aussi un autre défaut qui nuisait à ses bonnes et grandes qualités, et qui, bien plus que ses fautes grammaticales, prêtaient à rire à ses dépens, surtout aux gens de la cour. Elle était un peu avare! Et, à ce propos, je ne puis passer sous silence l'existence d'un personnage qui jouait un rôle très important dans son intimité. Je veux parler de Saveria, sa femme de chambre corse, qui, je crois, ne l'avait pas quittée depuis son enfance. Cette pauvre petite

vieille toute ratatinée, d'une laideur exceptionnelle mais d'une fidélité à toute épreuve, avait été transformée en un coffre-fort vivant, destiné à sauvegarder les richesses de sa maîtresse, et voici comment : Madame Mère, qui dans sa jeunesse avait passé par toutes les épreuves du malheur, ne s'était point laissée aveuglément éblouir par l'éclat du haut rang auquel l'avait élevée le génie d'un de ses fils. Pendant que tous les siens se laissaient entraîner par le tourbillon ascendant de leur fortune, elle seule prévoyait des revers, s'en préoccupait, et eût voulu que chacun de ses enfants se fût préparé des ressources pour les jours d'adversité. Mais l'Empereur et ses frères, au lieu de l'imiter, se riaient de la prudence parcimonieuse de leur mère, qui, ne pouvant rien épargner sur le train princier qui lui était imposé, se contentait de convertir en diamants tout l'argent dont elle pouvait disposer; elle confiait ensuite toutes ces pierreries à sa fidèle caméristé qui, pour plus de sûreté, les portait toujours sur elle, cousues sous ses jupes. C'était, comme vous pouvez penser, un intarissable sujet de plaisanteries en famille, et je ris encore en pensant à tous les tours que nous ne cessions de jouer à cette pauvre Saveria... Mais je m'arrête, et laissant ces souvenirs d'enfance, je me réserve de vous parler plus dignement de ma grand'mère et de la force d'âme avec laquelle elle a su supporter tous ses malheurs, lorsque je vous raconterai la visite que je lui fis en 1830. Elle était alors établie à Rome où, par la dignité et la réserve de sa conduite, elle avait su, et à bien juste titre, se concilier l'estime et le respect de tous les partis.

Je ne dirai de même que peu de mots de mon oncle Jérôme, qui arriva à Naples quelques jours après Madame Mère. Je ne conserve de lui à cette époque qu'un souvenir très effacé, tandis qu'ayant toujours vécu depuis soit auprès de lui, soit dans son voisinage, je retrouverai mille fois l'occasion, dans la suite de ces mémoires, de vous entretenir de lui et de sa femme la reine Catherine, qui m'aimait comme sa fille et pour laquelle, de mon côté, je nourrissais la tendresse et le respect que méritaient si bien ses hautes vertus.

Le roi Jérôme arrivait de Trieste où il avait obtenu de pouvoir résider après la première abdication, et où, en compagnie

de la reine Catherine, il menait une vie relativement modeste et retirée. Le départ de l'Empereur de l'île d'Elbe, éclatant comme un coup de foudre, ranima les alarmes et les rigueurs du gouvernement autrichien qui lui enjoignit aussitôt de se retirer à Prague. Mais bien loin de penser à obtempérer à cet ordre, mon oncle, voulant à tout prix rejoindre son frère à Paris, feignit une maladie, et à force de ruse et d'adresse parvint à tromper la vigilance autrichienne et, seul avec deux officiers de sa suite, réussit enfin, après mille difficultés, à débarquer sur les côtes d'Italie. De là, il repartit pour Naples, non toutefois sans avoir préalablement été visiter mon père, qui se trouvait alors en Romagne, se dirigeant avec son armée vers le Pô[1].

Le roi Jérôme fut reçu par la Reine avec toutes les démonstrations d'amitié bien naturelles entre membres d'une même famille. En toute autre circonstance, elle se fût trouvée heureuse de voir réunis autour d'elle sa mère, son oncle et un de ses frères; mais les événements, qui devenaient chaque jour plus menaçants, étaient pour son cœur une source continuelle d'anxiété.

Les nouvelles du roi n'étaient pas bonnes et lui inspiraient un immense découragement. Et, pour mettre le comble à ses inquiétudes, la frégate française que l'Empereur avait envoyée à Naples pour ramener en France sa mère et ses autres parents, n'avait pu pénétrer dans le golfe, qu'une flotte anglaise tenait pour ainsi dire bloqué.

Se voyant ainsi menacée de tous côtés, la Reine, affrontant pour elle-même avec indifférence les dangers qui la faisaient trembler pour ses enfants et sa famille, se décida à nous éloigner tous de la capitale et à nous envoyer à Gaëte, place forte commandée par le général Begani, qui possédait toute

1. Dans les *Mémoires et Correspondances du roi Jérôme*, qui viennent d'être publiés à Paris, le roi Jérôme raconte dans une lettre à sa femme cette entrevue avec mon père qui, à ce qu'il paraît, ne crut pas devoir s'ouvrir à lui, ni de ses véritables intentions, ni surtout de ses intelligences secrètes avec l'Empereur. Au premier moment, ce silence peut sembler extraordinaire, mais, si l'on considère que Jérôme, voyageant en Suisse et en Allemagne, était depuis un an séparé de sa famille, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ne fût pas au courant de tout ce qui se passait, et que mon père n'ait pas eu le temps, ou ait cru inutile, de lui confier des secrets qui n'étaient à lui qu'en partie.

sa confiance, et où la frégate française, attendue avec tant d'impatience, aurait plus facilement pu trouver un moment propice pour aborder.

Cette détermination dut être bien pénible pour la Reine, mais elle en comprenait trop l'importance pour n'en pas presser la mise à exécution. Nous partîmes. Et ma mère, plus libre de ses actions, nous sachant à l'abri de tout péril, ne pensa plus (ainsi que je le dirai plus tard) qu'à remplir d'une façon toute virile les devoirs qu'en la nommant régente dans des circonstances aussi difficiles, le Roi lui avait imposés.

Nous partîmes donc tous un soir de Naples... mais ici, par une de ces bizarreries de mémoire dont déjà, plus d'une fois, j'ai eu à me plaindre, il m'est impossible d'ajouter aucun détail et de dire un mot de plus... Je ne me souviens de rien, de rien absolument... si ce n'est pourtant d'une toilette plus soignée que nous fîmes à notre poupée, en lui adressant de bien tendres adieux.... Et voilà le seul souvenir que j'aie conservé de cet événement qui marque une date si importante de ma vie!... Ce qui ajoute à la singularité de ce manque intermittent de mémoire, c'est qu'autant je trouve d'obscurité et comme une espèce de brouillard enveloppant mon départ de Naples, autant mes idées s'éclaircissent à mesure que je m'en éloigne... Il me semble que mes yeux se rouvrent, et mes souvenirs sont si nets que je crois voir réellement les scènes que je vais essayer de vous retracer.

Après notre départ de Naples, le premier tableau qui s'offre à ma mémoire est la route de Gaëte, au milieu des collines. Ma sœur, moi, et notre gouvernante, mademoiselle Lavernette, dont je vous ai déjà dépeint le singulier caractère, nous sommes dans une berline que suivent et précèdent beaucoup d'autres voitures renfermant Madame Mère, le cardinal Fesch, mon oncle Jérôme, mes frères, leurs instituteurs, et notre nombreux domestique. Une forte escorte nous accompagne, car, selon la triste habitude invétérée dans le royaume, et que nous avons vu renaître de nos jours dans de si larges proportions, les brigands, encouragés par les Autrichiens et constants auxiliaires des Bourbons, avaient reparu; ils étaient organisés en bandes et menaçaient plusieurs

points dominant la route que nous devions parcourir. Je vois encore les gardes du corps, avec leur uniforme bleu et jaune, galopant à notre portière.

Tout à coup le cri « *Ecco i briganti!* » retentit de tous côtés. Les voitures s'arrêtent, les gardes du corps s'élancent en armant leurs carabines et prêts à faire feu... Ce fut un moment d'attente solennelle, mais qui ne se prolongea guère. Nous voyant en si nombreuse compagnie, les brigands se dispersèrent sans oser nous attaquer, et nous pûmes continuer notre voyage. Mais pendant ce quart d'heure de danger si imminent, qu'avions-nous fait, ma sœur et moi, enfermées dans notre berline? Mademoiselle Lavernette, notre aimable gouvernante, joignait à ses autres qualités celle d'être horriblement peureuse, et au bruit d'une arme à feu, elle tombait en convulsions. Aussi, en entendant les mots *Ecco i briganti*, elle se précipita à genoux au milieu de la voiture en poussant des cris déchirants. Letizia et moi, non seulement nous n'avions pas peur, mais encore nous nous serions crues déshonorées si on avait pu soupçonner que ces cris eussent été proférés par nous! Et aussitôt, par un mouvement simultané, nous nous jetâmes sur notre pauvre gouvernante, tous nos châles et manteaux enveloppèrent sa tête, étouffèrent ses cris, et notre honneur fut sauvé!

Nous arrivâmes sans autre incident digne de remarque au *Molo di Gaeta*, et nous embarquâmes sur un tout petit bâtiment qui, en peu de temps, nous transporta à Gaëte. Notre logement était préparé au palais du gouvernement que nous occupions, je crois, en entier. Mais quel palais, en sortant de celui de Naples! Il nous sembla une chétive maison bourgeoise, et c'est l'impression que j'en ai conservée.

Selon les justes prévisions de ma mère, nous avions trouvé à Gaëte la frégate envoyée par l'Empereur, et Madame Mère, le cardinal et le roi Jérôme se disposèrent à nous quitter. Mais, je dois l'avouer à notre honte, ils n'eurent guère sujet de se louer de notre tranquillité et de notre soumission, surtout de la part de mes frères. Achille se distinguait par son excentricité naturelle, et Lucien par sa turbulence et par les espièglerie qu'il se permettait. En voici un exemple. Le jour du départ de Madame Mère, Colonna, son chambellan, et le

cardinal avaient passé tout leur temps à compter et aligner sur un grand guéridon une quantité de piles de menue monnaie, formant une très forte somme. Pendant cette opération, ce pauvre cardinal n'avait cessé, de sa petite voix en fausset, de gourmander Lucien qui s'amusait à lui embrouiller tous ses comptes... Je n'oublierai jamais sa comique colère et la stupéfaction de Colonna, lorsque, l'opération terminée et la dispute continuant, soit hasard, soit probablement malice de mon frère, le guéridon fut renversé et toutes les monnaies disséminées dans la chambre!... Mais laissons ces enfantillages. Nos parents partirent et purent, sans mauvaises rencontres, gagner les côtes de France. Quant à nous, nous cherchâmes à nous établir de notre mieux dans le palais du gouverneur, et nos maîtres et instituteurs s'efforcèrent de reprendre des leçons que, distraits par la nouveauté de la position, nous n'avions plus envie d'entendre. Le mouvement, le bruit, les exercices militaires venaient faire une amusante diversion à la règle si sévère de notre éducation, et nous étions bien plus occupés d'armes que de livres.

La ville de Gaëte, bâtie sur un promontoire qui s'avance dans la mer, est très petite, entourée de fortes murailles à l'épreuve du canon, et surmontées de batteries qui se trouvent à peu près à la hauteur du premier étage des maisons dont elles ne sont séparées que par une rue étroite. Notre habitation était la plus apparente et partant la plus exposée; de nos fenêtres nous dominions le golfe, et un petit pont, jeté sur la rue, unissait notre salon aux batteries; c'était notre promenade habituelle, notre endroit de prédilection. Par un agréable contraste, on y voyait des rosiers se marier aux canons, et de là on découvrait une vue admirable. Je me souviens que l'on nous fit successivement visiter toutes les fortifications de la place, et jusqu'à la tour d'*Orlando* qui, placée sur le point le plus élevé, de loin attire principalement les regards.

Le bruit des armes ne devait pourtant point tarder à venir troubler notre retraite. Déjà on voyait les uniformes autrichiens se rapprocher peu à peu de la place. S'attendant à nous voir bientôt attaqués du côté de la terre, le général Begani se décida à faire sauter le *Borgo*, faubourg situé

immédiatement hors des fortifications et dont les maisons eussent pu servir de point d'appui et de refuge aux troupes ennemies. Nous allâmes, du haut des murailles les plus élevées, assister à cet imposant spectacle. Le Borgo, dont on avait d'avance fait sortir tous les habitants, sauta avec un horrible fracas, et nous nous préparâmes à recevoir de notre mieux les Autrichiens.

Pour retarder pourtant de quelques jours le blocus dont nous étions menacés, le général Begani résolut aussi de faire quelques sorties. Avant de partir, les soldats qui devaient l'effectuer se réunissaient sous nos fenêtres; on leur distribuait en notre nom des vivres, des rafraîchissements; mes frères descendaient leur parler, se mêlaient à eux et les encourageaient; les hommes criaient *Viv'u Ré*! et partaient animés du plus grand enthousiasme. Nous montions alors sur les hauteurs et suivions avec anxiété leurs évolutions et leurs combats. Nous allions ensuite les recevoir au retour... Mais si le moment du départ vous anime et vous exalte, celui du retour est en revanche bien pénible! Aux applaudissements prodigués à ceux qui s'étaient conduits avec le plus de bravoure, se mêlait la compassion qu'inspirait la vue des blessés, des mourants... et ce spectacle nous navrait le cœur. J'aime à rappeler ici le nom du brave colonel Labrani dont le régiment se distinguait toujours d'une manière particulière, tandis que d'autres ne rentraient que notablement diminués, bien des soldats aimant mieux déserter pour rentrer au pays, ou rejoindre les brigands sur la montagne, plutôt que revenir s'enfermer dans Gaëte.

Les Autrichiens cependant nous serrèrent de plus près et il ne fut plus possible de faire aucune sortie.

Pour le moment ce n'était point du côté de la terre qu'était pour nous le plus grand danger, mais bien du côté de la mer. En effet, nous vîmes arriver bientôt la flotte anglaise qui vint se ranger en bataille dans le golfe, à distance, mais juste en face de nos fenêtres... et la canonnade commença. Depuis ce moment jusqu'à celui de notre départ, les attaques se succédèrent rapidement, par intervalle, sans aucune régularité, quelquefois dans la journée, mais, pendant plusieurs heures de la nuit, constamment.

Dès qu'on avait vu s'approcher la flotte anglaise, on avait pensé à pourvoir à notre sûreté personnelle, et notre bon Begani, à qui nous étions confiés et qui sentait profondément la responsabilité qui pesait sur lui, fit aussitôt préparer la casemate la plus voisine de notre habitation; et, afin que nous puissions y trouver non seulement un refuge assuré, mais encore le repos si nécessaire à notre âge, il y fit transporter les caisses de nos voitures de voyage, qui, trop hautes si elles fussent restées sur leur train, n'auraient pu pénétrer dans cette sombre retraite. La casemate qui nous était destinée était une espèce de salle basse, obscure, voûtée, et était située immédiatement au-dessous des batteries qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, nous servaient de promenade ordinaire. Son mur extérieur était à l'épreuve du canon et, par sa construction particulière, recevait et repoussait les boulets sans s'ébranler, mais non sans que le contrecoup ne s'en fît sentir, et de la façon la plus violente, aux réfugiés de la casemate. Et pourtant, rester la tête appuyée contre ce mur, guettant l'arrivée et le choc du boulet, était notre divertissement favori! Plus le coup était fort, plus nous étions contents, et nous préférions de beaucoup ce passe-temps au plaisir de dormir bien à notre aise au fond de nos voitures.

Au premier coup de canon annonçant le commencement de l'attaque, on nous faisait à la hâte sortir de la maison et gagner notre retraite. S'il faisait nuit, nous quittions le lit, et, à moitié habillés, nous parcourions et traversions à pied une partie de la rue qui nous en séparait. Cette promenade qui, quelque courte qu'elle fût, n'était point exempte de dangers, car nous entendions et voyions même les boulets passer en sifflant sur nos têtes, était souvent accompagnée d'incidents soit burlesques, soit sérieux. Lucien, que son âge obligeait encore d'obéir à son précepteur, ne quittait pas notre asile, quelque déplaisir qu'il en ressentît,... mais il n'en était pas de même d'Achille! Il ne voulait pas, disait-il, se sauver au moment du danger. Il courait aux batteries et là assistait et encourageait les canonniers. Figurez-vous le désespoir du gouverneur en voyant sa responsabilité aussi gravement compromise! Il fallut un jour que Letizia, qui avait beaucoup d'empire sur Achille, lui fît dire, pour

l'engager à abandonner le poste périlleux qu'il s'était choisi, qu'elle aurait été elle-même le rejoindre et partager son danger... Il céda, par affection pour sa sœur.

Tout le monde n'était point doué du même esprit courageux. Qui aurait jamais pu compter les lamentations de mademoiselle Lavernette? Une nuit, on nous éveille en sursaut; le feu semblait encore plus vif qu'à l'ordinaire. On nous presse de sortir. Je ne sais plus qui m'enveloppe dans un châle, m'emporte dans ses bras et, tout en courant, me dépose à la porte de la casemate. Ma sœur, couverte d'un peignoir, me rejoint, traînant à grande peine après elle mademoiselle Lavernette et madame Moutonnet. Nous étions encore sur le pas de la porte lorsqu'une grenade éclate tout près de nous et blesse plusieurs personnes. Madame Moutonnet tombe évanouie dans les bras de Letizia, et mademoiselle Lavernette s'élance et vient en criant tomber à genoux au milieu de toutes les personnes qui étaient déjà accourues se réfugier dans notre retraite. On l'entoure, on cherche, en la rassurant, à faire cesser ses cris... et alors seulement, on s'aperçoit de la singularité de sa toilette. La peur lui avait fait oublier sa retenue habituelle : une chemise légère la couvrait à peine, elle tenait ses jupons à la main, ses bas lui entouraient le col, et c'est pieds nus et dans ce complet déshabillé qu'elle avait traversé la rue et, par ses cris, attiré sur elle tous les regards.

Quelques hommes ne se montraient guère plus courageux. Parmi les instituteurs de mes frères, figurait en première ligne le poète Maria Angelo Ricci; petit, grêle, les yeux écarquillés à fleur de tête, plein d'esprit, d'entrain, il était l'âme de toutes les réunions; il excellait à raconter et aimait à exciter le rire de ses auditeurs, même à ses propres dépens. Sa femme, qu'il avait laissée à Naples, le tenait sous sa férule, et je me souviens d'avoir vu plus d'une fois mon père rire et s'amuser en lui entendant raconter les péripéties tragi-comiques de son ménage. Comblé des bienfaits du Roi, il a publié un poème en son honneur; mais, après 1815, retourné à Rieti, sa patrie, il s'est jeté dans la haute dévotion, a écrit bon nombre de poésies religieuses et est devenu le plus ferme champion du parti prêtre.

... Mais retournons à Gaëte. On comprendra facilement que, si le poète Ricci tremblait devant sa femme, il devait encore bien davantage trembler en face des boulets! Ses frayeurs nous amusaient beaucoup, et il était particulièrement en butte aux plaisanteries de notre instituteur De Angelis, qui avait tracé de lui les caricatures les plus comiques. Quant à moi, j'ai beau fouiller dans mes souvenirs, dans mes impressions d'enfance, je n'y trouve rien qui puisse ressembler à la *peur*. Pourtant je n'étais pas la plus courageuse de la famille; mais il y a dans certaines positions, dans certains noms qu'il faut savoir porter dignement, quelque chose qui exalte tellement en vous les plus nobles sentiments, qu'on en ressent l'influence à tout âge, de quelque sexe que l'on soit, et que la crainte ne saurait trouver place dans votre cœur. Je l'ai éprouvé moi-même bien des fois dans ma vie!

La flotte anglaise chargée de l'attaque de Gaëte était composée de beaucoup de bâtiments dont quelques-uns furent, par parenthèse, assez maltraités par le feu de nos batteries; plusieurs d'entre eux allaient, venaient, partaient, retournaient encore, et ce mouvement continuel ne laissait pas de causer quelque inquiétude. Alors que les canons rayés n'étaient pas encore inventés, on ne craignait guère ceux que portaient les vaisseaux, et qui n'auraient pu causer grand dommage à nos fortifications. Mais on craignait beaucoup les bombardières, bâtiments ainsi nommés parce que, construits d'une certaine façon, ils étaient seuls aptes à lancer des bombes. Toutes les lunettes de la place étaient constamment braquées sur la flotte anglaise pour découvrir si toutes ces allées et venues ne devaient point finir par nous amener quelques-unes de ces bombardières tant redoutées. Par bonheur, il n'en vint point pendant tout le reste de notre séjour à Gaëte.

Pour plus de sûreté, et dès la première canonnade, on nous avait fait descendre et dormir au rez-de-chaussée, où l'on estimait que les boulets ne pourraient pénétrer, car il était couvert et défendu par les murailles de la ville dont, comme je l'ai dit, la rue seule nous séparait. Mais il en fut tout autrement. Les boulets battaient l'étage supérieur, y

entraient, enfonçaient le plancher, tombaient dans nos chambres, et bien souvent, en rentrant chez nous, nous trouvions notre très modeste mobilier augmenté de quelque projectile de fabrique anglaise que nous disposions avec coquetterie dans notre appartement et qui nous servait particulièrement de tabouret.

Cependant si tout était pour nous sujet d'amusement, il n'en était pas de même pour notre bon gouverneur, à qui les dangers que nous pouvions courir causaient de graves insomnies. Il lui sembla que nous serions moins exposés de l'autre côté du promontoire, où les bombes, passant par dessus la *Torre d'Orlando*, pouvaient être à craindre, mais où l'on ne croyait pas possible que les boulets de canon pussent parvenir.

En conséquence, nous allâmes visiter une petite maison de campagne; la position en était très jolie, et comme elle semblait réunir les conditions désirables pour notre plus grande sûreté, il fut décidé que nous irions dès le lendemain nous y établir. Au retour de cette promenade, je me souviens qu'on nous conduisit voir une chapelle très renommée, très vénérée par toute la population environnante, et qui a laissé en moi une profonde impression. On y arrive par une espèce de couloir tortueux qui traverse toute la montagne et qui est si étroit qu'une personne seule peut à peine y passer. C'est seulement en levant les yeux au ciel qu'une irrégulière petite ligne bleue vient vous prouver que vous n'êtes point sous un tunnel (comme on dit aujourd'hui) mais à ciel découvert. Ce singulier couloir n'est point dû à la main de l'homme, mais au tremblement de terre qui vint annoncer au monde la mort de Notre Seigneur. Ainsi dit la tradition. La chapelle est bâtie sur les rochers qui bordent la mer, et on n'y jouit d'autre vue que de celle des rochers et de la mer. J'étais bien enfant alors, mais il me semble voir encore ce sanctuaire; je n'en ai vu depuis aucun autre aussi pittoresque. Et aucun autre, je crois, ne peut inspirer plus de rêveries et de graves méditations. Nous revînmes le soir à Gaëte. La nuit qui suivit fut mauvaise, c'est-à-dire la canonnade extrêmement vive. Le matin, nous nous disposions à aller nous installer dans notre nouvelle habitation lorsque nous reçûmes avis que, contre toute attente, quelques

boulets avaient dépassé la montagne, que l'un d'eux avait enfoncé le toit de la maison que nous devions occuper et avait tué dans son lit le frère du propriétaire! Qu'on juge de l'effet produit par cette nouvelle! En présence de cet événement, il était impossible de ne pas se déclarer fataliste; aussi fut-il décidé de s'abandonner en toute confiance entre les bras de la Providence qui jusque là nous avait si bien protégés, et on renonça entièrement à l'idée de nous faire quitter la ville à la recherche d'une retraite plus assurée.

Malgré les attaques nocturnes qui venaient troubler notre sommeil, nous nous serions trouvés assez bien à Gaëte, si nous eussions pu recevoir des nouvelles de Naples et de tout ce qui nous intéressait. Nous n'avions eu de lettres de ma mère que dans les premiers jours qui avaient suivi notre arrivée, mais depuis qu'Autrichiens et Anglais nous faisaient si bonne garde, plus rien n'avait pénétré dans la place et nous nous trouvions séparés de tout l'univers. Nous ignorions combien de temps pouvait durer cet isolement, et le général Begani, déterminé à soutenir le siège, s'il le fallait, à toute extrémité, avait pris toutes ses dispositions en conséquence. Le plus grand ordre avait été introduit dans toutes les branches du service, à ce point que les vivres étaient distribués en sorte que nous-mêmes étions soumis à la ration quotidienne.

Ce qui nous tourmentait le plus était de ne rien savoir de notre père, et de la lutte qu'il avait à soutenir contre les Autrichiens. Un soir (combien ne nous le sommes-nous pas rappelé depuis!) nous vîmes un petit bâtiment poindre à l'horizon; il venait de Naples et se dirigeait vers la France. Nous voyions souvent passer quelques bâtiments, mais, je ne sais pourquoi, aucun n'avait ainsi attiré notre attention. Tant que nous pûmes l'apercevoir, nous restâmes les yeux fixés sur lui, et nous rentrâmes dans notre habitation tristes et préoccupés. Pourquoi cette tristesse et cette préoccupation? Était-ce un pressentiment? Je ne saurais l'expliquer, mais nous pûmes vérifier quelques jours après, en confrontant les dates, que mon malheureux père était à bord de cette embarcation qui, d'Ischia le transportait en France, loin de sa famille et de tout ce qu'il aimait.

A peu de temps de là, un matin que nous étions plongés

dans notre premier sommeil, ayant passé une partie de la nuit dans notre casemate, on vint nous réveiller en sursaut... « Vite, vite, levez-vous... habillez-vous au plus tôt... La Reine est dans le port qui vous attend... Tout est fini... tout est perdu!... les Bourbons sont à Naples... votre père en fuite... le comte de Mosbourg[1] est là pour vous conduire à votre mère... Il faut se dépêcher... le commodore Campbell ne veut pas attendre! »

Tels étaient les propos, interrompus, entremêlés de sanglots, que nos deux bonnes anglaises adressaient à ma sœur et à moi, encore tout endormies!... D'abord nous ne pouvions comprendre; mais peu à peu la triste réalité se fit jour, et, quoique bien jeunes, nous pûmes mesurer toute l'étendue de notre malheur.

Mais arrêtons-nous! Et, retournant en arrière, laissez-moi vous raconter en peu de mots les tristes événements qui, si à l'improviste pour nous, avaient amené la reine à Gaëte. Mon père, après que la bataille de Tolentino eut détruit toutes ses espérances, était venu à Naples prendre avec la Reine toutes les dispositions qu'exigeaient les terribles conjonctures dans lesquelles ils se trouvaient; ensuite, il s'embarqua, espérant venir nous rejoindre à Gaëte, mais n'ayant pu y parvenir, il s'arrêta à Ischia et, de là, reprit sa route vers la France.

La Reine cependant, restée seule chargée de tout le poids du gouvernement, ne pensa plus qu'à remplir dignement la mission d'ordre que le roi lui avait assignée.

Je n'ai ni les moyens ni l'intention d'écrire ici l'histoire de ces derniers jours de règne, jours d'agonie pour ma mère! Mais je puis dire hardiment et sans crainte d'être démentie ou accusée de partialité, qu'elle s'y montra admirable d'activité, de courage et d'abnégation. Elle pourvut à tout avec un rare dévouement.

Une convention, dite de Casalanza, fut sous ses auspices traitée et signée entre les généraux napolitains et autrichiens :

1. Agar (fait sous l'Empire comte de Mosbourg) était né dans le Lot et s'était entièrement dévoué à la fortune de Murat dont il avait épousé une parente éloignée. Il le suivit à Dusseldorf, puis à Naples où il devint ministre des Finances. Après nos malheurs, il conserva avec nous les meilleures relations.

outre le maintien de toutes les institutions existantes, de la dette publique, de la vente des biens domaniaux, des dotations faites depuis 1806, etc., etc., elle voulut qu'une amnistie pleine et entière y fût stipulée en faveur de toutes les personnes qui avaient été attachées à son gouvernement, et que la garantie personnelle de l'Empereur d'Autriche vînt donner plus de force et assurer d'une manière irrévocable l'exécution de ce traité. Le trésor de l'État, épuisé par la dernière campagne, se trouvant entièrement vide, la reine y suppléa de ses propres deniers, ne voulant pas que les troupes restassent privées de leur paye, et les services publics en souffrance[1]. En un mot, elle pensa à tout, excepté à elle-même, et ses propres intérêts furent *seuls* négligés.

Elle s'imposa en outre un autre sacrifice. Elle avait conclu avec le commodore Campbell, commandant l'escadre anglaise dans le golfe de Naples, une seconde convention, en partie relative à la marine napolitaine, mais par laquelle aussi le commodore s'engageait à tenir un vaisseau anglais à la disposition de la Reine, qui avait accepté cette offre, comptant s'en prévaloir pour aller rejoindre le Roi en France... Mais comme le souvenir des vengeances bourboniennes de 99, et la crainte des excès auxquels paraissaient vouloir se livrer les *lazzaroni*, jetaient un indicible effroi parmi la population, et comme d'ailleurs elle comprenait combien sa présence inspirait la confiance et servait à contenir les malintentionnés, elle résolut, quelque pénible que ce pût être pour elle, de ne quitter Naples que le plus tard possible et lorsque la tranquillité publique aurait été, par ses soins, complètement assurée. En effet, ce fut seulement, lorsque Léopold de Bourbon se disposa à entrer dans la capitale pour en prendre possession au nom de son frère Ferdinand, que ma mère se décida à abandonner le palais. Elle descendit, accompagnée des ministres et de toute sa suite, le long escalier qui, de l'intérieur des appartements, mène à la Darse, et monta dans la chaloupe anglaise qui devait la conduire à bord du *Tremen-*

1. Tout fut si bien dépensé pour éviter tout prétexte de désordre à Naples que le Roi ne put emporter avec lui au moment de son départ que 500 francs et autant en emporta la Reine. C'est tout ce qui leur restait, après sept ans de règne, de tous les trésors qu'ils possédaient avant de monter sur le trône.

dous. Une seule consolation vint la soutenir dans ces tristes moments : celle du devoir accompli, car Naples dut son salut à sa fermeté et à la sagesse des mesures qu'elle avait su prendre.

Mais tandis que, de son côté, la Régente avait scrupuleusement exécuté ou fait exécuter les différentes clauses des deux conventions, l'amiral Exmouth, avec une insigne mauvaise foi, refusa de ratifier celle qu'avait conclue le commodore Campbell et mit empêchement au départ de la Reine pour la France. On lui laissait la liberté de choisir pour son asile n'importe quel pays, hormis la France! Elle réclama, protesta... Tout fut inutile, on ne voulut rien entendre. Et enfin, croyant pouvoir se fier à la loyauté de l'empereur d'Autriche plus qu'à celle de tout autre souverain (on verra plus tard comment elle en fut récompensée), elle demanda à être transportée à Trieste.

Cependant, ces discussions, ces pénibles tiraillements, avaient duré deux ou trois jours que ma mère dut passer à bord du *Tremendous.* Elle y était venue librement, de son plein gré, confiante en la foi des traités, et elle s'y voyait retenue, presque prisonnière, en face du palais qu'elle venait de quitter, et spectatrice forcée des illuminations et des fêtes ordonnées pour célébrer le retour des Bourbons.

Je m'abstiens de toute réflexion, car il n'est personne, je crois, qui ne doive comprendre et pour ainsi dire ressentir les douloureux sentiments qui devaient alors assaillir l'âme de ma mère... et je reprends mon récit.

Elle partit enfin, et ainsi que je l'ai dit, arriva à Gaëte et envoya aussitôt à terre le comte de Mosbourg pour s'entendre avec le gouverneur et tout fixer avec lui pour notre prompt embarquement.

Quant à nous, nos préparatifs avaient été bientôt faits, et, l'esprit encore bouleversé de tout ce que nous venions d'apprendre, nous n'avions plus, pour calmer notre chagrin, qu'un seul désir, celui de revoir et d'embrasser notre mère. Un incident imprévu vint pourtant retarder cet instant, et même menacer de mettre obstacle à notre réunion. Begani, notre brave gouverneur, s'opposait à notre départ! Un ordre de son roi nous avait confiés à son honneur, et sans un nouvel

ordre de lui, il ne se croyait pas autorisé à nous laisser nous éloigner. La parole du comte de Mosbourg ne lui suffisait pas. Était-ce bien réellement la Reine qui redemandait ses enfants? Était-elle libre en faisant cette demande? N'était-ce point une ruse des ennemis pour avoir les Princes en leur pouvoir? Ces doutes prirent tant de force dans son esprit qu'il fut inébranlable et résista aux instances du comte de Mosbourg, instances d'autant plus vives que le commodore Campbell avait montré plus d'impatience et promis de repartir sans nous et sans lui, s'il outrepassait le temps qu'il lui avait accordé pour remplir sa mission. On peut s'imaginer quelles heures d'angoisse dut alors passer ma mère! Le comte de Mosbourg, voyant que tous ses efforts étaient infructueux, dut se résigner et se rembarqua *sans nous* sur le navire anglais qui l'avait amené. Au bout de peu de temps, nous vîmes revenir ce vaisseau, mais cette fois il avait à son bord le général Macdonald. Après une courte conversation avec ce nouvel envoyé, le général Begani consentit à nous laisser partir. Le général Macdonald, ministre de la guerre, était son compatriote, son ami et son supérieur. C'était par son intermédiaire qu'il avait reçu les ordres du roi, il crut pouvoir se fier entièrement à sa parole et nous remit entre ses mains.

Nous partîmes, nous montâmes silencieusement, les larmes aux yeux, dans la barque qui nous attendait, et peu d'instants après, nous étions dans les bras de notre mère!...

C'est ainsi que nous quittâmes cette terre napolitaine que nous aimions tant! Ma mère, Achille et Letizia sont morts sans la revoir. Lucien et moi nous vivons encore, mais nous ne la reverrons, je crois, jamais!

***

Notre arrivée à bord vint, bien à propos, calmer les anxiétés de notre pauvre mère. Le commodore Campbell, brave homme mais brusque, habitué au commandement absolu qu'il exerçait sur son bâtiment, et surtout, je crois, irrité du désaveu qui lui avait été infligé par l'amiral Exmouth, son supérieur, ainsi que des reproches qui lui avaient été adressés à cette

occasion sur son trop de condescendance envers la reine, tolérait avec peine les difficultés et les lenteurs de notre embarquement, et suscitait mille tracasseries auxquelles ma mère opposait constamment le calme et la dignité qui ne la quittaient jamais dans les moments de crise. Il se promenait avec impatience sur le pont, répétant sans cesse : *my patience is exhausted*!, car une circonstance en apparence bien futile augmentait encore de beaucoup sa mauvaise humeur. Ni lui, ni aucun de ses officiers ne savait le français ou l'italien, et, par une coïncidence bizarre, si, dans la nombreuse suite de la Reine, quelques personnes balbutiaient quelques paroles d'anglais, aucune n'était en état de le parler couramment, de le lire, et encore bien moins de l'écrire. Ma sœur et moi, au contraire, le connaissions parfaitement, et notre présence à bord amena un changement total dans la situation. Tandis que, malgré mon jeune âge, je voyais chacun recourir à moi pour traduire ou expliquer mille et mille détails, ma sœur Letizia eut l'honneur d'être appelée comme interprète entre ma mère et notre rude capitaine, qui, à sa vue, frappé d'admiration, et comme par enchantement, se calma aussitôt.

Letizia alors n'avait que treize ans, mais son développement avait été très précoce et on lui en aurait donné bien davantage. Quoique déjà un peu trop grasse, sa beauté n'en était pas moins des plus remarquables. La facilité, la grâce avec lesquelles elles s'exprimait en anglais, frappèrent vivement le capitaine. Cette gracieuse apparition, cette jeune fille, venant avec toute l'ingénuité de son âge, se jeter au milieu des plus graves débats de la politique, surprit, émut notre marin. Dès ce moment, ses manières s'adoucirent et, peu à peu, sa brusquerie d'emprunt fit place à la cordiale bonhomie qui était dans sa nature.

Malgré son impatience, pourtant, quelques heures furent nécessaires pour embarquer nos effets et fixer le sort des personnes qui s'étaient avec nous renfermées à Gaëte. Il avait été résolu que chacune d'elles serait interpellée et déclarerait si elle voulait nous suivre ou retourner soit à Naples, soit en France. Du nombreux personnel attaché à notre éducation et à celle de mes frères, la seule mademoiselle Lavernette... et, parmi les domestiques encore en bien plus grand nombre,

seules nos deux bonnes anglaises et deux valets de chambre consentirent à nous suivre.

Les personnes qui désiraient nous quitter signèrent une note collective pour obtenir de rentrer dans leur patrie. Cette note fut présentée à ma mère; lecture en fut faite à haute voix. Il y était demandé, *en quittant le service de l'ex-Reine*, etc.. Ce fut la première fois que cette expression de *ex-Reine* vint retentir à nos oreilles. L'impression en fut profonde, et telle que je n'ai jamais pu l'oublier. Ce mot écrit en toutes lettres par les mêmes personnes qui, peu d'instants auparavant, s'inclinaient devant nous avec tant de respect, nous sembla bien dur et bien cruel! Nous entourions pendant cette lecture le fauteuil de notre mère, nous échangeâmes tous un long regard, mais sans prononcer une parole : nous nous étions entendus!... Ce fut la première goutte de ce calice amer que nous dûmes savourer lentement pendant nos longues années d'exil. Enfin tous nos arrangements furent terminés, et nous mîmes à la voile.

Plusieurs ministres et personnages de distinction avaient accompagné la Reine. Je ne citerai ici les noms que de ceux dont j'ai conservé quelque souvenir : le comte de Mosbourg, ancien ministre des Finances; le général Macdonald, ministre de la Guerre; Zurlo, ministre de l'Intérieur; Winspear, conseiller d'État; le général Livron, Français au service de Naples; un page; un Polonais, officier d'ordonnance du roi, et qui, insulté par la populace, était venu chercher protection à l'ombre du pavillon anglais,... quelques secrétaires, parmi lesquels M. Mary, et plusieurs autres personnes dont le nom m'échappe. La Reine n'avait avec elle que deux de ses Dames d'annonce : madame Soissons, et madame de Courval, que suivaient ses deux filles, jeunes personnes élevées aux Miracles. Je me souviens aussi de la fille du général Carascosa, enfant de notre âge, que son père, craignant de voir la réaction éclater à Naples au retour des Bourbons, avait confiée aux mains de la reine.

On voit, par cette bien incomplète nomenclature, que, si nous étions réduits à un bien petit nombre, eu égard à tous ceux que nous étions habitués à voir sans cesse autour de nous, nous étions pourtant encore bien assez pour donner

quelque embarras à bord du *Tremendous*. Quoique ce bâtiment fût un des plus grands de la marine britannique, son équipage eut fort à faire pour pouvoir convenablement loger tous ses hôtes.

Le commodore avait été s'établir dans l'entrepont avec ses officiers, et avait cédé son appartement à la reine. Celle-ci occupait la grande chambre du milieu, où l'on avait porté son petit lit de fer, sa toilette et quelques-uns des meubles dont elle se servait le plus habituellement. Le cabinet de droite fut donné à mes frères, et celui de gauche nous fut réservé. A cause de ma mauvaise santé, on me donna le seul petit lit de fer qu'on possédât encore, et, la nuit venue, on apportait (nous ne voulions pas de hamacs) des matelas qui couvraient entièrement le plancher, et qui étaient ensuite occupés par ma sœur et les filles de madame de Courval; un canon et son affût nous servaient de toilette. Le déjeuner et le dîner nous réunissaient dans la salle d'armes. Ma mère y invitait chaque jour les ministres, le commodore et un de ses officiers. Le reste de la journée et la soirée se passaient au grand air.

Tous ceux qui ont fait des voyages sur mer en connaissent la principale occupation qui consiste à causer en se promenant de long en large sur le pont, mesurant ainsi mille fois par jour l'étroit espace destiné à cet exercice. Cet amusement était plus animé et plus varié sur le *Tremendous*, à cause de la quantité de passagers qui se pressaient à son bord. Des lignes de démarcation y avaient été établies, de sorte que, dans l'enceinte qui nous était réservée, nous ne pussions rencontrer que nos amis, le commodore, et l'officier de service.

On s'y promenait, on causait, on se formait en groupes, chacun selon ses sympathies. Le commodore allait de l'un à l'autre, toujours gai, bon et bien vu de tous. Les jeunes personnes se réunissaient pour lire, pour travailler... Quelques-unes, ainsi que le général Macdonald, dessinaient, et je me souviens même que ce fut de lui que je reçus alors ma première leçon de dessin; ainsi, c'est de cette époque que date le goût excessif que j'ai toujours eu pour cet art, auquel j'ai dû depuis les heures les plus agréables qui soient venues apporter quelque distraction aux ennuis et aux chagrins de ma vie.

Un temps beaucoup trop beau, presque un calme plat,

vint nous surprendre et ralentir notre marche presque aussitôt après notre départ de Gaëte. Les journées pourtant ne nous paraissaient pas trop longues. Après tant d'agitations, un peu de tranquillité était nécessaire à tous, et surtout notre pauvre mère en sentait le besoin; elle restait tout le jour assise sur le pont, calme, sérieuse, causant avec quelques-unes des personnes qui l'avaient accompagnée, et suivant d'un regard indulgent les courses auxquelles se livraient les enfants et la jeunesse toujours prête à se laisser distraire. Le commodore était devenu notre inséparable. Il riait et plaisantait avec tous, mais surtout avec Lucien et moi, qui étions les plus jeunes. Il me faisait courir, sauter, et ne m'appelait que *My old grand-mother*! En vérité, il avait raison de m'appeler ainsi! Maigre, pâle, avec mon bonnet à la Chinoise, dont je ne me séparais jamais, j'avais bien plutôt l'air d'une petite vieille que d'une enfant de dix ans. Lucien, toujours tapageur et fier de montrer sa force et son agilité, engageait avec lui des batailles en règle, s'élançait dans les cordages et y soutenait des assauts qui ne se terminaient jamais sans l'intervention de la Reine, tremblant que l'excessive vivacité de mon frère ne lui fît outrepasser les bornes de la plaisanterie.

Pour occuper nos soirées (les dernières que nous dussions passer sous notre beau ciel d'Italie), notre galant commodore tantôt nous faisait donner une sérénade par la musique militaire embarquée à bord, et tantôt faisait représenter par ses matelots des espèces de *farces*, permises quelquefois aux marins pour rompre la monotonie d'une trop longue traversée. Quelquefois, pendant la sérénade, nous organisions un quadrille, mais ce qui nous amusait le plus, c'était de jouer aux *jeux innocents*; non pour le plaisir que nous y trouvions nous-mêmes, mais pour jouir de la grosse gaieté qu'y apportait notre bon commodore. Il prenait part à nos jeux, à nos danses, et, avec sa large figure rouge, ses cheveux d'un blond tirant sur le roux, sa grande taille et sa lourde tournure, il y déployait à peu près les grâces d'un ours en belle humeur. Qui eût pu reconnaître alors ce brusque marin qui avait causé à ma mère de si mortelles inquiétudes? Mais alors, ce n'était pas lui, Campbell, qui parlait ou agissait... Il n'était en cet instant qu'un officier, sévère exécuteur des ordres rigoureux de son

gouvernement en guerre avec le nôtre. Tandis qu'une fois en mer, il ne nous considérait plus que comme ses hôtes. Son bon cœur l'avait fait compatir à nos malheurs, il s'était sincèrement attaché à nous et, pour tout dire en un mot; était devenu notre ami.

Un bien pénible incident vint cependant interrompre tout à coup le calme dont nous jouissions, et nous rappeler durement au sentiment de notre triste position. Le temps avait été jusqu'alors magnifique; à peine si une brise légère venait de temps à autre rafraîchir l'air que nous respirions; aussi cheminions-nous très lentement, suivant la côte du royaume de Naples, dans toutes ses sinuosités. En nous rapprochant du détroit de Messine, tout changea inopinément. Le vent fraîchit, des nuages menaçants semblaient venir à notre rencontre, et en même temps, nous pûmes distinguer plusieurs vaisseaux qui se dirigeaient vers nous. Celui qui marchait en tête des autres, portait, outre le pavillon de l'amiral anglais, l'étendard royal des Bourbons! Il n'y avait pas en à douter : c'était la flotte anglaise qui, après le départ de ma mère, avait été prendre Ferdinand en Sicile et le ramenait triomphant à Naples. Quelle rencontre pour nous!

En un instant, tout fut en mouvement à bord du *Tremendous*. L'amiral Exmouth était le supérieur direct du commodore Campbell, et celui-ci ne pouvait se dispenser de lui faire les saluts d'usage, ainsi qu'au souverain qu'il avait à son bord. On nous pria de rentrer dans nos cabines, ce que nous aurions fait du reste même sans y être invités, tant pour éviter un spectacle trop pénible que pour y chercher un abri contre l'orage. Mais des artilleurs nous y suivirent pour servir les canons qui se trouvaient dans nos chambres et qui, juste sous nos yeux, devaient prendre part aux salves tirées en l'honneur de Ferdinand remontant sur le trône dont nous venions de descendre. Je vous laisse à penser quels devaient être nos sentiments. Plusieurs des nôtres étaient au moment de les laisser éclater, mais ma mère empêcha toute manifestation, et, toujours maîtresse d'elle-même, se renferma dans une réserve pleine de dignité. Il sembla d'ailleurs que le ciel même se chargeait d'exprimer ce que nous ressentions. Au moment où les vaisseaux se rencontrèrent, la tempête éclata

d'une manière affreuse. Le vent et la mer en furie imprimaient au bâtiment des secousses telles que nous ne pouvions plus tenir debout. Le tonnerre mêlait sa voix à celle des canons, aux cris des matelots. Tout à coup un craquement se fit entendre,... c'était la grande vergue qui se brisait et, dans sa chute, entraînait un homme à la mer... Les cris redoublèrent, ce fut un vacarme à ne pas s'entendre...

La tempête pourtant n'eut que la durée d'un orage d'été : le temps de traverser le détroit.

En entrant dans la mer Ionienne, nous trouvâmes le ciel serein et la mer calme, ce qui permit aux embarcations envoyées à la recherche du pauvre matelot de le rejoindre et de le ramener à bord. On se mit avec ardeur à réparer les avaries, à tout remettre en ordre, et peu après, on eût pu croire que rien d'extraordinaire ne s'était passé sur le *Tremendous*, si une légère teinte d'embarras, dans les rapports du commodore avec ma mère, n'eût pu révéler à un observateur attentif à quel devoir pénible il avait dû s'assujettir, et combien il en avait souffert.

Cependant nous approchions du terme de notre voyage; nous avions déjà quitté les côtes du royaume de Naples, pour nous rapprocher de celles de la Dalmatie, et ma mère, avant de mettre le pied sur le sol autrichien, incertaine de l'accueil qu'elle allait y recevoir, pensa à prendre une détermination relative à quelques papiers qu'elle avait emportés avec elle et qui, j'ai tout lieu de le croire, devaient être de quelque importance. Elle désirait, par dessus tout, les soustraire à tous les regards, mais se trouvant à la merci de ses ennemis, de ceux de l'empereur Napoléon, où pouvait-elle les cacher, en quel lieu les mettre en sûreté?... Aucun parti ne lui offrant les gages de sécurité qu'elle désirait, elle prit une résolution suprême : celle de les anéantir.

Une nuit — j'ai dit que nous dormions dans un cabinet attenant à la chambre de la Reine — nous fûmes réveillées par des voix étouffées qui partaient de cette même chambre. Malgré les efforts qu'on faisait pour atténuer les sons, il nous fut facile de reconnaître que la Reine et les ministres s'entretenaient et discutaient entre eux. Le mystère dont on s'entourait devait probablement être observé moins pour nous que

pour l'officier anglais que nous entendions toute la nuit se promener au-dessus de nos têtes, mais n'en excitait pas moins toute notre attention... Bientôt nous distinguons le bruit d'une fenêtre qu'on ouvre avec une grande précaution... Cédant à une irrésistible curiosité, ma sœur quitte précipitamment son matelas et s'élance à notre fenêtre... en même temps, nous entendons un bruit sourd, comme celui d'un corps pesant tombant à l'eau.... L'officier de quart l'a entendu comme nous; il se précipite sur l'appui de la dunette, parlant en anglais avec force et animation, mais avant qu'il ait achevé, plusieurs gros paquets tombent encore à la mer. Il reconnut probablement alors qu'aucun être humain n'était en danger, car il s'arrêta aussitôt. La fenêtre de ma mère se referma tout doucement, les voix se turent, ma sœur regagna à tâtons son matelas, et tout rentra dans le silence le plus absolu. Le lendemain, au déjeuner, nos regards curieux eurent beau scruter les physionomies de ceux qui devaient avoir pris part à cette scène nocturne, aucune ne laissait deviner que des soins mystérieux les eussent tenus éveillés une partie de la nuit, et jamais nous n'en entendîmes parler.

Il paraît (car moi-même je n'ai jamais bien su les détails de cette nuit de destruction) que la Reine, ayant résolu de se défaire de tous les papiers qui ne devaient point, selon elle, courir le risque de tomber sous les yeux de ses ennemis, et trouvant d'ailleurs trop de difficulté à en faire un choix, opération qui eût exigé beaucoup de temps et pu éveiller les soupçons de ceux qui l'entouraient, se décida à *tout* sacrifier, et jeta à la mer toutes ses lettres et correspondances particulières. Une seule caisse de papiers, appartenant au Roi, fut épargnée, et je ne saurais expliquer le motif de cette exception.

Le commodore était venu nous annoncer notre prochaine arrivée à Trieste, et, en effet, un matin, nous nous réveillâmes au bruit inaccoutumé des rames battant l'eau au-dessous de nos fenêtres, et de voix animées parlant un dialecte bien différent du napolitain auquel nos oreilles étaient accoutumées. Nous nous habillâmes à la hâte et courûmes sur le pont où nous attendait un spectacle des plus amusants, surtout après quinze jours d'une navigation monotone.

Le *Tremendous* était déjà à l'ancre au milieu de la rade de

Trieste. Les montagnes qui l'entourent décrivaient un demi-cercle autour de nous, et la ville se présentait de la manière la plus riante, nous rappelant un peu Naples, mais en infiniment plus petit. Une foule de barques entourait le bâtiment; ceux qui les montaient, hommes et femmes dans leurs pittoresques costumes, venaient gaiement offrir à l'équipage toute sorte de comestibles. C'était un marché mouvant et des plus animés. L'embarquement de la Reine à Naples avait été fait si à la hâte et les passagers avaient été si nombreux que nous commencions à manquer de vivres et à sentir vivement le désir de boire de l'eau fraîche et de manger du pain non moisi. Aussi ce fut avec un véritable plaisir que nous fîmes, au déjeuner, honneur aux légumes, aux beaux fruits de Trieste, et surtout à ses excellents *kipfeln*.

A peine le déjeuner fini, ma mère envoya quelques personnes à terre pour sonder les dispositions des autorités à son égard, et régler toutes les formalités de notre débarquement. Toute la journée se passa en négociations, en préparatifs de départ. Et le lendemain de notre arrivée dans le golfe de Trieste, nous quittâmes le *Tremendous*. L'escalier d'honneur fut abaissé; nous prîmes place dans la « lance » du commodore, qu'il voulut commander lui-même, et des salves royales, auxquelles répondaient les forts de la ville, nous accompagnèrent pendant tout le trajet du vaisseau au rivage, où les autorités autrichiennes étaient venues nous recevoir et nous attendaient respectueusement.

Notre bon commodore voulut alors prendre congé de la reine, mais il lui fut impossible d'articuler une parole, et, ne pouvant maîtriser son émotion, il se rejeta brusquement dans sa chaloupe et s'éloigna à la hâte.

LOUISE MURAT-RASPONI

CLIMATS[1]

XIV

Philippe m'avait dit plusieurs fois : « Solange a fait de réels efforts pour devenir plus intime avec vous, mais vous vous dérobez. Elle vous sent hostile, bizarre... » Il était vrai que madame Villier, depuis notre voyage en Suisse, m'avait souvent téléphoné et que j'avais refusé de sortir avec elle. Il me semblait plus digne de la voir peu. Pourtant, pour être agréable à Philippe et pour prouver ma bonne volonté, je promis d'aller une fois chez elle.

Elle me reçut dans un petit boudoir qui, me parut de « style Philippe », très dépouillé, presque nu. Je fus gênée. Solange, avec une aisance gaie, s'étendit sur un divan et, tout de suite, me parla sur un ton de confidence. Je remarquai qu'elle m'appelait « Isabelle », alors que j'hésitais, moi, entre « Madame » et « chère amie ».

— C'est curieux, — pensais-je en l'écoutant, — Philippe a horreur de la familiarité, de l'impudeur, et moi, ce qui me frappe surtout chez cette femme, c'est justement qu'elle n'a aucune réserve; elle dit tout... Pourquoi lui plaît-elle?... Il y a dans ses yeux quelque chose de tendre... Elle semble heureuse... L'est-elle?

L'image de Villier, de son regard sarcastique, le ton de sa voix fatiguée traversèrent mon esprit. Je demandai de ses nouvelles. Il était absent, comme toujours.

— Je vois très peu Jacques, vous savez, — dit Solange...

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

— Mais il est mon meilleur ami. C'est un garçon si droit, si franc... Seulement après treize ans de ménage, maintenir la fiction d'un grand amour serait de l'hypocrisie... Je n'en ai pas.

— Pourtant vous aviez fait un mariage d'amour, n'est-ce pas?

— Oui, j'ai adoré Jacques. Nous avons eu de beaux moments. Mais la passion ne dure jamais longtemps... Et puis, la guerre nous a désunis. Au bout de quatre ans, nous avions tellement pris l'habitude de vivre séparés...

— Comme c'est triste! Et vous n'avez pas essayé de refaire votre bonheur?

— Vous savez, quand on ne s'aime plus... ou, plus exactement, quand il n'y a plus désir physique (car j'ai pour Jacques beaucoup d'affection) c'est difficile de rester, en apparence, un couple uni.... Jacques a une maîtresse; je le sais; je l'approuve... Vous ne pouvez pas comprendre ça, mais un moment vient où on a besoin d'indépendance....

— Pourquoi? Il me semble que mariage et indépendance sont deux mots contradictoires. J'aime mieux le mariage.

— On dit ça, au début. Mais le mariage, tel que vous le concevez, a un côté disciplinaire. Je vous choque?

— Un peu... C'est-à-dire...

— Je suis très franche, Isabelle. J'ai horreur des attitudes... En affectant d'aimer Jacques... ou de le haïr... je gagnerais votre sympathie. Mais je ne serais pas moi-même... Vous comprenez?

Elle parlait sans me regarder, en dessinant au crayon des petites étoiles sur la couverture d'un livre. Quand elle avait ainsi les yeux baissés, son visage paraissait assez dur et comme marqué par une obscure souffrance. « Au fond, elle n'est pas si heureuse, » pensai-je.

— Non, — lui dis-je, — je ne comprends pas très bien... Une vie chaotique, décousue, ce doit être si décevant... Et puis, vous avez un fils.

— Oui. Mais vous verrez vous-même, quand vous aurez des enfants. Il n'y a guère d'échanges possibles entre une femme et un lycéen de douze ans. Quand je vais le voir, j'ai l'impression que je l'ennuie.

— Alors, à votre avis, l'amour maternel, c'est aussi une attitude?

— Mais non... Tout dépend des circonstances... Vous êtes agressive, Isabelle!

— Ce que je ne comprends pas en vous, c'est que tout en disant : « Je suis franche, je n'admets aucune hypocrisie », vous n'avez pas osé aller jusqu'au bout... Votre mari vit de son côté. Il vous accorde une entière liberté... Pourquoi n'avez-vous pas divorcé? Ce serait plus loyal, plus net.

— Quelle étrange idée! Je n'ai pas envie de me remarier. Jacques non plus. Alors pourquoi divorcerions-nous? D'ailleurs nous avons des intérêts liés. Nos terres de Marrakech ont été achetées avec ma dot, mais c'est Jacques qui les a exploitées, mises en valeur... Et puis j'ai grand plaisir à retrouver Jacques... Tout cela est plus complexe que vous ne pensez, ma petite Isabelle.

Puis elle me parla de son palais marocain, de ses serviteurs nègres, de sa maison de Fontainebleau. « C'est curieux, pensais-je, elle dit qu'elle méprise ce luxe, que sa vie réelle est ailleurs, et elle ne peut s'empêcher d'en parler... Et peut-être cela aussi plaît-il à Philippe, ce plaisir enfantin avec lequel elle jouit des choses... Mais c'est tout de même amusant de voir la différence de ton entre ses monologues lyriques devant un homme et cet inventaire de ses biens devant une femme. »

Quand je partis, elle me dit en riant :

— Je vous ai scandalisée sans doute, parce que vous êtes mariée depuis peu de temps et parce que vous êtes amoureuse... Tout ça est sympathique. Mais ne dramatisez pas... Philippe vous aime bien, vous savez. Il me parle de vous très gentiment.

Être rassurée par Solange sur l'état de mon ménage et sur les sentiments de Philippe, me parut intolérable. Elle me dit : « A bientôt, revenez me voir. » Je n'y retournai pas.

XV

Quelques semaines après cette visite, je me sentis souffrante. Je toussais. Je frissonnais. Philippe vint passer la

soirée près de mon lit. La demi-obscurité, la fièvre peut-être aussi me donnèrent du courage. Je parlai à mon mari des changements que je trouvais en lui.

— Vous, Philippe, vous ne pouvez pas vous voir, mais pour moi c'est presque incroyable... Même les choses que vous dites... L'autre soir, quand vous discutiez avec Maurice de Thianges, cela m'a frappée; il y avait quelque chose de si dur dans vos jugements.

— Dieu! que vous faites attention à tout ce que je dis, ma pauvre Isabelle; beaucoup plus que moi, je vous assure. Qu'est-ce que j'ai dit de si grave, l'autre soir?

— J'ai toujours aimé vos idées sur la loyauté, le serment, le respect des contrats, mais cette fois, vous vous souvenez, c'est Maurice qui a soutenu cette thèse et vous, au contraire, vous disiez que la vie est si brève, que les hommes sont de malheureux animaux, qu'ils ont peu d'occasions de bonheur, qu'ils doivent saisir celles qui s'offrent, et alors, Philippe... (pour dire cela je tournai la tête et ne le regardai pas)... alors il m'a semblé que vous parliez pour Solange, qui écoutait.

Philippe rit, prit ma main.

— Comme vous avez chaud, — dit-il, — et quelle imagination! Mais non, je ne parlais pas pour Solange. Ce que je disais était exact. Nous nous lions presque toujours sans trop savoir ce que nous faisons. Puis nous désirons être honnêtes; nous ne voulons pas blesser les êtres que nous aimons; nous nous refusons, pour des raisons confuses, des plaisirs certains qu'ensuite nous regrettons. Je disais qu'il y a là une sorte de bonté lâche, que presque toujours nous en voulons à ceux qui nous ont fait ainsi renoncer à nous-mêmes et qu'en somme il vaut mieux, et pour eux et pour nous, avoir le courage de savoir ce que nous aimons, et de regarder la vie en face.

— Mais vous, Philippe, vous regrettez quelque chose en ce moment?

— Vous ramenez toujours à nous deux toutes les questions générales. Non, moi, je ne regrette rien; je vous aime beaucoup, je suis parfaitement heureux avec vous, mais je serais encore plus heureux si vous n'étiez pas jalouse.

— J'essaierai.

Le lendemain, le médecin vint et me trouva une angine d'un vilain aspect. Philippe resta beaucoup près de moi et surveilla les soins que l'on me donnait avec un grand dévouement. Solange m'envoya des fleurs, des livres et vint me voir dès que je pus recevoir. Je me trouvai injuste, odieuse, mais, quand je fus bien portante et recommençai à vivre comme tout le monde, je fus à nouveau frappée par leur intimité et m'inquiétai comme avant. D'ailleurs je n'étais pas seule à m'inquiéter. M. Schreiber, le directeur des papeteries, un protestant alsacien, qui était souvent venu déjeuner à la maison, et que j'avais pris en amitié, le trouvant très droit et très sûr, me retint timidement un jour que j'étais allée voir Philippe à son bureau et ne l'y avais pas trouvé.

— Madame Marcenat, — me dit-il, — je vous demande pardon de vous poser une question, mais est-ce que vous savez ce qu'a monsieur Philippe? Ce n'est plus le même homme.

— A quel point de vue?

— Tout lui est égal, madame; c'est très rare maintenant qu'il revienne l'après-midi au bureau; il manque des rendez-vous de ses meilleurs clients; il y a trois mois qu'il n'a pas été à Gandumas... Moi, je fais de mon mieux, mais je ne suis pas le patron... Je ne peux pas le remplacer.

Donc, quand Philippe me disait qu'il s'occupait de ses affaires, il mentait parfois, lui que j'avais connu si scrupuleux et si loyal. Mais ne mentait-il pas pour me rassurer? Et d'ailleurs avais-je su lui rendre la sincérité facile? Quelquefois je désirais qu'il fût heureux et me promettais de ne pas troubler sa tranquillité mais, le plus souvent, je le tourmentais de questions et de reproches. J'étais aigre, insistante, odieuse... Il me répondait avec une grande patience. Je me disais souvent qu'il avait été meilleur pour Odile que je ne l'étais pour lui dans des circonstances assez semblables, mais je m'excusais aussitôt en pensant que la situation était beaucoup plus terrible pour moi. Un homme ne joue pas toute sa vie sur un amour; il a son travail, ses amis, ses idées. Une femme faite comme moi n'existe que pour son amour. Par quoi le remplacer? Je détestais les femmes, et les hommes m'étaient indifférents. J'avais, après une longue

attente, cru gagner la seule partie que j'eusse jamais désiré jouer : celle d'un sentiment unique et absolu. Je l'avais perdue. A ce mal affreux, je n'apercevais ni fin, ni remède.

Ainsi se passa la seconde année de mon ménage.

XVI

Cependant deux faits vinrent me rassurer. Depuis longtemps Philippe devait aller étudier, en Amérique, certains procédés de travail de son industrie, et aussi le mode d'existence de l'ouvrier américain. J'avais le très vif désir de faire ce voyage avec lui. De temps à autre, il en formait le projet; il m'envoyait à la Transatlantique me renseigner sur des départs de paquebots, sur des prix de passage. Puis, après de longues hésitations, il décidait qu'on ne partirait pas. J'avais fini par penser que nous ne ferions jamais ce voyage; d'ailleurs j'en avais pris mon parti; j'étais maintenant résignée d'avance à tout. « C'est moi, me disais-je, qui ai repris les idées de Philippe sur l'amour chevaleresque. Je l'aime et je l'aimerai, quoi qu'il arrive, mais je ne serai jamais parfaitement heureuse. »

Au mois de janvier 1922, Philippe me dit un soir :

— Cette fois, je suis décidé; nous irons aux États-Unis au printemps.

— Moi aussi, Philippe?

— Naturellement, vous aussi. C'est beaucoup parce que je vous l'ai promis que je veux y aller. Nous resterons six semaines. Je finirai tout mon travail en huit jours, de sorte que nous pourrons voyager et voir le pays.

— Comme vous êtes gentil, Philippe! Je suis ravie.

Je le trouvais vraiment très bon. Douter de soi donne une grande et naïve humilité. Sincèrement, je ne croyais pas que Philippe pût trouver un bien grand plaisir à voyager avec moi. Surtout je lui étais reconnaissante de renoncer, pour deux mois, à toute occasion de voir Solange Villier. S'il l'avait aimée autant que je l'avais parfois craint, il n'aurait pu la quitter ainsi, lui surtout que je savais par nature si inquiet au sujet des êtres auxquels il tenait. Donc tout était moins grave que je ne l'avais pensé. Je me souviens que, pen-

dant tout ce mois de janvier, je fus gaie, libre d'esprit et que pas une fois je n'ennuyai Philippe par mes plaintes ni par mes questions.

Au mois de février, je m'aperçus que j'étais enceinte. Cela me fit un grand plaisir. J'avais passionnément désiré avoir un enfant, surtout un fils; il me semblait que ce serait un autre Philippe mais, cette fois, un Philippe qui, pour quinze ans au moins, m'appartiendrait tout entier. Philippe lui-même accueillit cette nouvelle avec joie, et cela aussi me fut agréable. Mais mon début de grossesse fut très mauvais et il fut bientôt évident que je ne pourrais supporter le voyage en mer. Philippe m'offrit de ne pas partir. Je savais qu'il avait déjà écrit de nombreuses lettres, organisé des visites d'usines, des rendez-vous, et j'insistai pour qu'il ne changeât rien à ses projets. Si je cherche maintenant pourquoi je m'imposais cette séparation qui m'était pénible, j'aperçois plusieurs mobiles : d'abord je me trouvais laide à ce moment; j'avais le visage fatigué; je craignais de lui déplaire. Puis l'idée d'éloigner Philippe de Solange continuait à m'être précieuse, et peut-être plus précieuse même que la présence de mon mari. Enfin j'avais souvent entendu Philippe exprimer l'idée que la grande force d'une femme est l'absence, que loin des êtres on oublie leurs défauts, leurs manies, que l'on découvre qu'ils apportent dans notre vie un élément précieux, indispensable, élément que nous n'avions pas remarqué parce qu'il était trop intimement mêlé à nous. « C'est comme le sel, disait-il, nous ne savons même pas que nous en absorbons, mais supprimons-le de tous nos repas et, sans doute, nous mourrons. »

Si Philippe, loin de moi, pouvait découvrir que j'étais le sel de sa vie!...

Il partit au début d'avril, m'ayant recommandé de me distraire, de voir des gens. Quelques jours après son départ, me sentant mieux, j'essayai de sortir un peu. Je n'avais aucune lettre de lui; je savais que je n'en aurais pas avant quinze jours, mais je sentais le besoin de secouer la mélancolie qui m'envahissait. Je téléphonai à quelques amis et il me sembla qu'il serait à la fois correct et adroit de téléphoner à Solange.

J'eus beaucoup de mal à obtenir une réponse; enfin un valet de chambre me dit qu'elle était partie pour deux mois. Cela me donna une émotion violente. Je crus, follement d'ailleurs, car c'était invraisemblable, qu'elle était partie avec Philippe. Je demandai si on avait son adresse; on me dit qu'elle était chez elle, à Marrakech. Mais oui, c'était évident, elle faisait son voyage habituel au Maroc. Pourtant, après avoir raccroché le récepteur, je dus m'étendre sur mon lit, très mal à mon aise, et je réfléchis longuement et tristement. Voilà donc pourquoi Philippe avait si volontiers accepté l'idée de ce départ. Je lui en voulais surtout de ne pas me l'avoir dit et de m'avoir laissé accepter cette offre comme un généreux sacrifice. Aujourd'hui, avec le recul du temps, je suis beaucoup plus indulgente. Impuissant à s'arracher à elle, affectueux pourtant pour moi Philippe avait fait de son mieux et essayé de me donner tout ce qu'il pouvait enlever à une passion qui ne devenait que trop évidente.

Les premières lettres que je reçus d'Amérique effacèrent d'ailleurs cette impression. Elles étaient tendres et colorées; il avait l'air de regretter mon absence et de souhaiter partager avec moi une vie qui lui plaisait. « *C'est un pays pour vous, Isabelle, un pays de confort et de perfection, un pays d'ordre et de choses bien faites. New-York pourrait être une maison géante, dirigée par une Isabelle précise et toute-puissante.* » Et, dans une autre lettre : « *Que vous me manquez, ma chérie! Que j'aimerais à vous trouver, le soir, dans cette chambre d'hôtel que peuple seul un téléphone trop actif. Nous aurions ensemble une de ces longues conversations que j'aime; nous passerions en revue les hommes, les choses de la journée, et votre petit esprit clair m'apporterait des idées précieuses. Puis vous me diriez, sans doute avec hésitation et indifférence apparente : « Est-ce » que vous la trouvez vraiment jolie, cette Mrs Cooper Lawrence » avec laquelle vous êtes resté toute la soirée? » Sur quoi je vous embrasserais et nous nous regarderions en riant. N'est-ce pas, chérie?* » En lisant cela, je souriais en effet et je lui étais reconnaissante de bien me connaître et de m'accepter.

XVII

Tout dans la vie est inattendu, et c'est peut-être ainsi jusqu'à la fin. Cette séparation, que j'avais tant redoutée, demeure dans ma vie comme un temps de relatif bonheur. J'étais assez solitaire, mais je lisais, je travaillais. D'ailleurs j'étais très fatiguée et dormais une partie du jour. La maladie est une forme de bonheur moral, parce qu'elle impose à nos désirs et à nos soucis des limites fermes. Philippe était loin, mais je savais qu'il était content, bien portant. Il m'écrivait des lettres charmantes. Il n'y avait entre nous jamais une querelle, jamais une ombre. Solange était au fond du Maroc, éloignée de mon mari par sept ou huit jours de mer. Le monde me semblait plus beau, la vie plus facile, plus douce que je ne les avais trouvés depuis longtemps. Je comprenais maintenant une phrase que m'avait dite un jour Philippe et que j'avais alors jugée monstrueuse : « L'amour supporte mieux l'absence ou la mort que le doute ou la trahison. »

Philippe m'avait fait promettre d'accepter de voir nos amis. Je dînai une fois chez les Thianges, deux ou trois fois chez tante Cora. Elle vieillissait beaucoup. Sa collection de vieux généraux, de vieux amiraux, de vieux ambassadeurs, était dépareillée par la mort. Beaucoup de beaux spécimens manquaient tout à fait, n'ayant pas été remplacés dans leurs cadres. Elle-même s'endormait quelquefois dans un fauteuil, au milieu d'un cercle affectueux et ironique. On disait qu'elle mourrait pendant un dîner. Moi, je lui restais reconnaissante d'avoir chez elle rencontré Philippe et j'y allais fidèlement. Il m'arriva même, deux ou trois fois, de déjeuner seule avec elle ce qui était contraire à toutes les traditions de l'avenue Marceau, mais j'avais commencé un soir à lui faire des confidences et elle m'avait encouragée à continuer. J'en arrivai à lui raconter toute mon histoire, mon enfance d'abord, puis mon mariage, le rôle de Solange, et ma jalousie. Elle m'écouta en souriant.

— Eh bien, ma pauvre petite, — me dit-elle, — si vous n'avez jamais de malheurs plus graves, vous serez une femme très heureuse... De quoi vous plaignez vous? Votre mari n'est pas fidèle? Mais les hommes ne sont jamais fidèles...

— Je vous demande pardon, ma tante. Mon beau-père...

— Votre beau-père était un ermite, c'est entendu, je l'ai mieux connu que vous... Mais le beau mérite! Édouard a passé toute sa jeunesse en province, dans un monde incroyable. Il n'a pas eu de tentations... Mais prenez, par exemple, mon pauvre Adrien. Vous croyez qu'il ne m'a jamais trompée? Ma chère petite Isabelle, pendant vingt ans de ma vie, j'ai su qu'il avait pour maîtresse ma meilleure amie, Jeanne de Casa-Ricci... Bien sûr, je ne vous dis pas qu'au début je n'ai pas trouvé cela désagréable, mais tout s'est arrangé... Je me rappelle, le jour de nos noces d'or, j'avais invité tout Paris, le pauvre Adrien, qui n'avait plus très bien sa tête, a fait un petit discours où il a parlé à la fois de moi, de Jeanne Casa, de l'Amiral... Autour de la table on riait, naturellement, mais au fond tout ça était très gentil, et nous étions très vieux, nous avions passé la vie de notre mieux, nous n'avions rien gâché sans remède... C'était très bien et d'ailleurs le dîner était si bon que les gens ne pensaient guère à autre chose.

— Oui, ma tante, mais tout dépend des caractères. Pour moi la vie sentimentale est l'essentiel, la vie mondaine m'est indifférente. Alors...

— Mais qui vous dit, mon pauvre petit, de ne pas avoir de vie sentimentale? Naturellement j'aime beaucoup mon neveu et ce n'est pas moi qui vous conseillerai de prendre un amant... Non, bien sûr... Mais tout de même, s'il plaît à M. Philippe de courir ailleurs quand il a une jeune et jolie femme, ce n'est pas moi non plus qui vous en voudrai si, de votre côté, vous cherchez à meubler votre vie... Je sais bien qu'ici même, avenue Marceau, il ne manque pas d'hommes auxquels vous plaisez...

— Hélas! ma tante, je crois au mariage.

— Oui, c'est entendu... Moi aussi je crois au mariage, je l'ai prouvé, mais le mariage est une chose et l'amour en est une autre... Il faut avoir un canevas solide, mais il n'est pas défendu de broder des arabesques.

Tante Cora me parla longtemps sur ce ton. Elle m'amusait, nous nous aimions même, mais nous étions peu faites pour nous comprendre.

Je fus aussi invitée par des gens qui étaient les associés de Philippe dans plusieurs affaires, les Sommervieu. Je crus qu'il était de mon devoir d'accepter, parce qu'ils pouvaient être utiles à Philippe. Quand j'arrivai chez eux, je regrettai d'être venue car je vis tout de suite que je n'y connaissais personne. La maison était belle, meublée avec un goût un peu trop moderne pour me plaire, mais réel. Philippe aurait été intéressé par les tableaux; il y avait des Marquet, un Sisley, un Lebourg. Madame Sommervieu me présenta à des femmes et à des hommes inconnus. Les femmes, jolies pour la plupart, étaient couvertes de beaux bijoux. Les hommes étaient presque tous du type grand ingénieur, corps robuste et visage énergique. J'écoutai des noms sans y faire attention, sachant très bien que je les oublierais. « Madame Godet, » dit mon hôtesse. Je regardai madame Godet qui était une jolie blonde un peu fanée. Il y avait aussi un M. Godet, officier de la Légion d'honneur, qui semblait autoritaire. Je ne savais rien d'eux et pourtant je pensais : « Godet? Godet? Il me semble que je connais ce nom. » Je demandai :

— Qui est-ce donc, M. Godet?

— Godet, dit madame Sommervieu, c'est le grand homme de la métallurgie. Il est administrateur délégué des Aciéries de l'Ouest et il est aussi très puissant dans les Houillères.

Je pensai que Philippe avait dû m'en parler, ou était-ce Villier?

Godet fut mon voisin de table. Il regarda mon carton avec curiosité, car il n'avait pas entendu mon nom et me dit tout de suite :

— Est-ce que vous êtes par hasard la femme de Philippe Marcenat?

— Oui, certainement.

— Oh! mais j'ai beaucoup connu votre mari. C'est chez lui, ou plutôt chez son père, que j'ai fait mes débuts, en Limousin. De tristes débuts. Je devais m'occuper d'une usine de papier; cela ne m'intéressait pas. J'avais là un rôle subalterne. Votre beau-père était un homme sévère, avec lequel il était difficile de travailler. Ah! oui, Gandumas, pour moi, c'est un mauvais souvenir! (Il rit et ajouta :) Je vous demande pardon de vous dire cela.

Pendant qu'il parlait, j'avais soudain compris... Misa, c'était le mari de Misa... Tout le récit de Philippe me revenait à l'esprit, aussi présent que si j'en avais eu les phrases sous les yeux. Ainsi cette jolie femme aux yeux doux et plaintifs, qui était là-bas à l'autre bout de la table, souriant gaiement à son voisin, c'était elle que Philippe avait enlacée un soir, assis sur des coussins, devant un feu mourant. Je ne pouvais le croire. Dans mon imagination, cette cruelle, cette voluptueuse Misa avait pris l'air et le ton d'une Lucrèce Borgia, d'une Hermione. Philippe me l'avait-il si mal décrite? Mais il fallait parler avec le mari.

— C'est vrai, Philippe m'a très souvent dit votre nom.

Puis j'ajoutai, avec un peu de difficulté :

— Madame Godet était, n'est-ce pas, une grande amie de la première femme de mon mari?

Il cessa de me regarder et prit, lui aussi, un air embarrassé. (« Que sait-il? » pensais-je).

— Oui, — dit-il, — elles étaient amies d'enfance. Puis il y a eu des difficultés. Odile ne s'est pas très bien conduite vis-à-vis de Misa, je veux dire Marie-Thérèse, mais j'appelle ma femme Misa.

— Oui, naturellement.

Puis, m'apercevant que le mot était bizarre, je parlai d'autre chose. Il m'expliqua les rapports de la France et de l'Allemagne dans le monde de l'acier, du coke et de la houille. Il me montra l'influence de ces grandes questions industrielles sur la politique étrangère. Il avait des idées vastes, qui m'intéressèrent. Je lui demandai s'il connaissait Jacques Villier.

— Celui du Maroc? — dit-il, — oui; je l'ai dans un de mes Conseils.

— Vous le trouvez intelligent?

— Je le connais à peine; il a réussi....

Après le dîner, je manœuvrai pour me trouver seule avec sa femme. Je savais que Philippe me l'aurait défendu, et j'avais fait effort pour me l'interdire, mais une curiosité passionnée me poussait et je m'approchai d'elle. Elle parut surprise. Je lui dis :

— Votre mari m'a rappelé, pendant le dîner, que vous aviez autrefois beaucoup connu le mien.

— Oui, — dit-elle froidement. — Nous avons, Julien et moi, vécu à Gandumas pendant quelques mois.

Elle me jeta un regard bizarre, à la fois interrogateur et triste. Elle avait l'air de penser : « Est-ce que vous savez la vérité, vous? Et cette apparente amabilité, est-elle feinte? » Chose étrange, elle ne me déplaisait pas, bien au contraire. Je la trouvais sympathique. Cette grâce, cet air mélancolique et sérieux me touchaient. « Elle a l'air, me disais-je, d'une femme qui a profondément souffert. Qui sait? Peut-être a-t-elle voulu le bonheur de Philippe? Peut-être a-t-elle voulu, parce qu'elle l'aimait, le mettre en garde contre une femme qui ne pouvait que le rendre malheureux? Tout cela est-il si criminel? »

Je m'assis près d'elle et essayai de l'apprivoiser. Au bout d'une heure, j'arrivai à la faire parler d'Odile. Elle ne pouvait le faire sans une certaine gêne qui montrait combien ce souvenir éveillait encore chez elle des sentiments vifs.

— C'est bien difficile pour moi, — dit-elle, — de parler d'Odile. Je l'ai beaucoup aimée, beaucoup admirée. Ensuite elle m'a fait du mal, et puis elle est morte. Je ne veux pas la salir, et surtout à vos yeux.

Elle me regarda de nouveau, de cet étrange regard tout chargé de questions.

— Oh! — lui dis-je, — ne croyez pas que je sois moi-même hostile à ce souvenir. J'ai tant entendu parler d'Odile que je finis, au contraire, par la considérer comme faisant partie de moi. Elle a dû être si belle.

— Oui, — dit-elle avec tristesse, — elle était admirablement belle. Pourtant il y avait dans ses yeux quelque chose que je n'aimais pas. Un peu de... non... je ne veux pas dire de fausseté... ce serait trop... c'était... Je ne sais pas comment vous expliquer, c'était quelque chose comme de la ruse triomphante. Odile était un être qui avait besoin de domination. Elle voulait imposer *sa* volonté, *sa* vérité. Sa beauté lui avait donné confiance en elle et elle croyait, presque de bonne foi, que si elle affirmait une chose, celle-ci devenait vraie. Avec votre mari, qui l'adorait, cela réussissait mais avec moi, non, et elle m'en voulait.

Je l'écoutais et je souffrais. Je retrouvais l'Odile de Renée,

l'Odile de ma belle-mère, presque la Solange d'Hélène de Thianges, et non plus l'Odile de Philippe, celle que j'aimais.

— Mais comme c'est curieux, — lui dis-je, — vous me décrivez un être fort, volontaire. Philippe me donne l'impression, quand il parle d'elle, d'une femme frêle, toujours étendue, un peu enfantine et au fond très bonne.

— Oui, — dit Misa, — cela c'était vrai aussi, mais je crois que c'était la surface. Le vrai fond d'Odile. c'était une audace de... enfin je ne sais pas comment vous dire... une audace de soldat, de partisan. Par exemple, quand elle a voulu cacher... mais non, je ne peux pas vous raconter cela, à vous.

— Ce que vous appelez audace, Philippe l'appelle courage; il dit que c'était une de ses grandes qualités.

— Oui, si vous voulez. C'est vrai en un sens, mais elle n'avait pas de courage pour s'imposer à elle-même des limites. Elle avait du courage pour exécuter ce qu'elle désirait. C'était tout de même beau, mais moins difficile.

— Vous avez des enfants? — lui dis-je, je ne sais pourquoi.

— Oui, — répondit-elle en regardant à terre, — trois : deux garçons et une fille.

Nous parlâmes pendant toute la soirée et nous nous séparâmes ayant dessiné l'esquisse d'une amitié. Pour la première fois, j'étais en désaccord complet avec un jugement de Philippe. Non, cette femme n'était pas méchante. Elle avait été amoureuse et jalouse. Était-ce moi qui pouvais l'en blâmer? Au dernier moment, j'eus un mouvement que je me reprochai ensuite. Je lui dis :

— Au revoir. J'ai été très contente de causer avec vous. Voulez-vous me téléphoner? Je suis seule en ce moment, nous pourrions peut-être sortir ensemble.

Dès que je fus hors du salon, je me dis que j'avais eu tort et que Philippe ne m'approuverait pas; quand il saurait que je m'étais liée avec Misa, il me ferait des reproches très vifs, et sans doute aurait-il raison.

Elle-même avait dû goûter un certain plaisir à notre conversation; peut-être était-elle curieuse de moi, de mon ménage, car elle me téléphona en effet deux jours plus tard et nous prîmes rendez-vous pour une promenade au Bois. Ce que je voulais, c'était la faire parler d'Odile, apprendre par elle les

goûts, les habitudes, les manies d'Odile, et par là peut-être plaire mieux à Philippe que je n'osais guère interroger sur le passé. Je posai à Misa de nombreuses questions : « Comment s'habillait-elle? Qui était sa modiste? On me dit qu'elle savait si bien arranger les fleurs... Comment est-ce que cela peut être si personnel, un arrangement de fleurs? Expliquez-moi... Mais comme c'est curieux, vous me dites et tout le monde me dit qu'elle avait beaucoup de charme, et certains des détails que vous me donnez sont plutôt durs, presque déplaisants... Alors de quoi était-ce fait, ce charme? »

Mais de cela Misa se montra incapable de me donner même une idée et je vis qu'elle-même s'était souvent posé la même question sans jamais trouver une réponse. Je retrouvai seulement, dans ce qu'elle me dit sur Odile, ce goût de la nature qui était aussi chez Solange, et une vivacité spontanée qui me manquait. « Je suis trop méthodique, pensai-je; je me méfie trop de mes mouvements d'enthousiasme. Je crois que le côté enfantin d'Odile, et sa gaieté, plaisaient à Philippe autant et plus que ses qualités morales. » Puis nous en vînmes à parler plus intimement de Philippe. Je lui dis combien je l'aimais.

— Oui, — dit-elle, mais êtes-vous heureuse avec lui?

— Très heureuse. Pourquoi?

— Pour rien... Je vous demande seulement. D'ailleurs je comprends bien que vous l'aimiez; il est attachant. Mais, en même temps, il a de telles faiblesses avec des femmes du type d'Odile que cela doit le rendre très difficile comme mari.

— Pourquoi dites-vous « des femmes? » Vous en avez connu d'autres qu'Odile dans sa vie?

— Oh! non, mais je le sens. Vous comprenez, c'est un homme que le dévouement, l'amour passionné doivent plutôt éloigner... Enfin je dis cela, moi, je n'en sais rien; je le connais très peu, mais j'imagine. Au temps où je le voyais, je trouvais en lui des coins de futilité, de frivolité qui le diminuaient un peu. Mais, vous savez, encore une fois, tout ce que je dis n'a aucune valeur. Je l'ai si peu vu dans ma vie.

Je me sentais très mal à mon aise; elle paraissait y prendre plaisir. Est-ce que Philippe avait raison? Était-elle méchante? En revenant à la maison, je passai une affreuse soirée. J'avais

trouvé sur ma cheminée une tendre lettre de Philippe. Je lui demandai pardon d'avoir douté de lui. Certes il était faible, mais j'aimais aussi cette faiblesse et, dans les phrases ambiguës de Misa sur lui, je ne voulais voir, moi, que déception d'amoureuse. Elle me demanda plusieurs fois de sortir avec elle et m'invita même à dîner. Je refusai.

XVIII

La fin de l'absence de Philippe approchait. J'en éprouvais une joie prodigieuse. Ma santé s'était maintenant rétablie; je me portais même mieux qu'avant ma grossesse. Cette attente, le sentiment de la vie qui se formait en moi, me donnaient du calme et de la sérénité. Je faisais de grands efforts pour que Philippe eût une bonne surprise en rentrant chez lui. Sans doute avait-il dû voir en Amérique des femmes très belles, des maisons parfaites. Malgré mon état, à cause de mon état, je pris grand soin de mes robes. Je fis changer plusieurs détails d'ameublement, parce que Misa m'avait donné quelques idées sur ce qu'Odile eût peut-être aimé. Le jour du retour, je remplis la maison d'une folle profusion de fleurs blanches. J'avais vaincu ce jour-là ce que Philippe appelait en riant ma « sordide économie ».

Quand Philippe, à la gare Saint-Lazare, descendit du train transatlantique, je le trouvai rejeuni et joyeux, le teint hâlé par ses six jours de mer. Il était tout plein de souvenirs et de récits. Les premiers jours furent très agréables. Solange était encore au Maroc; j'avais pris soin de m'en assurer. Philippe s'accorda, avant de reprendre son travail, huit jours de vacances qu'il me donna tout entiers.

Ce fut pendant ces huit jours que se passa un épisode qui éclaira beaucoup pour moi la nature profonde de mon mari. Un matin, je sortis vers dix heures parce que j'avais un rendez-vous pour un essayage. Philippe resta couché. Après mon départ, me raconta-t-il ensuite, la sonnerie du téléphone retentit. Il alla répondre et une voix d'homme, inconnue de lui, répondit :

— Madame Marcenat?

— Non, — dit-il, — monsieur Marcenat. Qui est à l'appareil?

Un bruit sec lui apprit qu'on avait raccroché.

Le fait le surprit; il téléphona à la surveillante pour savoir qui venait de parler; cela exigea de longues négociations, puis on lui répondit : « Cabine Bourse, » ce qui devait être une erreur et n'expliquait rien. Quand je rentrai, il me dit :

— Qui peut vous avoir téléphoné de la Bourse?

— De la Bourse? — lui dis-je avec surprise.

— Oui, de la Bourse. On vous a demandée, j'ai répondu que c'était moi; aussitôt on a raccroché.

— Quelle étrange histoire! Vous êtes sûr?

— Quelle question indigne de vous, Isabelle! Naturellement, je suis sûr. D'ailleurs la voix était parfaitement nette.

— Une voix d'homme ou de femme?

— D'homme, naturellement.

— Pourquoi « naturellement »?

Jamais nous ne nous étions parlé sur ce ton; malgré moi, j'avais l'air gênée. Bien qu'il eût dit « une voix d'homme », j'étais persuadée que c'était Misa qui avait téléphoné (elle me demandait très souvent) et je n'osais pas la nommer. J'étais fâchée contre Philippe, qui avait presque l'air de soupçonner de mensonge une femme qui l'adorait, et pourtant, j'étais un peu flattée. Il pouvait donc être jaloux de moi? Je sentais naître, avec une étonnante rapidité, une femme que je ne connaissais pas, une Isabelle un peu ironique, un peu coquette, un peu compatissante. Cher Philippe! S'il avait su à quel point je n'existais que par lui et pour lui, il eût été bien tranquille, trop tranquille. Après le déjeuner, il me dit avec une négligence qui me rappela certaines de mes propres phrases :

— Qu'est-ce que vous faites, cet après-midi?

— Moi, rien, des courses. Puis j'ai un thé chez madame Brémont, à cinq heures.

— Cela vous ennuierait si j'y allais avec vous, puisque je suis en vacances?

— Au contraire, je serais ravie. Vous ne m'avez pas habituée à tant de gentillesse. Je vous y retrouverai, à six heures.

— Comment? Vous m'aviez dit cinq heures.

— Enfin c'est comme tous les thés; le carton dit cinq heures; personne n'arrive avant six heures.

— Est-ce que je ne pourrais pas vous accompagner dans vos courses et y aller ensuite avec vous?

— Certainement... Je croyais que vous vouliez passer au bureau pour voir votre courrier?

— Ce n'est pas pressé. J'irai demain.

— Vous êtes un mari délicieux quand vous arrivez de voyage, Philippe.

Il sortit donc avec moi et nous passâmes l'après-midi dans une atmosphère de contrainte toute nouvelle. Il y a, dans le carnet de Philippe, une note sur cette promenade; elle m'a révélé des sentiments qu'à ce moment je n'avais pas devinés si intenses.

« *Il me semble que, pendant cette absence, elle a acquis une sorte de force, de sûreté d'elle-même qu'elle n'avait pas. Oui, c'est cela, sûreté d'elle-même? Pourquoi? C'est bizarre. Elle descendait de voiture pour acheter des livres et me jetait, en descendant, un regard tendre, mais qui me paraissait étrange. Chez madame Brémont, elle a eu une longue conversation avec le docteur Gaulin. Je me suis surpris essayant de saisir le ton sur lequel ils se parlaient. Gaulin racontait des expériences sur les souris :*

— *Vous prenez des souris vierges, — disait-il; — vous placez à côté d'elles de jeunes souriceaux; elles ne s'en occupent pas; elles les laissent mourir de faim si vous n'intervenez pas. Vous leur injectez un extrait ovarien; elles deviennent, en deux jours, des mères admirables.*

— *Comme c'est intéressant! — dit Isabelle. — J'aimerais beaucoup voir cela.*

— *Venez à mon laboratoire; je vous montrerai.*

Alors il me sembla, pendant un instant, que la voix de Gaulin était celle que j'avais entendue au téléphone. »

Jamais je n'ai mieux mesuré l'absurdité de toute jalousie qu'en lisant cette note, car jamais soupçon ne fut plus fou. Ce docteur Gaulin était un médecin aimable, intelligent, qui était très à la mode cette année-là dans le monde et que j'avais plaisir à écouter, mais l'idée qu'on pût s'intéresser en lui à l'homme ne m'était jamais venue. Depuis mon mariage avec Philippe, j'étais devenue incapable de « voir » même un autre

homme; ils m'apparaissaient tous comme des objets massifs, destinés à servir Philippe ou à lui nuire. Je n'aurais pu me concevoir les aimant. Et pourtant, sur un bout de papier épinglé par Philippe sur le précédent, je lis ceci :

« *Accoutumé comme je le suis à confondre l'amour avec les souffrances du doute, je me prends à croire que peut-être j'en éprouve à nouveau les effets. Cette même Isabelle que, trois mois plus tôt, j'avais jugée trop assidue, trop présente, je ne puis maintenant la retenir auprès de moi autant que je le souhaite. Ai-je vraiment ressenti près d'elle cette impression d'invincible ennui? Maintenant je suis moins heureux en apparence, mais je ne m'ennuie plus un seul instant. Isabelle est très étonnée de mon attitude nouvelle; elle est si modeste que le sens véritable de mon changement lui demeure secret. Ce matin, elle m'a dit :*

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'irai cet après-midi à Pasteur voir les expériences de Gaulin.

— Certainement non, — lui dis-je, — vous n'irez pas.

Elle m'a regardé, stupéfaite de ma violence.

— Mais pourquoi, Philippe? Vous avez entendu, l'autre jour, ce qu'il racontait; cela me paraît très intéressant.

— Gaulin a une façon de se tenir avec les femmes qui me déplaît.

— Gaulin? Quelle étrange idée! Je l'ai beaucoup rencontré cet hiver; je n'ai jamais rien remarqué. Mais vous, vous le connaissez à peine; vous l'avez vu dix minutes chez les Brémont...

— Justement, c'est pendant ces dix minutes...

Alors pour la première fois depuis que je la connaissais, Isabelle a eu un sourire qui aurait pu être un sourire d'Odile.

— Seriez-vous jaloux? m'a-t-elle dit. Ah! ça, c'est trop drôle, cela m'amuse beaucoup. »

Je me souviens de cette scène. J'étais en effet un peu amusée, et, comme je l'écrivais tout à l'heure, assez heureuse. Sur cet esprit de Philippe, que j'avais si longtemps trouvé fermé, objet insaisissable que je tentais en vain de fixer et d'ouvrir, je sentais soudain que j'avais prise. Ce fut une grande tentation et, si dans ma vie, j'ai droit à quelque indulgence, il me semble que ce devrait être à cause de cette période car je sentis alors que, si je voulais jouer un certain

jeu, un jeu de coquetterie et de mystère, je pourrais attacher mon mari avec une solidité toute nouvelle. Je ne pouvais en douter. Je me permis deux ou trois inoffensives expériences. Oui, Philippe était ainsi fait. Le doute le torturait et le retenait. Mais je savais aussi que le doute était pour lui une souffrance continue, une obsession. Je le savais parce que j'avais lu l'histoire de sa vie antérieure, et je le constatais aussi tous les jours. Inquiet de mes actions, de mes phrases, il tombait dans des méditations tristes, il dormait mal, il avait cessé de prendre intérêt à ses affaires. Comment pouvait-il se laisser aller à de telles folies? J'attendais mon enfant dans quatre mois et je ne pensais qu'à cet enfant et à lui, mais cela il ne le voyait pas.

Je n'ai pas voulu jouer cette partie que pourtant j'aurais pu gagner. C'est le seul petit crédit que je demande, c'est le seul grand sacrifice que j'aie fait, mais je l'ai fait et je voudrais espérer qu'à cause de lui, tu m'avais pardonné, Philippe, ma sombre, ma triste jalousie, et des mesquineries qui, parfois, t'avaient justement irrité. Moi aussi j'aurais pu te lier, te priver de ta force, de ta liberté d'esprit, de ton bonheur; moi aussi j'aurais pu t'inspirer cette douloureuse inquiétude que tu craignais, que tu cherchais. Je n'ai pas voulu. J'ai désiré t'aimer sans ruse, combattre à poitrine découverte. Je me suis livrée à toi sans défense, alors que toi-même tu me tendais des armes. Je crois que j'ai bien fait. Il me semble que l'amour doit être quelque chose de plus grand que cette guerre cruelle entre amants. Il doit être possible d'avouer que l'on aime et pourtant de se faire aimer. C'était ta faiblesse, mon chéri, que ce besoin d'être ainsi sauvé de l'ennui par la folie de celles que tu aimais. Ce n'était pas ainsi que je concevais l'amour. Je me sentais capable d'un dévouement total et même d'un esclavage. Rien au monde n'existait pour moi que toi. Une catastrophe aurait pu anéantir autour de nous tous les hommes que nous connaissions, si tu étais resté, elle ne m'aurait pas semblé grave. Tu étais mon univers. Te le laisser voir et entendre était peut-être imprudent. Peu m'importait. Avec toi, mon amour, je ne souhaitais pas suivre une politique sage. J'étais incapable de feindre, d'être prudente. Je t'aimais.

En quelques jours, par la netteté de ma conduite, par le calme de ma vie, je ramenai la tranquillité dans l'esprit de Philippe. Je ne vis plus Gaulin, à regret d'ailleurs, car c'était un homme agréable. Je m'enfermai presque complètement.

Les derniers mois de ma grossesse me furent assez pénibles. Je me voyais déformée et ne voulais plus sortir avec Philippe, car je craignais de lui déplaire. Pendant les dernières semaines, il me tint compagnie avec beaucoup de dévouement, resta tous les jours avec moi et prit l'habitude de me faire la lecture. Jamais notre ménage ne ressembla plus à ce que j'avais toujours rêvé. Nous avions repris ensemble quelques grands romans. J'avais lu, dans ma jeunesse, Balzac, Tolstoï, mais je les avais mal compris. Maintenant tout me paraissait riche de sens. La Dolly, qui est au début d'*Anna Karénine*, c'était moi; Anna elle-même, c'était un peu Odile, un peu Solange. Quand Philippe lisait, je devinais qu'il faisait les mêmes rapprochements. Quelquefois une phrase évoquait de façon si évidente, ou notre ménage, ou moi-même, que Philippe levait les yeux de son livre en me regardant avec un sourire qu'il ne pouvait contenir; je souriais aussi.

J'aurais été très heureuse si je n'avais trouvé Philippe encore triste. Il ne se plaignait de rien, il était bien portant, mais souvent il soupirait, s'asseyait dans un fauteuil près de mon lit, étendait ses longs bras avec lassitude et passait sa main sur ses yeux.

— Vous êtes fatigué, chéri? — lui disais-je.

— Oui, un peu, je crois que j'aurais besoin d'un changement d'air. Ce bureau, toute la journée...

— Bien sûr, d'autant plus que vous restez ensuite avec moi toute la soirée. Mais sortez, chéri... Amusez-vous... Pourquoi n'allez-vous plus jamais au théâtre, au concert?

— Vous savez bien que j'ai horreur de sortir seul.

— Est-ce que Solange ne va pas bientôt rentrer? Elle ne devait rester que deux mois. Vous n'avez pas de ses nouvelles?

— Si, elle m'a écrit, — dit Philippe. — Elle a prolongé son séjour. Elle ne voulait pas laisser son mari seul.

— Comment? Mais elle le laisse seul tous les ans... Pourquoi soudain cette sollicitude? C'est bizarre.

— Que voulez-vous que je sache? — dit Philippe avec

agacement. — Elle m'écrit cela, c'est tout ce que je puis vous dire.

XIX

Enfin Solange revint, quelques semaines avant mon accouchement. La brusque transformation de Philippe me serra le cœur. Un soir, je le retrouvai jeune et brillant. Il m'apporta des fleurs et des grosses crevettes roses que j'aimais. Il se promena autour de mon lit avec animation, les mains dans ses poches, et me raconta des histoires amusantes sur son bureau, sur des éditeurs qu'il avait vus dans la journée. « Qu'est-ce qu'il a? me demandais-je. D'où lui vient cet éclat? »

Il dîna près de mon lit et, négligemment, sans le regarder, je lui demandai :

— Toujours pas de nouvelles de Solange?

— Comment? — dit Philippe avec une aisance trop dégagée. — Je ne vous ai pas dit qu'elle m'a téléphoné ce matin? Elle est à Paris depuis hier.

— Je suis contente pour vous, Philippe. Vous allez avoir une compagne de sorties au moment où je serai, moi, incapable de vous tenir compagnie.

— Mais vous êtes folle, chérie, je ne vous quitterai pas un instant.

— J'exige que vous me quittiez; d'ailleurs je ne serai pas seule, ma mère va bientôt être à Paris.

— C'est vrai, — dit Philippe d'un air ravi; — elle ne doit plus être bien loin, Madame Mère. D'où venait son dernier télégramme?

— C'était un radio envoyé du bateau mais, d'après ce qu'on m'a dit aux Messageries, elle devrait être à Suez demain.

— Je suis bien content pour vous, — dit Philippe; — c'est très gentil à elle d'avoir fait cet immense voyage pour venir assister à un accouchement.

— Ma famille est comme la vôtre, Philippe; les naissances et les morts sont des fêtes du clan. Je me souviens que des obsèques de cousins de province étaient les souvenirs les plus gais de mon père.

— Mon grand-père Marcenat, — dit Philippe, — quand il était très vieux et que son médecin lui interdisait d'aller

à tous les enterrements, se plaignait beaucoup : « On ne veut pas que je suive le convoi du pauvre Ludovic, disait-il, je n'ai pourtant pas tant de distractions. »

— Il me semble que vous êtes très gai ce soir, Philippe.

— Moi? Oh! non. Il fait beau. Vous allez bien. Ce cauchemar de neuf mois va finir. Je suis content. C'est assez naturel.

J'étais humiliée de le voir aussi vivant et de connaître la cause de cette résurrection. Il mangea d'un appétit robuste que j'avais connu à Saint-Moritz et qu'il avait depuis quelques mois, pour mon inquiétude, perdu. Après le dîner, il devint nerveux. Il bâilla. Je lui dis :

— Voulez-vous que nous lisions un peu? C'était très bien, ce Stendhal que vous aviez commencé hier soir...

— Ah! oui, — dit Philippe, — *Lamiel*... Oui, c'est rudement bien... Si vous voulez.

Il fit une moue d'ennui.

— Écoutez, Philippe. Savez-vous ce que vous devriez faire? Allez dire bonsoir à Solange; vous ne l'avez pas vue depuis cinq mois; ce serait gentil.

— Vous croyez? Mais je ne veux pas vous laisser. Et puis, je ne sais pas du tout si elle est chez elle, ni si elle est libre. Le premier soir de son retour, elle doit avoir sa famille, celle de Jacques.

— Téléphonez-lui.

J'avais espéré qu'il se défendrait mieux, mais il céda tout de suite à la tentation.

— Eh bien! je vais essayer, — dit-il, et il sortit.

Cinq minutes plus tard, il revint, le visage joyeux et me dit :

— Puisque cela vous est égal, je vais faire un saut chez Solange. Je resterai un quart d'heure.

— Restez tant que vous voudrez. Je suis ravie, cela vous fera le plus grand bien. Mais dites-moi bonsoir quand vous rentrerez, même s'il est très tard.

— Il ne sera pas très tard; il est neuf heures; je serai là à neuf heures trois quarts.

Je le revis ce soir-là à minuit. En attendant, j'avais un peu lu et un peu pleuré.

XX

Ma mère arriva de Chine quelques jours avant la naissance de mon enfant. Je fus étonnée, en la revoyant, de me sentir à la fois plus près et plus loin d'elle que je n'aurais pensé. Elle critiqua notre mode de vie, nos domestiques, nos meubles, nos amis et ses reproches firent résonner en moi des cordes invisibles et lointaines qui rendaient, faiblement, le même son, mais ce vieux fond familial était déjà couvert par une épaisse « zone Philippe » et ce qui l'étonnait, la choquait, me paraissait, à moi, naturel. Elle ne tarda pas à remarquer que Philippe n'était pas tout à fait pour moi, en ces dernières semaines de grossesse, aussi attentif qu'il aurait pu l'être. Je souffrais quand elle me disait : « Je viendrai te tenir compagnie ce soir, car je ne suppose pas que ton mari ait le courage de rester à la maison, » et je me reprochais de souffrir alors par orgueil plus que par amour. Je regrettais qu'elle ne fût pas venue avant le retour de Solange et au moment où Philippe, hors ses heures de travail, ne me quittait pas. J'aurais voulu lui montrer que, moi aussi, je pouvais être aimée. Souvent, debout près de mon lit, elle me regardait d'un air critique qui ranimait en moi toutes mes angoisses de jeune fille. Attentive, presque hostile, elle posait un doigt sur les cheveux partagés de ma raie : « Tu blanchis, » disait-elle. C'était vrai.

Quand Philippe rentrait le soir après minuit et que les passants, dans la rue, devenaient rares, j'écoutais leurs pas pour reconnaître le sien. J'entends encore ce bruit décevant, qui croît, fait naître l'espoir d'un arrêt, puis continue, décroît et s'éloigne. Un homme qui va vraiment s'arrêter devant une porte freine déjà depuis quelques mètres; je reconnaissais enfin Philippe à cette vitesse mourante. Le bruit léger d'un timbre courait dans la maison; une porte lointaine claquait; c'était lui. Je me promettais d'être gaie, indulgente et, presque chaque jour, je le recevais par des plaintes. Moi-même j'étais blessée par la monotonie et par la violence des phrases que je prononçais alors.

— Oh! — disait Philippe d'un air las, — je n'en peux plus, Isabelle, je vous assure... Est-ce que vous ne voyez pas à quel

point vous êtes incohérente?... C'est vous qui me suppliez de sortir; je vous obéis, et vous m'accablez de reproches. Qu'est-ce que vous voulez? Que je m'enferme dans cette maison? Alors dites-le... Je le ferai... Oui, je vous le promets, je le ferai... Tout plutôt que ces querelles incessantes. Mais, je vous en prie, n'essayez pas d'être généreuse à neuf heures du soir, et tout à fait mesquine à minuit...

— Oui, Philippe, c'est vrai... Je suis odieuse. Je vous jure de ne pas recommencer.

Mais, le lendemain, un démon intérieur me dictait les mêmes phrases vaines. C'était d'ailleurs surtout contre Solange que j'étais irritée. Je trouvais qu'en un pareil moment de ma vie elle aurait dû avoir le tact de me laisser mon mari.

Enfin je ressentis les premières douleurs. L'accouchement fut long et pénible. L'émotion de Philippe me fit plaisir. Il était blanc, plus effrayé que moi. Je vis qu'il tenait à ma vie. Son émotion me donnait du courage. Pour essayer de le rassurer, je maîtrisais complètement mes nerfs et je lui parlais de notre petit garçon, car j'étais certaine d'avoir un fils.

— Nous l'appellerons Alain, Philippe. Il aura les sourcils un peu trop hauts, comme vous; il se promènera de long en large, en mettant les mains dans ses poches, quand il sera tourmenté par quelque chose... Car il sera très tourmenté, le pauvre Alain, n'est-ce pas, Philippe? Fils de tels parents... Quelle hérédité!

Philippe essayait de sourire, mais je voyais qu'il était ému. Quand j'avais plus mal, je lui disais de me tenir la main.

— Vous vous souvenez, Philippe, ma main sur la vôtre à *Siegfried*... Cela a été le début de tout.

De la chambre où j'étais, un peu plus tard, j'entendis le docteur Crès qui disait à Philippe :

— Votre femme a un courage étonnant; j'ai rarement vu cela.

— Oui, — dit Philippe, — ma femme est quelqu'un de très bien. J'espère qu'il ne lui arrivera rien.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive? — dit le docteur. — Tout est normal.

On voulut me chloroformer pour la fin; je ne le désirais pas.

Quand j'ouvris les yeux, je vis près de moi Philippe qui avait l'air tendre et heureux. Il embrassa ma main : « Nous avons un fils, chérie. » Je voulais qu'on me le montrât et je fus déçue.

Je garde un très mauvais souvenir des semaines qui ont suivi la naissance d'Alain. Ma mère et celle de Philippe s'étaient installées dans le petit salon voisin de ma chambre. La porte était ouverte et, les yeux fermés, à demi assoupie, j'entendais leurs pronostics pessimistes sur l'éducation de cet enfant. Bien qu'elles fussent très différentes et sans doute en désaccord sur presque tous les sujets, elles retrouvaient un loyalisme de génération pour blâmer un couple plus jeune.

— Ah! ça va être joli, — disait madame Marcenat, — avec Philippe qui s'occupera de tout sauf de l'éducation de son fils, et Isabelle qui ne s'occupera que de Philippe, vous verrez que cet enfant fera exactement ce qu'il voudra...

— Mais naturellement, — disait ma mère, — ces jeunes gens n'ont qu'un mot à la bouche : le bonheur. Il faut que les enfants soient heureux, il faut que le mari soit heureux, il faut que la maîtresse soit heureuse, il faut que les domestiques soient heureux, et pour y arriver, on abolit les règles, on supprime les barrières, on ne veut plus ni punitions, ni sanctions, on pardonne tout avant même que le pardon ait été, je ne dis pas mérité, mais demandé. C'est inimaginable. Et pour quel résultat? Je me le demande. Si au moins ils étaient beaucoup plus « heureux » que nous ne l'avons été, vous et moi, madame, je comprendrais encore. Mais le comique, c'est qu'ils sont moins heureux que nous, bien moins heureux. Je vois ma fille... Est-ce qu'elle dort? Tu dors, Isabelle?...

Je ne répondais pas.

— C'est curieux qu'elle reste aussi somnolente le troisième jour, — dit ma mère.

— Pourquoi a-t-elle été chloroformée? — dit madame Marcenat. J'ai dit à Philippe que, moi, à sa place, je ne l'aurais pas permis. On doit faire ses enfants soi-même. Moi, j'ai eu trois enfants, j'en ai malheureusement perdu deux, mais je les avais tous eus naturellement. Ces accouchements artificiels sont mauvais pour l'enfant et pour la mère. J'ai été

très fâchée quand j'ai su qu'Isabelle avait été si douillette. Je crois qu'on pourrait chercher dans toute notre famille (et il y a des Marcenat dans dix provinces), on n'en trouverait pas une qui ait accepté cela.

— Vraiment? — dit poliment ma mère qui m'avait, elle, conseillé le chloroforme mais qui, en femme de diplomate, ne voulait pas d'un conflit qui eût été défavorable à l'offensive conjuguée qu'elle prenait plaisir à mener, avec madame Marcenat, contre les jeunes générations... — Je vous disais (continua ma mère à voix très basse) : je vois ma fille. Elle dit qu'elle n'est pas heureuse? Ce n'est pas la faute de Philippe, qui est un mari très gentil et pas plus coureur que les autres. Non, c'est qu'elle s'analyse, c'est qu'elle est inquiète c'est qu'elle consulte sans cesse le baromètre de son ménage, de « leur amour » comme elle dit... Comme les gens qui se croient malades, elle crée la maladie... Est-ce que vous avez jamais beaucoup pensé à l'état de votre ménage, madame? Moi, très peu; j'essayais d'aider mon mari dans sa carrière; j'avais une maison très lourde à diriger; nous étions très occupés et tout allait bien. C'est la même chose pour l'éducation des enfants. Isabelle dit qu'elle veut avant tout qu'Alain ait une jeunesse plus agréable que la sienne. Mais je vous assure qu'elle n'a pas eu une jeunesse désagréable. Je l'ai élevée un peu sévèrement; je ne le regrette pas; vous voyez le résultat.

— Si elle n'avait pas été élevée comme vous l'avez élevée, — dit madame Marcenat, très bas, elle aussi, — Isabelle ne serait jamais devenue la femme délicieuse qu'elle est. Elle vous doit beaucoup de reconnaissance et mon fils aussi.

Je ne faisais pas un mouvement parce que cette conversation m'amusait. « Qui sait? Elles ont peut-être raison, » me disais-je.

Elles cessèrent de s'entendre quand fut discuté le mode d'allaitement d'Alain. Ma belle-mère pensait que je devais nourrir moi-même et avait horreur des nurses anglaises. Ma mère me disait : « N'essaie pas; nerveuse comme tu l'es, tu cesseras au bout de trois semaines, après avoir rendu ton enfant malade. » Philippe ne le souhaitait pas non plus. Mais j'attachais à cette décision une importance symbolique et je

m'obstinai. Les résultats furent ceux que ma mère avait prédits. Tout me décevait depuis cette naissance tant souhaitée. J'avais formé de si grandes espérances que la réalité était impuissante à les satisfaire. J'avais cru que cet enfant serait un lien nouveau et beaucoup plus fort entre Philippe et moi. Ce n'était pas. La vérité était que Philippe s'intéressait peu à son fils. Il allait le voir une fois par jour, il s'amusait à parler anglais quelques minutes avec la nurse, puis il redevenait le Philippe que j'avais toujours connu, doux, lointain, et une vague brume d'ennui envahissait sa politesse tendre et mélancolique. Il me semblait même maintenant que c'était beaucoup plus que de l'ennui. Philippe était triste. Il sortait moins souvent. Je crus d'abord que c'était par bonté, parce qu'il avait scrupule à me laisser seule alors que j'étais encore si faible. Mais plusieurs fois, ma mère ou une amie m'ayant annoncé leur visite, je lui dis :

— Philippe, je sais que ces conversations de famille vous ennuient. Téléphonez à Solange et emmenez-la ce soir au cinéma.

— Mais pourquoi, — me répondait-il, — voulez-vous toujours me forcer à sortir avec Solange? Je puis vivre deux jours sans la voir.

Pauvre Philippe! Mais non, il ne pouvait pas vivre deux jours sans la voir. Sans savoir exactement pourquoi, sans rien connaître de la vie secrète de Solange, je sentais qu'il y avait quelque chose de changé dans leurs rapports depuis qu'elle était revenue du Maroc, et que Philippe souffrait à cause d'elle.

Je n'osais pas l'interroger sur ce sujet, mais au seul aspect de son visage je pouvais suivre les progrès de cette maladie morale. Il avait maigri en quelques semaines de façon presque incroyable; son teint était jaune, ses yeux battus. Il se plaignait de mal dormir et il avait le regard fixe qui est habituel aux êtres sans sommeil. A table il était silencieux, puis faisait effort pour me parler; je souffrais de cet effort visible plus encore que de son silence.

Renée vint me rendre visite et m'apporta une petite robe pour Alain. Je vis tout de suite qu'elle était transformée. Elle avait organisé sa vie de travail et me parla du docteur Gaulin

en des termes qui me firent penser qu'elle était devenue sa maîtresse. On parlait de cette liaison depuis quelques mois à Gandumas, mais pour la nier. La famille tenait à rester en termes cordiaux avec Renée et aurait craint de se voir obligée, par son propre code, à ne plus la recevoir si sa vertu n'avait été admise comme un axiome. Mais quand je la vis, je sus que les Marcenat, consciemment ou non, se trompaient. Joyeuse, Renée avait l'air d'une femme qui aime et qui est aimée.

Depuis mon mariage, je m'étais beaucoup éloignée d'elle et même, en plusieurs circonstances, je l'avais trouvée dure et presque hostile, mais ce jour-là nous atteignîmes, presque tout de suite, le ton de nos longues conversations de guerre. Nous en vînmes à parler de Philippe, et à parler de lui intimement. Renée me dit pour la première fois, avec une grande franchise, qu'elle l'avait aimé et qu'elle avait beaucoup souffert lorsque je l'avais épousé.

— A ce moment-là, Isabelle, je vous ai presque haïe, et puis j'ai arrangé ma vie autrement et tout cela me paraît maintenant comme étranger à moi... Nos émotions les plus fortes meurent, ne trouvez-vous pas, et on regarde la femme qu'on était il y a trois ans avec la même curiosité et la même indifférence que si elle était une autre.

— Oui, — lui dis-je, — peut-être. Je n'en suis pas encore là. J'aime Philippe comme au début de notre amour et même beaucoup plus. Je me sentirais capable, pour lui, de sacrifices que je n'aurais pas faits il y a six mois.

Renée me regarda un instant sans rien dire, d'un regard de médecin.

— Oui, je le crois, — dit-elle enfin... — Voyez-vous, Isabelle, je vous ai dit tout à l'heure que je ne regrette rien; c'est même plus fort que cela. Vous me permettez d'être franche? Je me félicite tous les jours de ne pas avoir épousé Philippe.

— Et moi de l'avoir épousé.

— Oui, je sais bien, parce que vous l'aimez et parce que vous avez pris comme lui l'habitude de chercher le bonheur dans la souffrance. Mais Philippe est un être terrible, pas du tout méchant, au contraire, mais terrible parce qu'il est obsédé. Moi, j'ai connu Philippe tout enfant. C'était déjà le

même homme, sauf peut-être qu'à ce moment-là il y avait en lui d'autres Philippe possibles. Puis Odile est venue qui a fixé, pour toujours sans doute, sa personnalité d'amant. L'amour est lié pour lui à un certain type de visage, à une certaine folie des actions, à une certaine grâce un peu inquiétante, pas très honnête... Et comme, en même temps, il est d'une sensibilité absurde, ce type de femme, le seul qu'il puisse aimer, le rend très malheureux... Ce n'est pas vrai?

— C'est vrai et c'est faux, Renée. Je sais bien que c'est toujours absurde de dire « Je suis aimée, » mais pourtant Philippe m'aime, je ne peux pas en douter... Seulement en même temps, c'est exact, il a besoin de femmes toutes différentes, des femmes du type Odile, du type Solange... Est-ce que vous connaissez Solange Villier?

— Très bien... Je n'osais pas vous en parler, mais c'était à elle que je pensais.

— Si, vous pouvez en parler, je ne suis plus du tout jalouse; je l'ai été... Est-ce qu'on dit, dans le monde, que Solange est la maîtresse de Philippe?

— Oh! non... Au contraire, on dit que, pendant son dernier séjour au Maroc, elle s'est éprise de Robert Étienne, vous savez, l'homme qui a écrit ce livre si intéressant sur les Berbères... Dans les derniers temps à Marrakech, elle passait sa vie avec lui. Il vient de revenir à Paris... C'est un grand écrivain et un être exquis; Gaulin, qui le connaît, l'estime beaucoup.

Je restai rêveuse un instant. Oui, c'était bien ce que j'avais imaginé et ce nom d'Étienne expliquait pour moi certaines conversations de mon mari. Il avait rapporté, l'un après l'autre, tous les livres d'Étienne. Il m'en avait lu des fragments à haute voix en me demandant ce que j'en pensais. Je les avais aimés, surtout cette longue méditation qui a pour titre *Prière au jardin des Oudaïas*. « C'est beau, m'avait dit Philippe, oui, vraiment, c'est beau, c'est sauvage. » Mon pauvre Philippe, comme il devait souffrir! Sans doute analysait-il maintenant toutes les phrases et tous les gestes de Solange, comme jadis il avait analysé ceux d'Odile, pour y chercher les traces de l'inconnu; sans doute était-ce à cette vaine et torturante besogne qu'il occupait ses nuits sans som-

meil. Ah! que je me sentis soudain irritée contre cette femme!

— Comme c'est curieux, Renée... On dirait que les êtres humains cherchent leur malheur et toujours le même malheur. Regardez Philippe; il a été malheureux presque à en mourir avec Odile. Il a trouvé plusieurs fois dans sa vie des femmes, et pas des femmes médiocres, ni laides, capables pour lui d'un dévouement sans bornes... enfin, pour ne parler que de celles que je connais, Misa, et vous, et moi... Non, il n'a jamais pu faire sa vie complètement avec l'une d'elles.

— Mais vous aussi, mon petit, vous êtes comme ça. Croyez-vous que vous aimeriez autant Philippe s'il n'exigeait pas de vous cette abnégation, ce dévouement? Certainement non... On s'attache par les sacrifices que l'on fait.

— Les femmes surtout.

— Les femmes et les hommes.

Nous discutâmes ainsi amicalement jusqu'à l'heure où Philippe rentra. Renée avait une manière scientifique de parler de ces choses qui m'apaisait en faisant de moi un individu semblable à tant d'autres, dans une classe d'amoureuses étiquetées.

Philippe parut content de trouver Renée, lui demanda de dîner avec nous et, pour la première fois depuis quelques semaines, parla avec animation pendant tout le repas. Il aimait les sciences et Renée lui racontait des expériences nouvelles qu'il ignorait. Comme elle prononçait pour la deuxième fois le nom de Gaulin, Philippe lui dit brusquement :

— Gaulin, tu le connais beaucoup?

— Je crois bien, — dit Renée, — c'est mon chef.

— Est-ce qu'il n'est pas l'ami de Robert Étienne, celui du Maroc, enfin celui de la *Prière aux Oudaïas*?

— Oui, — dit Renée.

— Et toi, — dit Philippe, — tu le connais, Étienne?

— Très bien.

— Quel genre d'homme est-ce?

— Remarquable, — dit Renée.

— Ah! — dit Philippe.

Il ajouta avec difficulté :

— Oui, moi aussi, je trouve qu'il a du talent... Mais il arrive que l'homme soit inférieur à l'œuvre...

— Ce n'est pas le cas, — dit Renée, impitoyable.

Je la regardai d'un air suppliant. Philippe demeura silencieux pendant tout le reste de la soirée.

XXI

Je vis mourir à côté de moi l'amour de Philippe pour Solange Villier. Il ne m'en parla jamais. Au contraire, il souhaitait évidemment me laisser penser que rien n'était changé dans leurs rapports. D'ailleurs il la voyait encore souvent, mais beaucoup moins qu'auparavant et il n'y trouvait plus un plaisir aussi pur. De leurs promenades, il ne rentrait plus heureux et jeune, mais grave et parfois presque désespéré. Quelquefois, je croyais qu'il allait me faire des confidences. Il prenait ma main et me disait :

— Isabelle, c'est vous qui avez choisi la meilleure part.

— Pourquoi, chéri?

— Parce que...

Puis il s'arrêtait, mais je comprenais très bien. Il continuait à envoyer des fleurs à Solange, à la traiter en femme très aimée. Don Quichotte et Lancelot restaient fidèles. Mais les notes que je trouve dans ses papiers sur cette année 1923 sont assez tristes.

« 17 avril. — *Promenade avec* S.... *Montmartre. Nous sommes montés Place du Tertre et nous nous sommes assis à la terrasse d'un café. Croissants et citronnades. Solange demande une tablette de chocolat et goûte en plein air, comme une petite fille. Retrouvé très exactement des impressions que j'avais oubliées depuis la période Odile-François. Solange veut être naturelle, affectueuse; elle est très tendre avec moi et montre beaucoup de bonté. Mais je vois qu'elle pense à un autre. Elle a cette langueur qu'avait Odile après sa première fugue et fuit, comme elle, toute explication. Dès que je veux parler d elle, de nous, elle s'évade et invente un jeu. Aujourd'hui elle regarde les passants et s'amuse à deviner leur vie d'après leurs gestes, leur aspect. Sur un chauffeur de taxi qui s'arrête devant notre café et s'installe à une table avec deux femmes qu'il promenait dans sa voiture, elle imagine tout un roman. J'essaie de ne plus l'aimer et j'y*

arrive mal. Je la trouve aussi séduisante que jamais, — cet air si fort, ce teint hâlé.

— Cher, — me dit-elle, — vous êtes triste. Qu'est-ce que vous avez? Vous ne trouvez pas que c'est amusant, la vie? Pensez que dans chacune de ces petites maisons bizarres, il y a des hommes et des femmes dont la vie serait intéressante à observer. Pensez qu'il y a, à Paris, des centaines de places comme celle-ci et des dizaines de Paris dans le monde. C'est tout de même admirable!

— Je ne suis pas de votre avis, Solange; je trouve que la vie, c'est un spectacle assez curieux, quand on est très jeune. Quand on arrive comme moi à quarante ans, quand on a découvert le souffleur, les mœurs des acteurs, les ficelles de l'intrigue, on a envie de s'en aller.

— Je n'aime pas que vous parliez comme cela. Vous n'avez encore rien vu.

— Mais si, ma pauvre Solange. J'ai vu le troisième acte; je ne le trouve pas très bon, ni très gai; c'est toujours la même situation, je vois très bien que ce sera ainsi jusqu'à la fin; ça me suffit, je n'ai pas envie de voir le dénouement.

— Vous êtes mauvais public, — dit Solange. — Vous avez une femme délicieuse, des amies charmantes...

— Des amies?

— Oui, monsieur, des amies, je connais votre vie.

Tout cela est terriblement Odile. Ce que je ne me pardonne guère, c'est de me complaire dans cette tristesse. Il y a un mystérieux plaisir à dominer ainsi la vie comme un spectacle mélancolique, plaisir d'orgueil sans doute, vice de Marcenat. Ce qu'il faudrait, ce serait ne plus voir Solange. Alors peut-être tout s'apaiserait, mais la voir sans l'aimer n'est pas possible. »

« 18 avril. — *J'ai eu hier soir une longue conversation sur l'amour, avec un de mes amis qui a plus de cinquante ans et passe pour avoir été un des Dons Juan de son temps. Ce qui me frappait en l'écoutant, c'était de comprendre combien il avait eu peu de bonheur de tant d'aventures que d'autres lui envient.*

— Au fond, — disait-il, — je n'ai aimé qu'une femme : Claire P..., et même elle, comme j'en étais las vers la fin!

— Et pourtant, — lui dis-je, — elle est charmante.

— Oh! maintenant, — dit-il, — vous ne pouvez pas juger. Elle est maniérée, minaudière; elle se fait un masque d'une attitude qui a été autrefois son naturel. Non, moi je ne peux même plus la voir.

— Et les autres?

— Les autres, ce n'était rien.

Je lui citai alors la femme qui, en ce moment encore, passe pour remplir sa vie.

— Je ne l'aime pas du tout, — me dit-il. — Je la vois par habitude. Elle m'a fait horriblement souffrir; elle m'a beaucoup trompé. Maintenant, je la juge; non, vraiment ce n'est rien.

En l'écoutant, je me demande si l'amour romanesque existe, s'il ne faut pas y renoncer. Il ne réussit que dans la mort (Tristan).

19 avril. — *Voyage à Gandumas. Le premier depuis trois mois. Quelques ouvriers sont venus me dire leurs difficultés : misère, maladie. Au spectacle de ces maux réels, j'ai rougi des miens, imaginaires. Et pourtant, parmi les ouvriers aussi, des drames sentimentaux.*

Passé toute une nuit sans sommeil à méditer sur ma vie. Je crois qu'elle a été une longue erreur. En apparence, j'ai fait un métier. En fait, ma seule occupation a été de poursuivre un bonheur absolu que je croyais atteindre à travers les femmes, et il n'y a pas de poursuite plus vaine. L'amour absolu n'existe pas plus que le parfait gouvernement, et l'opportunisme du cœur est la seule sagesse sentimentale. Surtout il faut éviter de se complaire dans une attitude. Nos sentiments sont trop souvent les statues de nos sentiments. Je pourrais en un instant me délivrer de l'obsession Solange, si je consentais à regarder la véritable image de Solange, qui est en moi depuis que je la connais, qui a toujours été en moi, dessinée par un maître exact et cruel, et que je me refuse à voir.

20 avril. — *Bien que Solange ne tienne plus guère à moi, dès que je veux me dégager, elle tire un peu sur le lien et le resserre. Coquetterie ou charité?*

23 avril. — *Où a été la faute? Solange a évolué comme Odile. Etait-ce parce que j'ai commis les mêmes erreurs? Ou parce que j'avais fait le même choix? Faut-il toujours cacher ce que*

l'on sent, pour conserver ce que l'on aime? Faut-il être adroit, combiner, masquer, alors que l'on voudrait s'abandonner? Je ne sais plus.

29 avril. — *Je relis ce que j'écrivais il y a quelques jours. C'est vrai et c'est faux. Naturellement l'amour absolu n'existe pas, ni la femme parfaite; aucun absolu n'existe, sauf Dieu pour ceux qui croient en lui et parce qu'ils le conçoivent comme tel. Mais ce qui est beau, c'est la* recherche *de l'amour mystique, et tout de même avec Odile, avec Solange, je me suis oublié. Oui, on se perd dans un grand amour, mais celui qui se perdra sera sauvé.*

Encore faut-il y croire et ce n'est pas facile. Lancelot et Don Quichotte voyageaient. Solange était parfaite quand elle était au Maroc. Mais comment aimer, d'un amour mystique, une Solange présente qui...

28 mai. — *Dîner avenue Marceau. Tante Cora mourante entre ses poulardes et ses orchidées. Hélène est venue me parler de Solange :*

— Pauvre Marcenat! — m'a-t-elle dit, — quelle tête vous avez depuis quelques semaines... Je comprends, naturellement, vous souffrez.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, — ai-je répondu.

— Mais si, — a-t-elle dit, — vous l'aimez encore.

J'ai protesté. »

XXII

Le carnet rouge me montre ici un Philippe beaucoup plus lucide et plus maître de lui que je ne le voyais alors. Je crois que son intelligence était déjà plus libre, mais qu'en de secrètes profondeurs il souffrait encore durement. Il paraissait si malheureux que, plusieurs fois, je me demandais si je n'irais pas voir Solange et la prier de le ménager. Mais la démarche me parut si folle que je n'osai pas la faire. D'ailleurs je haïssais maintenant Solange et je sentais que, seule avec elle, je n'aurais pas pu me dominer. Nous continuions à la rencontrer chez les Thianges, puis Philippe refusa (ce qu'il n'avait jamais fait) de venir aux samedis d'Hélène.

— Allez-y, vous, pour bien lui montrer que nous ne sommes pas fâchés. Ce serait injuste, Hélène est gentille. Mais moi, je ne peux plus, je vous assure. Plus je vieillis, plus j'ai horreur du monde... Le coin de mon feu, un livre, vous... voilà le bonheur pour moi maintenant.

Je savais qu'il était sincère. Je savais aussi que si, à ce moment, il avait rencontré une jeune femme jolie et frivole qui lui aurait, par un invisible regard, fait le signe qu'il attendait, il eût aussitôt et sans le savoir, transformé sa philosophie et expliqué qu'après une journée de travail il avait surtout besoin de voir des êtres nouveaux et de se distraire. Au début de notre mariage, je me souviens de m'être attristée en pensant à ces crânes éternellement fermés qui nous cachent les pensées de ceux que nous aimons. Philippe était devenu transparent pour moi. A travers une membrane légère où battait un réseau de vaisseaux délicats, j'apercevais maintenant toutes ses pensées, toutes ses faiblesses, et je l'aimais mieux que jamais. Je me souviens qu'un soir, dans son bureau, je le regardai longuement, sans rien dire.

— A quoi pensez-vous? — me dit-il en souriant.

— J'essaie de vous voir comme je vous verrais si je ne vous aimais pas, et de vous aimer encore ainsi.

— Dieu que c'est compliqué! Et vous y arrivez?

— A vous aimer ainsi? Oui, sans effort.

Ce soir-là, il me proposa d'aller à Gandumas plus tôt que d'habitude.

— Rien ne nous retient à Paris. Je m'occuperai de mes affaires tout aussi bien là-bas. Puis l'air de la campagne sera excellent pour Alain et ma mère sera moins seule. Il n'y a que des avantages à partir.

Ce départ était tout ce que je souhaitais. A Gandumas, Philippe serait à moi. Ma seule crainte était qu'il ne s'y ennuyât, mais au contraire je l'y vis tout de suite reprendre son équilibre. A Paris, bien qu'il eût perdu Solange, il lui restait un espoir tenace et sans doute vain. Il avait un mouvement instinctif quand il entendait la sonnerie du téléphone, mouvement que je connaissais bien et dont il n'était pas guéri.

Quand nous sortions, moi qui ressentais douloureusement tous les frémissements de Philippe, je n'ignorais pas qu'il craignait partout de la rencontrer et qu'en même temps il le désirait. Il savait qu'il tenait encore terriblement à elle et que, si elle voulait, elle le reprendrait tout de suite. Il le savait, mais il savait aussi que sa dignité, le souci de son bonheur lui commandaient l'un et l'autre de ne pas se laisser reprendre. A Gandumas, dans un décor auquel l'image de Solange n'avait jamais été associée, il commença doucement à oublier. Au bout de huit jours, il avait déjà repris meilleure mine; ses joues étaient plus pleines, ses yeux plus clairs; il dormait mieux.

Le temps était très beau. Nous fîmes ensemble de longues promenades à pied. Philippe me dit qu'il voulait désormais imiter l'exemple de son père et s'intéresser aux métairies. Nous allâmes chaque jour à la Guichardie, aux Bruyères, à Resonzac.

Philippe passait le matin seulement à l'usine; chaque après-midi il sortait avec moi.

— Savez-vous, — me dit-il, — ce que nous devrions faire? Emportons un livre et allons lire à haute voix, dans la forêt.

Il y avait, autour de Gandumas, beaucoup de coins agréables pour s'asseoir à l'ombre; c'était quelquefois sur la mousse, au bord d'une large allée au-dessus de laquelle les branches se rejoignaient, formant comme les bas-côtés d'une cathédrale vert tendre, quelquefois sur un tronc d'arbre, quelquefois sur un des bancs qu'avait placés jadis le grand-père Marcenat. Philippe apportait de courtes nouvelles de Balzac (il aimait beaucoup les deux *Études de Femmes, Les Secrets de la princesse de Cadignan*) ou certaines nouvelles de Mérimée, comme *La Double Méprise* ou *Le Vase Étrusque*, des histoires de Kipling aussi, ou des poètes. Quelquefois il levait la tête et me demandait :

— Je ne vous ennuie pas?

— Quelle idée! Je n'ai jamais été plus parfaitement heureuse.

Il me regardait un instant, puis continuait. Quand la lecture était terminée, nous discutions les personnages, leurs caractères, et nous en venions souvent à parler de personnages

réels. Un jour ce fut moi qui apportai un petit volume dont je refusai à montrer le titre à Philippe.

— Quel est ce livre mystérieux? — me dit-il, quand nous fûmes assis.

— C'est un livre que j'ai pris dans la bibliothèque de votre mère et qui a joué un rôle dans votre vie, Philippe; du moins c'est ce que vous m'avez écrit autrefois.

— Je le connais, ce sont mes *Petits soldats russes*. Ah! je suis très content, Isabelle, que vous l'ayez retrouvé. Passez-le-moi.

Il le feuilleta et parut un peu amusé, un peu déçu.

— « Ils proposèrent d'élire une reine, une jeune collégienne que nous connaissions tous très bien : Ania Sokoloff. C'était une jeune fille remarquablement belle, svelte, élégante et adroite... Inclinant la tête devant la reine, nous jurâmes d'obéir aux lois. »

— Mais si, c'est charmant, Philippe, et puis c'est tellement vous... « Inclinant la tête devant la reine, nous jurâmes d'obéir aux lois. » Il y a aussi une jolie histoire : un objet souhaité par la reine et que le héros va chercher à grand'-peine... Attendez... Passez-moi le livre... « Mon Dieu, mon Dieu! dit la reine, que de mal vous vous êtes donné! Merci. » Elle était bien contente. En me serrant de nouveau la main, au moment où je lui disais adieu, elle ajouta : « Si je suis toujours votre reine, je dirai au général de vous récompenser particulièrement. » Je la saluai et me retirai, très heureux, moi aussi. » ... Vous êtes si bien resté toute votre vie ce petit garçon, Philippe... Seulement la reine a souvent changé.

Philippe, assis sous un buisson, cueillait de petites branches, les brisait du bout des doigts et les rejetait ensuite dans l'herbe.

— Oui, — dit-il, — la reine a souvent changé. La vérité est que je n'ai jamais rencontré la reine... enfin, jamais exactement, vous comprenez?

— Qui a été la reine, Philippe?

— Plusieurs femmes, ma chérie. Denise Aubry, un peu... mais une reine bien imparfaite. Vous ai-je dit qu'elle est morte, la pauvre Denise Aubry?

— Non, Philippe... Elle devait être toute jeune?... De quoi est-elle morte?

— Je ne sais pas; c'est ma mère qui me l'a dit, l'autre jour. Cela m'a fait un drôle d'effet d'apprendre, comme une nouvelle sans importance, la mort d'une femme qui, pendant plusieurs années, a été pour moi le centre de l'univers.

— Après Denise Aubry, qui a été reine?

— Odile.

— C'est elle qui a été le plus près de la reine de vos rêves?

— Oui, parce qu'elle était si belle.

— Après Odile?... Un peu Hélène de Thianges?

— Peut-être un peu, mais certainement vous, Isabelle.

— Moi aussi, c'est vrai? Longtemps?

— Très longtemps.

— Puis Solange?

— Mais oui, puis Solange...

— Est-ce que Solange est encore la reine, Philippe?

— Non, mais, malgré tout, je ne garde pas un mauvais souvenir de Solange. Elle avait quelque chose de si vivant et de si fort. Je me sentais plus jeune près d'elle; c'était agréable.

— Il faudra la revoir, Philippe.

— Oui, je la reverrai quand je serai mieux guéri, mais elle ne sera plus la reine; cela, c'est fini.

— Et maintenant, Philippe, qui est la reine?

Il hésita un instant, puis dit en me regardant :

— C'est vous.

— Moi? Mais je suis déchue depuis longtemps.

— Vous avez peut-être été déchue, oui, parce que vous étiez jalouse, mesquine, injuste. Mais depuis trois mois vous avez été si courageuse, si simple, que je vous ai rendu votre couronne. D'ailleurs vous ne pouvez pas imaginer combien vous avez changé, Isabelle. Vous n'êtes plus la même femme.

— Je le sais bien, mon chéri. Au fond, une femme vraiment amoureuse n'a jamais de personnalité; elle dit qu'elle en a une, elle essaie de se le faire croire, mais ce n'est pas vrai. Non, elle essaie de comprendre la femme que l'homme qu'elle aime souhaite trouver en elle et elle essaie de devenir cette femme-là... Avec vous, Philippe, c'est très difficile, parce qu'on ne sait pas très bien ce que vous souhaitez. Vous avez besoin de fidélité et de tendresse; vous avez aussi besoin de coquetterie et d'inquiétude. Qu'est-ce qu'il faut faire? Moi,

j'ai choisi la part de la fidélité, qui était la plus proche de nature... Mais je crois que vous aurez encore longtemps besoin qu'une autre soit, auprès de vous, plus instable, plus fuyante. La grande victoire que j'ai remportée sur moi-même est que j'accepte cette autre, et que je l'accepte même avec résignation, avec joie. Ce que j'ai compris de très important, depuis un an, c'est que, si l'on aime vraiment, il ne faut pas attacher trop d'importance aux actions des êtres qu'on aime. Nous avons besoin d'eux; eux seuls nous font vivre dans une certaine « atmosphère » (votre amie Hélène dit « un climat » et c'est très juste) dont nous ne pouvons nous passer. Alors, pourvu que nous puissions les garder, les conserver, le reste, mon Dieu, qu'est-ce que cela peut faire? Cette vie est si courte, si difficile... Est-ce que j'aurais le courage de vous marchander, mon pauvre Philippe, les quelques heures de bonheur que pourraient vous donner toutes ces femmes? Non, j'ai fait des progrès, je ne suis plus jalouse; je ne souffre plus.

Philippe s'allongea sur le gazon et plaça sa tête sur mes genoux.

— Je n'en suis pas tout à fait au même point que vous, — dit-il. — Moi, je pense que je pourrais encore souffrir, beaucoup souffrir. La brièveté de la vie, pour moi, ce n'est pas une consolation. Elle est brève, c'est entendu, mais par rapport à quoi? Pour nous, elle est tout... Tout de même, je sens que lentement j'entre dans une zone plus tranquille. Vous vous souvenez, Isabelle, qu'autrefois je vous parlais de ma vie comme d'une symphonie où se mêlaient des thèmes : celui du chevalier, celui du cynique, celui du rival. Je les entends tous encore et très fort. Mais j'entends aussi dans l'orchestre un instrument unique, je ne sais lequel, qui répète avec une douceur ferme un thème de quelques notes, un thème tendre et apaisant. C'est le thème de la sérénité; il ressemble à celui de la vieillesse.

— Mais vous êtes tout jeune, Philippe.

— Oh! je sais bien, c'est pour cela que le thème me semble très doux. Plus tard, il couvrira tout l'orchestre et je regretterai le temps où j'entendais les autres.

— Moi, Philippe, ce qui m'attriste quelquefois, c'est de penser que l'apprentissage est si long. Vous me dites que je

vaux mieux qu'autrefois et je crois que c'est vrai. A quarante ans, peut-être commencerai-je à comprendre un peu la vie, mais il sera trop tard... Voilà... Est-ce que vous croyez possible, chéri, que deux êtres soient parfaitement unis, sans un nuage?

— Cela vient d'être possible pendant une heure, — dit Philippe en se relevant.

XXIII

Ma vraie période de bonheur conjugal, ce fut cet été à Gandumas. Je crois que Philippe m'a aimée deux fois : pendant quelques semaines, avant notre mariage, et pendant ces trois mois, de juin à septembre. Il était tendre, sans aucune arrière-pensée. Sa mère nous avait presque forcés à partager la même chambre; elle y tenait beaucoup, ne comprenant pas que mari et femme fussent séparés. Cela nous avait encore unis davantage. J'aimais à me réveiller dans les bras de Philippe. Alain venait jouer sur notre lit. Ses dents le faisaient souffrir, mais il était courageux. Quand il pleurait, Philippe lui disait : « Il faut sourire, Alain, tu as une mère stoïque, mon garçon. » Je crois que le petit avait fini par comprendre les deux mots « sourire, Alain » car il faisait alors un effort pour arrêter ses cris et ouvrait sa petite bouche pour essayer de paraître content. C'était très touchant et Philippe commençait à aimer son fils,

Le temps était admirable. Quand mon mari rentrait de l'usine, il aimait à « se griller » en plein soleil. Nous nous faisions apporter deux fauteuils sur la pelouse, devant la maison, et nous restions silencieux, perdus dans de vagues rêveries. J'aimais à penser que sans doute les mêmes images étaient alors dans nos deux esprits : ces bruyères, le château ruiné de Chardeuil que faisait trembler l'air brûlant, plus loin les courbes vaporeuses des collines; plus loin peut-être encore le visage de Solange et le regard un peu dur de ses beaux yeux; à l'horizon sans doute un paysage florentin, les larges toits faiblement inclinés, les dômes, des cyprès remplaçant les sapins sur les collines et l'angélique visage d'Odile... Oui, en moi aussi, il y avait Odile, Solange, et je

trouvais cela naturel et nécessaire. Quelquefois Philippe me regardait et me souriait. Je savais que nous étions merveilleusement unis; j'étais heureuse. La cloche du dîner nous tirait de cette langueur voluptueuse. Je soupirais :

— Ah! Philippe, je voudrais passer ainsi toute ma vie près de vous, engourdie, sans rien de plus que votre main, cette tiédeur de l'air, ces bruyères... C'est délicieux et en même temps si mélancolique, vous ne trouvez pas? Pourquoi?

— Les moments très beaux sont toujours mélancoliques. On sent qu'ils sont fugitifs, on voudrait les fixer, on ne peut pas. Quand j'étais petit, j'éprouvais toujours cela au cirque, plus tard au concert, quand j'étais trop content. Je me disais : « Dans deux heures, ce sera fini. »

— Mais maintenant, Philippe, nous avons au moins trente ans devant nous.

— C'est très court, trente ans.

— Oh! je n'en demande pas plus.

Ma belle-mère semblait, elle aussi, entendre cette note pure et charmante de notre bonheur.

— Enfin, — me dit-elle un soir, — je vois Philippe vivre comme j'ai toujours souhaité qu'il vécût. Savez-vous, ma petite Isabelle, ce que vous devriez essayer d'obtenir si vous étiez sage? Ce serait de faire revenir Philippe complètement à Gandumas. Paris ne lui vaut rien. Philippe ressemble à son père, qui était, au fond, timide et sensible malgré son air fermé. Toute cette agitation de Paris, tous ces sentiments complexes, cela le rend malade.

— Je crois, mère, que malheureusement il s'ennuierait.

— Je ne crois pas. Nous avons, son père et moi, vécu ici pendant seize ans, les meilleurs de notre existence.

— Peut-être, mais il a pris d'autres habitudes. Moi je sais que je serais plus heureuse, parce que j'aime à vivre toute seule, mais lui...

— Il vous aurait.

— Cela ne lui suffira pas toujours.

— Vous êtes trop modeste, ma petite Isabelle, et vous n'avez pas de confiance en vous. Il ne faut pas abandonner la lutte comme vous le faites.

— Je n'abandonne pas la lutte, mère... Au contraire, je

suis certaine maintenant que je serai victorieuse... que je durerai, alors que les autres passeront très vite et ne compteront guère dans sa vie...

— Les autres! — me dit ma belle-mère avec surprise. — Vous êtes vraiment d'une étrange faiblesse.

Elle revint souvent à son projet; elle était tenace avec douceur. Mais je me gardais bien d'en parler à Philippe. Je savais qu'une telle contrainte eût abîmé aussitôt cette parfaite harmonie dont je jouissais tant. Au contraire, je craignais tellement que Philippe ne s'ennuyât que je lui proposai plusieurs fois d'aller passer les dimanches chez des voisins, ou d'aller revoir quelques coins du Périgord ou du Limousin dont il m'avait parlé et que je connaissais mal. J'aimais à me faire promener par lui dans son pays; j'aimais cette province un peu sauvage et, sur les falaises à pic, ces châteaux aux murs énormes d'où l'on découvrait de tendres paysages de rivières. Philippe me racontait des légendes, des anecdotes. Moi, qui avais tant aimé l'histoire de la France, je retrouvais avec émotion des noms : Hautefort, Biron, Brantôme. Quelquefois, timidement, je rattachais le récit de Philippe à un souvenir de lecture et j'avais le plaisir de voir qu'il m'écoutait avec attention.

— Comme vous savez des choses, Isabelle, — disait-il. — Vous êtes très intelligente, peut-être plus qu'aucune autre femme.

— Ne vous moquez pas de moi, Philippe, — suppliais-je.

J'avais l'impression d'être enfin découverte par un amant que longtemps j'avais aimé sans espoir.

XXIV

Philippe voulut me montrer les grottes de la vallée de la Vézère. La rivière noire, qui tournait entre des rochers creusés et polis par les eaux, me plut beaucoup, mais les grottes me déçurent. Sous une chaleur lourde, il nous fallut grimper par des sentiers à pic, puis entrer dans d'étroits couloirs de pierre pour regarder de vagues bisons, esquissés en rouge sur les parois.

— Est-ce que vous voyez quelque chose? — dis-je à Phi-

lippe. — C'est un bison si l'on veut, et encore... à l'envers.

— Je ne vois rien du tout, — dit Philippe; — je veux sortir, je suis gelé.

Après la chaleur de la montée, j'avais éprouvé, moi aussi, dans cette caverne, une impression de froid glacial. Pendant le retour, Philippe fut silencieux; le soir, il se plaignit de s'être enrhumé. Le lendemain matin, il me réveilla de bonne heure.

— Je ne me sens pas bien, — dit-il.

Je me levai en hâte, ouvris les rideaux et fus effrayée en voyant son visage; il était pâle, avec un air d'angoisse; ses yeux étaient cernés et les ailes du nez, contractées, battaient étrangement.

— Oui, vous avez l'air malade, Philippe, vous vous êtes refroidi hier...

— J'ai du mal à respirer et j'ai une fièvre de cheval. Ce ne sera rien, ma chérie. Donnez-moi de l'aspirine.

Il ne voulait pas voir le médecin et je n'osais pas le lui imposer, mais quand ma belle-mère, appelée par moi, vint dans notre chambre vers neuf heures, elle le força à prendre sa température. Elle le traitait en petit garçon malade, avec une autorité qui me surprit. Malgré les protestations de Philippe, elle fit monter de Chardeuil le docteur Toury. C'était un médecin un peu timide, très doux, qui vous regardait toujours longtemps avant de parler, à travers ses lunettes d'écaille. Il ausculta Philippe avec beaucoup de soin.

— Une belle bronchite, — dit-il; — monsieur Marcenat, vous en avez pour huit jours au moins.

Il me fit signe de sortir avec lui; il me regardait derrière ses lunettes, d'un air bon et embarrassé.

— Eh bien, madame, — dit-il... — C'est assez ennuyeux. Votre mari a une broncho-pneumonie. A l'auscultation, je trouve un râle dans toute la poitrine, presque comme dans un œdème pulmonaire. Et puis il a 40, le pouls à 140... C'est une mauvaise pneumonie.

Je me sentis à demi glacée; je ne comprenais pas très bien.

— Mais il n'est pas en danger, docteur? — dis-je, presque sur un ton de plaisanterie, tant il me paraissait invraisemblable que mon vigoureux Philippe de la veille fût très malade. Il parut surpris.

— Les pneumonies, c'est toujours dangereux; il faut attendre avant de se prononcer.

Puis il m'indiqua ce qu'il fallait faire.

Des jours qui suivirent, je ne me rappelle presque rien; j'avais été jetée brusquement dans cette vie mystique, dans cette vie cloîtrée de la maladie. Je soignais Philippe, agissant autant que je pouvais parce que j'avais l'impression que des actions utiles écarteraient la mystérieuse et terrible menace. Quand je ne pouvais rien faire, je restais près de lui, en blouse blanche, le regardant et essayant de faire passer en lui, par le regard, une partie de ma force.

Pendant longtemps il me reconnut; il était tellement prostré qu'il ne pouvait parler, mais il me remerciait des yeux. Puis il eut le délire. Il y eut un moment affreux pour moi, le troisième jour, parce qu'il crut que j'étais Solange. Tout d'un coup, au milieu de la nuit, il se mit à me parler avec difficulté.

— Ah! — me dit-il, — vous êtes venue, ma petite Solange, je savais que vous viendriez; c'est gentil.

Il avait beaucoup de mal à prononcer les mots, mais me regardait avec une tendresse désespérée.

— Ma petite Solange, embrassez-moi, — murmura-t-il, — vous pouvez bien, allez, je suis si malade.

Sans savoir ce que je faisais, je me penchai et, sur mes lèvres il embrassa Solange.

Ah! que je t'aurais donné Solange de grand cœur, Philippe, si j'avais pensé que son amour pût te sauver. Je crois que si jamais je t'ai aimé parfaitement, ce fut à ce moment, car j'avais abdiqué; je n'existais plus que pour toi. Pendant cette période de délire, ma belle-mère fut plusieurs fois présente à des moments où Philippe parlait de Solange; pas une seule ois je ne sentis en moi les mouvements de révolte d'un amour-propre blessé. Je me disais seulement : « Qu'il vive, mon Dieu, qu'il vive! »

Le cinquième jour, j'eus un peu d'espoir; quand je pris le matin la température, elle avait diminué, mais quand le docteur vint et que je lui dis : « Enfin cela va mieux, 38 seulement, » je vis tout de suite qu'il restait sombre. Il examina Philippe presque insensible. « Alors? lui dis-je timidement

quand il se releva... Ce n'est pas mieux? » Il soupira et me regarda avec tristesse.

— Non, — dit-il, — au contraire; je n'aime pas ces brusques abaissements. C'est de la fausse défervescence... Mauvais signe.

— Mais pas signe de la fin?

Il ne répondit pas.

Dès le soir, la température remonta et les traits de Philippe s'affaissèrent d'une façon terrifiante. Je savais maintenant qu'il allait mourir. Assise à côté de lui, je pris sa main brûlante; il ne parut pas le sentir. Je pensais : « Tu vas donc me laisser seule, mon chéri. » Et j'essayais d'imaginer cette chose inconcevable : la vie sans Philippe. « Mon Dieu! pensais-je, j'ai pu être jalouse!... Il avait quelques mois à vivre, et moi... » Je me fis alors le serment, si par miracle Philippe était sauvé, de ne plus vouloir d'autre bonheur que le sien.

A minuit, ma belle-mère voulut me remplacer; je lui fis « non » de la tête, avec force. Je ne pouvais parler. Je tenais toujours dans ma main la main de Philippe, qui se couvrait maintenant d'une sueur visqueuse. Sa respiration difficile me faisait mal. Tout d'un coup, il ouvrit les yeux et me dit :

— Isabelle, j'étouffe; je crois que je vais mourir.

Ces quelques mots furent prononcés d'une voix très claire et puis il retomba dans sa torpeur. Sa mère me prit par les épaules et m'embrassa. Le pouls, que je tenais, devint imperceptible. A six heures du matin, le docteur vint et fit une piqûre qui le ranima un peu. A sept heures, Philippe rendit le dernier soupir sans avoir repris connaissance. Sa mère lui ferma les yeux. Je pensais à une phrase qu'il avait écrite au moment de la mort de son père : « Serai-je donc seul un jour devant la mort? Je souhaite que ce soit le plus tôt possible. »

C'était venu très tôt, Philippe, comme tu l'avais souhaité, et c'était dommage, mon très chéri. Je crois, si j'avais pu te garder, que j'aurais su te rendre heureux. Mais nos destinées et nos volontés jouent presque toujours à contretemps.

ANDRÉ MAUROIS

LA RÉFORME

ET

LE CAPITALISME MODERNE

Le Luthérianisme fut l'œuvre d'un moine, fils de paysan, nourri de l'idéal patriarcal des Prophètes d'Israël. Ses conceptions politiques et sociales ne dépassèrent pas le conformisme moyenâgeux d'une économie rurale et féodale. Le travail est une punition, *remedium peccati*. Le prêt à intérêt est interdit; il faut se contenter du minimum, et cette avidité qui pousse à gagner plus qu'il n'est nécessaire est le signe qu'on n'est point en état de grâce. Luther stigmatise les grandes compagnies, les Lombards, les banquiers, les accapareurs de son temps qui trouvent, en Angleterre et en France, l'appui coupable des rois et des Parlements. Néanmoins la doctrine de la prédestination et de la justification par la foi confiante est grosse d'une nouvelle optique de la vie. Puisque le salut est le fruit de la libre complaisance du choix divin et non plus l'effet d'une magie sacerdotale, de la vertu des sacrements, des mérites de la communion des saints, de la prière et de l'ascèse, à quoi bon mener, à l'écart du siècle, une existence à part et stérile? Toutes les conditions, toutes les professions légitimes sont égales devant Dieu. La vie du laïque n'est pas inférieure à celle du clerc : elle lui est même en quelque sorte supérieure. Le travail productif de l'artisan vaut mieux que l'oisiveté paresseuse du moine, qui se dérobe par égoïsme aux devoirs de la solidarité humaine. Pour se convaincre de son salut, le mieux est de s'acquitter avec diligence de sa tâche professionnelle : c'est, tout en

servant son prochain, la meilleure façon de pratiquer l'amour de Dieu.

Telles sont les conséquences de la doctrine qu'allait développer le Calvinisme, œuvre d'un bourgeois, juriste autant que théologien, dont les hasards firent un chef d'État. Au lieu de distinguer le temporel du spirituel, comme le catholique romain; au lieu de séparer la politique de la religion, comme le luthérien qui, roi en son âme, est sujet corporellement soumis à son prince, Calvin, par un retour à l'idéal théocratique de la Bible, prétend christianiser toutes les formes de l'activité humaine, en vue de les faire concourir à la seule fin de la création qui est la gloire de Dieu. Pour la première fois depuis l'antiquité, et en parallélisme remarquable avec le judaïsme qui est moins une religion qu'une législation révélée dont les prescriptions s'étendent à tous les actes de la vie, cesse le douloureux divorce de la vie séculière et de la vie religieuse, des intérêts temporels et des intérêts spirituels, de la cité terrestre et de la cité de Dieu, non plus dans le sens de la subordination d'un ordre à l'autre, mais dans celui de leur pénétration mutuelle et de leur identification réciproque. La vie pratique est exaltée au regard de l'existence inutile de ces « fainéants de moines » qui, dès qu'on leur propose de travailler, « troussent trilles sans sonner mot ». Le travail professionnel n'est pas un simple effet de la loi naturelle, ce n'est plus seulement une conséquence surnaturelle du péché originel, ni même une ascèse recommandable pour se prémunir contre les mauvais penchants : il est promu à la dignité d'un service divin. La grande affaire de l'existence cesse d'être le salut individuel, puisque la grâce est inamissible, pour devenir la coopération à l'œuvre divine dans le monde. Or, l'utilité générale et le progrès de la condition humaine se confondent avec la gloire de Dieu. La profession est l'instrument vivant par lequel l'homme réalise le plan divin. Elle passe de fatalité naturelle ou de sanction au rang de vocation religieuse.

Aussi faut-il condamner avant tout l'oisiveté, combattre la mendicité et le chômage, mais non moins le goût du luxe et de la prodigalité, l'ostentation seigneuriale, la pompe de l'Église romaine, la magnificence de la vie des cours, qui

sont contraires à la pratique des vertus évangéliques. Calvin ne s'élève pas au-dessus de la mentalité petite bourgeoise, qui est celle de la Genève de son temps. Mais en vantant la parcimonie, poussée jusqu'à la ladrerie, jusqu'à cette *parvificentia* dont les Scolastiques avaient fait une lèpre de l'âme, le Réformateur fait sans le vouloir le jeu du mammonisme qu'il condamne chez les grandes cités trafiquantes, Venise et Anvers, où règne l'unique souci du lucre. Le culte du travail et la parcimonie se composent en une force d'épargne qui produit l'accumulation des capitaux.

L'économie du Moyen âge n'avait guère créé que des valeurs de consommation, plutôt que des valeurs de spéculation et d'échange. Avec l'apparition du capital naît un esprit nouveau. Calvin, qui gouverne une cité industrielle et commerçante, reconnaît, avec un sens aigu des nécessités économiques, la valeur productive de l'argent, le rôle du crédit, la légitimité du prêt à intérêt perçu en argent, à la seule condition de le bien distinguer, par un taux légitime, de l'usure qui prétend entretenir son homme, sans travailler, de la dépouille du pauvre. A part cela, peu importe, déclare-t-il à plusieurs reprises, qu'on tire profit du commerce de l'argent ou du blé, puisque l'argent représente des marchandises. Ses successeurs, de Bèze et la Vénérable Compagnie, s'intéressent à la création d'une banque d'État, tant pour alimenter le trésor public que pour soutenir les industries nécessiteuses. Ainsi peu à peu s'introduisent, dans l'éthique calviniste, les pratiques du capitalisme.

Ce n'est toutefois que le premier pas. Tous les hommes sont prédestinés et nul n'est fixé sur son sort. Or, si le travail est le meilleur refuge contre cette tentation qu'est l'angoisse de la damnation, comment ne pas penser que la réussite qui le couronne et le profit qu'on en retire sont les plus sûrs garants que l'on est au nombre des élus? Les Luthériens reprochaient aux Calvinistes de rétablir le salut par les œuvres, non plus comme la cause, mais comme le signe de la justification. Le calvinisme et les sectes issues de lui retournent à la vieille conception sémitique de la récompense, au temps où Israël ne croyait ni à la résurrection de la chair ni à l'immortalité de l'âme. C'est ici-bas que le juste touche

la rétribution de ses mérites, comme on le voit par le *Livre de Job*, où l'homme de bien, qui n'a pas bronché dans l'épreuve, voit dans sa vieillesse doubler le nombre de ses troupeaux et est béni dans sa postérité. A toutes les pages des *Proverbes*, le livre de sagesse de l'Israélite moyen, se lit cette assurance que la richesse est une bénédiction de Dieu. Le culte du travail entraîne dès lors, comme un corollaire indispensable, le respect de l'argent. Pour nous rendre compte de ce glissement de l'éthique protestante à la morale bourgeoise, puis à la mentalité capitaliste, il n'est que d'ouvrir les ouvrages de certains prédicants anglais du XVIIe et du XVIIIe siècles [1].

I

L'ÉTHIQUE CALVINISTE ET LA MENTALITÉ CAPITALISTE

Le presbytérien Richard Baxter, défenseur du synode de Westminster, que préoccupa avant tout, sous le Parlement, Cromwell et la Restauration, la vie morale de l'Église, est, parmi d'innombrables ouvrages, l'auteur de *Christian Directory* et *The Saints everlasting rest* (1649). A première vue, sa prédication semble inspirée de l'ébionisme évangélique le plus pur; il condamne la richesse comme la source de tous les maux : on ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. Mais s'il condamne les riches, c'est parce qu'ils se reposent après avoir assuré leur fortune et n'ont plus cure que d'en jouir. Or, la loi du travail est inconditionnée : elle s'étend aux riches comme aux pauvres. Seule l'action est vivifiante et concourt à la gloire de Dieu; le repos et la jouissance, voilà le péché et le mal : « Il est licite de travailler pour devenir riche, non en vue des joies de la chair et du péché, mais pour accomplir la volonté de Dieu. » Le riche est le dépositaire du bien de Dieu, il doit le rendre productif, et c'est là tout le sens de la parabole du mauvais serviteur qui n'a pas su faire fructifier le bien de son maître. Si Dieu offre une chance de gain à l'un des siens, il a ses vues, et c'est faire injure à sa

1. Voir Max Weber, *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* (Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie), Tübingen, 1910.

providence que de la négliger : « Il est licite de travailler de la manière qui vous assure le gain légitime le plus élevé. Vous avez le devoir de mettre en œuvre et de développer le plus possible vos facultés et vos talents. » C'est le principe du maximum d'efficience qui semble être devenu l'unique impératif catégorique du peuple américain.

Un des plus grands prédicateurs de la période caroline, le prédécesseur de Newton dans la chaire de mathématiques de Trinity College à Cambridge, le latitudinariste Isaac Barrow expose les mêmes idées dans son ouvrage *On Industry*, en y adjoignant une complémentaire. Nous devons être *industrious* parce qu'il n'est permis à personne de rester oisif alors que toutes créatures œuvrent et peinent, et aussi parce que, tous nos dons venant de Dieu, nous devons, pour sa gloire, travailler à les perfectionner. Or, le perfectionnement consiste avant tout à réfréner nos impulsions, à asservir notre fantaisie, à brimer notre imagination, à méthodiser les moindres actes de notre vie. « Nous devons soumettre à des règles sévères toutes les facultés de notre âme et tous nos mouvements intérieurs; nous devons réfréner nos convoitises et dominer nos passions; préserver nos cœurs des pensées vaines et des désirs malsains; ne pas laisser nos langues se livrer à des discours frivoles et inutiles; marcher droit devant nous sans dévier à droite ou à gauche. » On sait comment les Puritains s'efforçaient de réglementer leur maintien, d'uniformiser leurs vêtements, d'être sobres de gestes et de paroles. Or, le capitalisme et la grande industrie ont nécessité une rationalisation de tout le procès économique qui aboutit à la taylorisation des travailleurs et à la standardisation des produits. L'éthique protestante a puissamment contribué à faire accepter aux masses la première, qui réduit l'ouvrier à l'automatisme d'un instrument, et la seconde, qui impose aux consommateurs l'uniformité de produits fabriqués en série. De nos jours, le ministère du Commerce a pu en Amérique, sans rencontrer d'opposition de la part du public, réduire, dans cinquante articles divers, de 70 p. 100 en moyenne les types de fabrication, en vue d'obtenir un plus faible prix de revient.

S'il est un homme dont raffolèrent, au XVIIIe siècle, deux

continents, dont la sagesse fut prônée comme l'évangile des temps nouveaux, c'est assurément Benjamin Franklin. Élevé sous le ciel gris du puritanisme, il en sentit tellement l'incommodité, qu'à quinze ans il quitta Boston pour la cité de la fraternité universelle, Philadelphie, où William Penn avait proclamé la liberté de penser. Mais, de ses ancêtres protestants il emportait, en son cœur révolté, le précieux talisman des vertus calvinistes : la prudence, la sobriété, le travail et l'épargne. On sait comment l'acte de se baisser pour ramasser une épingle fut le départ de sa prodigieuse ascension. Bien avant Rockfeller et Ford, il appartenait à Franklin d'écrire un livre de morale protestante qui serait un *Art de s'enrichir*. Il l'exposa très prolixement pendant dix ans dans le *Poor Richards almanach* et la résuma, en 1758, sous le titre suggestif : « Discours du Père Abraham au peuple américain, à l'occasion d'une vente aux enchères. » Il en composa une brochure, *Le Chemin de la Richesse*, qui connut en librairie un succès sans précédent. Il en parut soixante-dix éditions anglaises, cinquante-six en langue française, onze en allemand, neuf en italien et dans tous les jargons de la terre, sans oublier le chinois, le catalan et l'anglais phonétique.

Toute la sagesse de Franklin se résume dans l'apophtegme célèbre qui est de lui : *time is money*, et ce commentaire : « Ne gaspille ni temps, ni argent, fais de l'un et l'autre le meilleur emploi. »

Ce qu'il prêche du fond de sa petite imprimerie qui ne se distingue en rien d'un atelier d'artisan de son temps, c'est déjà l'évangile capitaliste dont voici, glanés en ses œuvres diverses, les impératifs catégoriques :

Rappelle-toi que le temps est de l'argent ; celui qui pourrait gagner dix shillings chaque jour par son travail et qui va se promener ou passe dans sa chambre la moitié de son temps, s'il dépense six pence seulement pour son plaisir, doit considérer qu'il a gaspillé cinq shillings de trop. — Rappelle-toi que l'argent est productif. L'argent peut produire de l'argent et ces rejetons peuvent en produire, et ainsi de suite. Ainsi cinq shillings deviennent six shillings puis sept shillings trois pence et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils se transforment en cent livres sterling. Plus on a d'argent, plus il produit, si bien que sa valeur croît de plus en plus vite. Celui qui tue une truie, tue toute sa

descendance jusqu'au millième de ceux qui la composent. Celui qui perd une pièce de cinq shillings, anéantit tout ce qu'elle eût pu produire : des piles de livres sterling. — Rappelle-toi que le crédit est de l'argent... Un bon payeur est le maître de toutes les bourses. Qui est connu comme tel peut à chaque instant emprunter tout l'argent dont ses amis n'ont pas besoin... Pour six livres par an, tu peux disposer de cent livres, pourvu que tu sois un homme d'une prudence et d'une honnêteté reconnues. Celui qui, chaque jour, dépense un groschen inutilement, dépense inutilement six livres par an, ce qui est le prix que l'on paie pour disposer de cent livres. Celui qui gaspille chaque jour une partie de son temps qui vaudrait un groschen perd, l'un dans l'autre, la disposition de cent livres par an. — Le temps est le plus précieux des biens, le gaspillage du temps est le plus criminel des gaspillages. Le temps perdu ne se retrouve pas, et, toutes les fois que nous disons que nous avons le temps, nous nous trompons : le temps est toujours trop court... Que de temps inutile nous passons à dormir, sans penser que le renard qui dort n'attrape pas de poules, et qu'on aura l'occasion de dormir tout une éternité, une fois au tombeau. — Voulez-vous devenir riches? Songez autant à épargner qu'à acquérir. Les deux Indes n'ont pas enrichi l'Espagne, parce que les dépenses de celle-ci dépassaient ses revenus. Au diable donc vos coûteuses sottises!

Pour Franklin, il semble que l'unique fin légitime de l'existence soit de s'enrichir sans songer à en profiter, toute jouissance étant gaspillage de temps, et, par conséquent, perte d'argent. Les vertus cardinales de ce nouveau décalogue sont les *economic virtues* : l'ardeur au travail qui produit la richesse et la tempérance qui l'économise, *industry and frugality*. Une telle recherche du gain, non pour subvenir aux nécessités de la vie ou satisfaire aux jouissances de l'existence, mais pour le gain lui-même, est l'essence même de la mentalité capitaliste. Elle comporte une manière si sèche et si revêche de pratiquer l'art de vivre qu'elle ne put se développer qu'avec l'appui du sentiment religieux. C'est ce qu'explique fort bien John Wesley, le fondateur du méthodisme : « La religion engendre nécessairement l'ardeur au travail et la sobriété, et ces vertus elles-mêmes ne peuvent que produire de la richesse. » Est-ce parce que la richesse incline à la vanité et à l'amour du monde qu'on peut empêcher les hommes de travailler et d'être économes? « Nous devons inciter les chrétiens à gagner et à épargner tout ce qu'ils peuvent et, par conséquent, à s'enrichir. »

De telles idées étaient trop proches de l'utilitarisme pour qu'elles ne soient bien près de se laïciser. Elles le firent, par une transposition insensible, sans presque qu'on s'en aperçût. Adam Smith fonde l'économie politique sur de simples considérations d'intérêt public ou privé et Bentham sur des considérations hédonistes. Désormais, le mouvement favorisé par l'éthique calviniste va s'émanciper des limites où l'avaient voulu contenir l'ascétisme protestant et le socialisme évangélique. Une dure logique interne, une impitoyable nécessité organique condamnent le système capitaliste, grandi à l'ombre du mancenillier mystique, à s'accroître démesurément en étouffant autour de lui tous les appuis qui assistèrent sa formation. Les progrès continus de la technique et la concurrence mondiale obligent les entreprises à une extension et à une concentration indéfinies, suivant une cadence de plus en plus accélérée sous peine d'être distancées et éliminées.

On comprend dès lors comment l'ascétisme calviniste et le méthodisme puritain, le culte du travail, l'esprit d'épargne et le respect de l'argent, joints au rythme toujours plus rapide des affaires, aient pu produire ce héros, ce saint, ce martyr de la religion capitaliste, l'affairiste puritain, le *business-man*, un homme généralement sain d'esprit, réfléchi, parfois même supérieurement doué, qui, sans prendre jamais de répit, sans pratiquer l'*indulgere genio* si cher au cœur d'Horace, se condamne volontairement à une vie de *hard labour*, une vie de cabinet qui ressemble à une existence de cabanon, où il ne pense plus que cotes, taux du change et de l'escompte, prix de gros et de détail, prix de revient, coûts de production, échéances et dividendes; où il ne vit qu'entre des coups de téléphone, le grignotement des machines à écrire et le lugubre tapis vert des conseils d'administration, alors que, dans l'insouciance, la sécurité et la paix, il pourrait souvent couler au sein de sa famille une existence embellie par le culte des arts et les ornements de l'esprit. A passer son temps à tout évaluer en dollars, à établir l'équivalent monétaire de tous les objets qu'il rencontre et de toutes les personnes qu'il fréquente, son âme finit par prendre l'aridité d'un bilan. Autour de lui, la vie s'étiole, toutes les valeurs qualitatives, toutes les fins désintéressées, toutes les harmoniques

que le style ajoute à l'action s'évanouissent définitivement. Il vit dans un monde d'intérêts factices, où les sources de la tendresse humaine se tarissent, où les raisons généreuses de vivre n'ont plus de sens, où les voix de la nature et de la poésie n'éveillent plus d'échos, où le souci de l'État, l'illustration de la cité, le commerce des amis, la vie de famille, la recherche de l'amour, le désir de la gloire sont considérés comme des pertes de temps ou des puérilités d'un autre âge. Il ne connaît d'autre souci que celui de balancer ses écritures, d'autre passion, que celle de battre un record. Une seule chose est nécessaire, dit l'Écriture : goûter la joie divine de la connaissance, affirmait Aristote; accomplir son salut par les bonnes œuvres, enseignait l'Église catholique; s'assurer de son salut en faisant de bonnes affaires dit le puritain; faire des affaires tout court, dit l'homme moderne issu de la Réformation.

II

LE PROTESTANTISME ET L'UNIVERSALISATION DE L'ESPRIT JUIF

Nous venons de voir comment l'éthique calviniste engendra les vertus bourgeoises : l'ardeur au travail, le sens de l'épargne, l'estime de l'argent, le contrôle méthodique de la conduite, la discipline professionnelle, qui permirent au régime capitaliste de s'établir et de prospérer. C'est ce qui explique, à partir du XVIe siècle, l'avance rapide que prennent sur le terrain économique les pays anglo-saxons au regard des pays catholiques ou même luthériens. Les Espagnols remarquaient déjà que les calvinistes des Pays-Bas étaient meilleurs commerçants que les catholiques; meilleurs aussi en Allemagne et en Écosse que les Luthériens. Même les sectes les plus étrangères aux intérêts de ce monde, qui donnèrent l'exemple de la vie intérieure la plus repliée, rejetées dans les carrières lucratives par horreur de la vie dissipée des nobles, celles des piétistes, des baptistes, des mennonistes et des quakers, déployèrent des qualités industrielles de premier ordre. Il est bien vrai que cela s'explique en partie, dans les

pays où régna la persécution, par cette éternelle loi de l'histoire qui veut que les minorités, chassées des charges publiques et des carrières libérales, cherchent leur subsistance dans les professions commerçantes. Mais l'explication n'est pas suffisante. Si elle s'applique pour les Huguenots de France sous Louis XIV, pour les non-conformistes et les quakers en Angleterre, pour les juifs de tous pays, elle ne vaudrait pas, par exemple, pour les catholiques, restés tributaires du vieil esprit des gens d'Église qui considèrent toute activité mercantile comme tant soit peu infamante. Il n'apparaît nullement que, ni en Angleterre ni en Hollande dans le passé, ni en Allemagne de nos jours, les catholiques se soient particulièrement distingués dans les entreprises industrielles et commerciales. Que l'on compare les Huguenots français et les Jansénistes : même adhésion au dogme augustinien de la prédestination, même austérité de mœurs, même façon de porter la vie comme une croix: les uns rentrent à Port-Royal pour s'y consacrer à la logique et à l'apologétique; les autres furent parmi les plus actifs pionniers du capitalisme dans notre pays. Bien mieux, une observation de contrôle est facile à instituer. Max Weber a étudié les statistiques professionnelles des pays où les confessions religieuses sont mélangées et sensiblement en parité, comme dans le pays de Bade, en Bavière et en Hongrie. Il a découvert que les protestants suivaient de préférence l'enseignement moderne, les gymnases « réals » et les écoles professionnelles où l'on prépare aux carrières industrielles et commerciales, tandis que les catholiques optaient pour les études « classiques » et les carrières libérales, en sorte que les chefs d'industrie, les entrepreneurs, les commerçants, les ouvriers qualifiés se recrutent principalement parmi les premiers. La religion joue donc, ici, un rôle prépondérant dans l'orientation professionnelle.

Il n'en résulte pas que la Réforme calviniste soit la cause première et suffisante de l'avènement du capitalisme. Ce serait outrageusement simplifier les données de l'histoire : à côté de ce facteur moral de premier ordre, des circonstances purement matérielles ont joué. Mais il demeure acquis que, de toutes les formes du christianisme, seules les sectes

issues de la Réforme de Calvin furent directement conciliables avec l'éthique capitaliste, et que, sans elles, une civilisation à structure purement économique, comme l'est celle des États-Unis, n'eût pas été concevable. En cela, le Calvinisme ne fut, à le bien prendre, que l'héritier du Judaïsme qui, bien avant lui, avait traité la vie économique avec une mentalité capitaliste. Que fut, en effet, le Protestantisme sinon, par-dessus tout l'apport de la Scolastique, du Romanisme et de la Patristique, un retour au biblisme? Il ne fit qu'universaliser l'esprit juif en le débarrassant des observances de la Loi, et y réussit à ce point que le Puritanisme mérita d'être appelé l' « Hébraïsme anglais ».

Dans la préface de son ouvrage classique *Les Juifs et la Vie économique*, Werner Sombart explique comment les études de Max Weber sur les rapports de l'éthique des sectes protestantes et de la mentalité capitaliste l'ont amené à entreprendre sa propre étude : « Une analyse approfondie de l'argumentation de Weber m'a convaincu que les éléments du dogme puritain qui ont exercé une influence réelle sur la formation de l'esprit capitaliste n'étaient que des emprunts aux idées qui forment la base de la religion juive »; et, ailleurs, dans son livre *Le Bourgeois*, il se laisse aller à caractériser ainsi le Judaïsme : « Ce que je considère comme le caractère spécifique du Judaïsme, c'est qu'il contient et développe jusqu'à leurs ultimes conséquences logiques toutes les doctrines favorites du capitalisme. »

Pour le bien comprendre et éviter de graves malentendus, il faut prendre garde qu'il y a une double littérature dans la Bible; et, dans cette législation révélée qu'est le mosaïsme, une double morale, se prêtant à justifier des doctrines et des courants d'idées absolument opposés.

Il y a, dans le Vieux Testament, la « littérature des pauvres d'Israël », celle principalement des *Livres prophétiques* et des *Psaumes*, où le faible, le petit, le miséreux, l'homme de rien, ce que nous appellerions aujourd'hui le prolétaire, est donné comme l'ami et l'élu de Dieu. Le jour de la vengeance de Yahvé y est représenté comme la revanche des pauvres et des doux sur les riches et les violents de la terre. De là à déduire que le royaume temporel de Dieu sera la dictature du prolétariat, il n'y a qu'une modernisation de langage,

et l'on peut très raisonnablement soutenir que le Léninisme dérive en ligne directe du paupérisme des prophètes d'Israël. Mais, à côté de cette littérature qui exprime la revendication du menu peuple contre les exactions des grands, la rancune d'impénitents nomades contre la civilisation urbaine et la royauté profane conçue à la façon de David et de Salomon, il en est une autre, que l'on trouve dans les *Proverbes*, dans l'*Ecclésiaste*, dans le *Livre de la Sagesse*, dans les innombrables gloses des Talmuds et des Codes rabbiniques, qui nous révèle la façon de penser du Juif moyen. Une affirmation y revient inlassablement : la richesse est une bénédiction divine, la prospérité matérielle est l'unique récompense du juste : « Le fruit de l'humilité et de la crainte de Dieu, c'est la richesse, la gloire et la vie » (*Prov.*, XXII, 4); « Quand Dieu a dispensé à un homme richesses et biens, et qu'il lui a permis d'en jouir, déclare Kohélet, cet homme a reçu un don de Dieu » (*Eccl.*, VII, 18); « C'est la sagesse qui enrichit le juste dans ses pénibles labeurs et fit fructifier ses travaux; elle l'assista contre la cupidité de ceux qui l'opprimaient et lui fit acquérir des richesses » (*Sag.*, X, 10).

On a souvent rapporté la manœuvre qui permit à Nathan Meyer Rothschild de réaliser sur la victoire de Waterloo un prodigieux coup de bourse. Appuyé à son pilier favori au Stock-Exchange, il faisait semer la panique, le 19 juin 1815, en annonçant la défaite de l'armée anglaise à Mont-Saint-Jean. Cependant, informé par des courriers secrets que la bataille était gagnée, il donnait l'ordre à ses courtiers de racheter dans l'ombre en masse. Quand on apprit la nouvelle, ce fut une hausse vertigineuse, la fortune sur les dés pipés. A un rabbin chagrin lui faisant grief, le soir venu, de sa conduite, en déplorant combien la passion de l'argent égare, qui l'eût tout aussi bien conduit, dans l'hypothèse inverse, à spéculer sur la défaite de sa patrie, j'aime à penser qu'il eût répliqué : « Tu fais erreur, Rabbi! C'est en vain que tu veux me prouver par les textes saints que la richesse est corruptrice, alors qu'ils disent simplement qu'elle est dangereuse, d'où il y a plus de gloire pour le riche à ne pas broncher que pour le pauvre. Mais mon coup de bourse si heureusement couronné n'est-il pas l'indice que la bénédiction de Dieu

est sur moi, car il est dit dans le *Livre de Jésus, fils de Sirach* que mon père Amschel aimait à nous lire : « N'aie pas honte des choses suivantes : du désir d'acquérir une fortune; de chercher à réaliser des bénéfices en vendant et en achetant » (XLII, 1, 43); et dis-moi, Rabbi, comment pourrait-on s'enrichir quand on est banquier, sinon en vendant à la hausse et en rachetant à la baisse? Et le même Jésus, fils de Sirach, n'écrit-il pas en parlant de Salomon : « C'est au nom du Seigneur Dieu, qui s'appelle le Dieu d'Israël, que tu accumules de l'or comme si c'était de l'étain et de l'argent, comme s'il s'agissait de plomb. » (XVII, 19, 20.) Vas-tu tomber, Rabbi, dans l'erreur des prêtres romains qui proclament aux oreilles de leurs ouailles que la pauvreté est une béatitude, oh! laisse-moi rire, alors que c'est, le vieil Amschel nous le disait bien, une malédiction. »

Pareillement, à lire dans la Bible les différents codes sacerdotaux, on y voit une morale inspirée de la plus haute humanité : remise des dettes et affranchissement des esclaves tous les sept ans, interdiction du prêt à intérêt. Mais cette législation, qui resta d'ailleurs théorique, est, comme Janus, à double face. Elle ne concerne que les Juifs et ne s'applique pas aux étrangers : « Tu n'exigeras de ton frère aucun intérêt, stipule le *Deutéronome*, mais tu peux en exiger un de l'étranger » (XXIII,20, et XV,3). Ce texte fut interprété, dans la tradition orale, comme un devoir de tirer usure des Goïm, ainsi qu'on le lit dans le 198e commandement du dernier code rabbinique, publié au XVIe siècle par Joseph Karo sous le nom de *Schulchan Aruch*; et dans le *Choschen Hamischpat* (226-27), il est stipulé : « On peut exploiter en matière de prix un non-Juif, car il est écrit dans les livres sacrés qu'on ne doit pas exploiter son frère. » Un tel traitement différentiel libérait les Juifs de toutes considérations d'ordre moral dans leurs rapports commerciaux avec les chrétiens : il leur paraissait licite de pratiquer l'usure, et des prix inférieurs à ceux ayant cours sur le marché pour capter la clientèle. Aussi furent-ils partout les avocats les plus chaleureux de la liberté commerciale, fondée sur la concurrence et la seule loi de l'offre et de la demande.

Si l'on tient compte de cette double particularité : matérialisme de la récompense, absence de scrupules à l'égard de l'étranger, on comprend comment les Juifs étaient prédestinés à être, avant les Puritains, les pionniers du capitalisme. A partir du XVIe siècle, on voit l'axe de gravité du monde économique se déplacer du sud-ouest européen au nord-est, parallèlement à l'émigration des Juifs qui, chassés d'Espagne et du Portugal, s'installent à Francfort-sur-le-Mein, à Anvers, à Hambourg, puis à Amsterdam et, finalement, en Angleterre sous la protection de Cromwell. L'économie hispano-portugaise s'écroule après leur départ; Venise, qui les a expulsés en 1510, voit décliner son hégémonie, au lieu que le sénat de Hambourg leur rendra, au XVIIIe siècle, cette tardive justice : « Ils ont fini par devenir parmi nous un mal nécessaire. » Partout on les rencontre, à la foire de Leipzig, dans toutes les fondations coloniales et principalement à New-York qui deviendra la capitale du monde juif. En France, au XVIIIe siècle, ils monopolisent presque le commerce du Levant. Mais surtout, maîtres incontestés du commerce des lettres de changes, ils détiennent le trafic de l'argent, organisent le crédit, inventent les transactions à terme, spéculent sur les « actions ». Leur influence est prépondérante à la Bourse d'Anvers, à celle d'Amsterdam, puis à celle de Londres, en attendant qu'ils fassent de Wall Street le centre d'arbitrage de la finance internationale. A l'économie précapitaliste, soucieuse de juste prix et de salaire équitable, ils substituent une économie nouvelle, où la valeur d'utilité en tant que biens de consommation des marchandises fait place à leur valeur d'échange objectivée sous forme de papiers directement négociables. Cette mobilisation des capitaux, grâce à la transformation des marchandises en valeurs qui les représentent, donne libre cours à l'agiotage, supprime les rapports directs entre le producteur et le consommateur, affranchit les transactions économiques de toutes entraves morales et juridiques, pour ne plus leur assigner d'autre but que le profit, sous forme de dividendes ou de bénéfices. Nul peuple plus que les Juifs n'a contribué à proclamer le primat du gain matériel sur toutes les autres fins humaines; aucun n'a plus contribué à répandre

cette mentalité que tout peut s'évaluer en argent et s'acheter, même les biens impondérables.

Cette négation si radicale de la distinction du temporel et du spirituel, cette méconnaissance absolue des différents ordres dont parle Pascal, expliquent la conception toute commerciale que le Juif et le Puritain se font de leurs relations avec Dieu. La morale consistant pour le talmudiste dans l'observance matérielle des six cent treize prescriptions que Moïse Maïmonide a tirées de la Thora, un livre de compte est ouvert pour chaque fidèle, sous l'œil de Dieu, où s'inscrivent à son actif ses bonnes actions, où sont portés à son débit ses manquements, si bien que son salut ou sa perdition résulte mathématiquement du solde de son compte par profit ou perte. Cette conception est à l'antipode de l'idée platonicienne et stoïcienne qui fait de la vertu sa propre récompense à elle-même, de l'idée kantienne qui fait résider la moralité de l'acte dans l'intention qui y préside. Pour le pieux Israélite, la vertu est un capital que le juste entasse et que Dieu doit lui rembourser dans un autre monde tout en lui en servant les intérêts ici-bas sous forme d'aubaines, de petits profits, de coups heureux.

Comme, tout à l'heure, les marchandises s'objectivaient sous forme de papiers-valeurs, le bien et le mal s'évaluent quantitativement d'après le nombre de commandements respectés et de prescriptions transgressées. Sans rapport avec les intentions morales du sujet ni avec les conséquences sociales de ses actes, le mérite et la faute se dépersonnalisent et n'ont plus d'autre caractère que celui de sommes que l'on peut additionner et soustraire. Les puritains ne procèdent pas autrement. Ils considèrent le Saint comme tenant la comptabilité minutieuse de ses péchés, en distinguant le capital de l'intérêt, ce qui donne, dit Weber, « à la sanctification de la vie le caractère d'une simple affaire commerciale ».

Pour Baxter, de même que l'on peut établir un commerce profitable avec un étranger qu'on ne voit pas, de même on peut « gagner une perle précieuse » par le « commerce sacré » avec Dieu qui demeure invisible. Franklin tenait une comp-

tabilité à jour, sous forme de tableaux statistiques, de ses progrès dans les treize vertus essentielles de son évangile capitaliste, qui servaient de rubriques à treize colonnes verticales divisées elles-mêmes horizontalement en sept compartiments correspondant aux jours de la semaine : « Chaque fois que je me rendais coupable à l'égard d'une de ces vertus, écrit-il, je marquais une croix dans la colonne de cette vertu et dans le compartiment du jour de ce manquement. » Selon Brunyan, le chrétien est en présence de Dieu comme le client en présence d'un marchand : le pécheur est semblable à l'acheteur qui achète toujours à crédit; il pourra bien payer avec tout ce qu'il gagne les intérêts courants des sommes qu'il doit, il ne pourra jamais libérer le principal. Pour le juif et le puritain, l'examen de conscience est un simple bilan. Que nous voilà loin de la parabole des ouvriers de la dernière heure, de la Madeleine qui rachète ses errements passés en brisant un flacon de nard sur les pieds du Sauveur! Le pharisien lui fit remarquer qu'elle gaspillait bien inutilement une essence d'un grand prix. Quel scandale que le rachat obtenu à la dernière heure par le geste fol d'un cœur pantelant d'amour que fulgure la grâce!

Désormais tout se mercantilise et prend figure de contrat commercial. Qu'est-ce que l'État pour les publicistes calvinistes et les théoriciens protestants du droit des gens : le résultat d'un « contrat social », analogue à celui que conclurent entre eux les pèlerins de la *Mayflower*, en vue de garantir par toute la force du corps social un certain nombre de prérogatives fondamentales. Qu'est-ce que la religion à la bien concevoir : un *covenant*, analogue à l'alliance du peuple juif avec Yahvé, un pacte de fidélité avec Dieu, qu'il faut observer comme un engagement écrit, à la lettre et jusqu'à la dernière syllabe.

Ainsi les Juifs, par suite de leurs caractères ethniques, par l'effet de leur législation religieuse, par leur conception matérialiste de la sanction, par le jeu de circonstances historiques, devinrent, au sein des nations occidentales, les promoteurs du capitalisme moderne. Mais, Juifs du pape ou Juifs de cour, ils n'étaient que tolérés au sein des États chrétiens comme un mal indispensable et comme les témoins

de la vraie foi. Pour que les valeurs juives conquissent le monde, il fallait que le Judaïsme prît figure chrétienne : ce fut l'affaire du Calvinisme et, plus proprement encore, des sectes dérivées de lui, puritaine et non-conformistes.

III

LE MONDE NOUVEAU ET LA RÉFORME

Du triomphe de l'esprit juif, universalisé par la Réforme, est sorti un monde nouveau, dont l'expression la plus parfaite se trouve dans le pays où l'invasion de la mentalité puritaine a rencontré le moins de résistances historiques : aux États-Unis.

La structure de ce nouveau monde repose sur le primat des fonctions économiques que régularise le commerce de l'argent. Il semble que la vertu la plus éminente de l'homme soit de produire le plus possible, en vue de consommer toujours davantage, et de s'enrichir sans arrêt pour produire et pour consommer. L'*homo sapiens* fait délibérément place à l'*homo œconomicus*. Multiplier nos besoins au lieu de chercher à nous en affranchir, de façon à faciliter l'écoulement de produits fabriqués en nombre de plus en plus grand, tel est le cercle dans lequel roule la civilisation contemporaine.

L'idéal d'une telle civilisation ne peut être que quantitatif. Il ne retient de l'aspect des choses que ce qui peut s'évaluer en chiffres et se monnayer. Techniquement, il vise à un maximum de rendement obtenu, au détriment de la personnalité de l'ouvrier, par la taylorisation du travail qui en fait une machine-outil, et au détriment de la personnalité du consommateur, par la standardisation des produits qui lui impose des types uniformes. Politiquement il conduit à la démocratie capitaliste, caractérisée par l'avènement au pouvoir des gens d'affaires qui, détenant la supériorité de l'argent, ne peuvent tolérer d'autres privilèges. Pratiquement, la démocratie devient une représentation de grands intérêts collectifs du travail et du capital, soit qu'on les tienne pour antagonistes comme en France, soit pour

associés, comme en Amérique et en Italie. En fait, les riches détiennent toujours le pouvoir, mais ils doivent compter avec la loi du nombre. Elle les condamne à une surenchère électorale où, finalement, salariés et capitalistes trouvent leur compte, au détriment de la bourgeoisie libérale : le prolétaire en voyant sa condition s'améliorer sans cesse par l'effet des lois sociales et des hauts salaires; les capitalistes en récupérant les prolétaires comme clients et petits porteurs d'actions. Il en résulte un abaissement progressif, dans l'échelle sociale, des classes libérales, et un accroissement du *standard of living* des masses résultant des conditions mêmes de la production en série. Cette dernière réclame, pour se soutenir, un marché de plus en plus étendu que ne suffit pas à fournir la clientèle simplement bourgeoise. Il faut nécessairement atteindre le public de consommateurs le plus nombreux, celui des employés et des ouvriers, et, pour cela, leur procurer de hauts salaires en vue d'augmenter leur capacité d'acheteurs. C'est ce que comprennent fort bien ce financier opulent, ce directeur de grand magasin, ce roi d'une industrie qui tiennent des discours violemment socialistes : ils ne le sont qu'en paroles pour stimuler l'appétit de revendication du peuple afin de le gagner comme clientèle. C'est ce qui explique que, le socialisme faisant le jeu du capitalisme et les hauts salaires étant liés aux gros bénéfices, la lutte des classes sociales tend à disparaître aux États-Unis, où le *standard* américain réalise tous les vœux du communisme, moins la misère. Un Ford n'a-t-il pas donné un jour de congé de plus à ses ouvriers par semaine pour leur permettre, deux jours durant, d'être de simples consommateurs! Il en résulte la subordination de la politique à l'économique. On l'a bien vu, en Allemagne, lorsque les grands féodaux de la Ruhr, les grands magnats de l'industrie, sauvèrent le *Reich* en lui dictant leur volonté. On le voit encore de nos jours aux États-Unis où le char de l'État est attelé au parti républicain, le grand parti d'affaires qui prend les indices de la prospérité matérielle comme mesure du succès de sa politique : « *Prosperity! Do you feel it in your pockets?* » et où des villes entières sont possédées par une société industrielle qui nomme maire, shérif, juge et pasteur. On le voit

encore par l'exemple de l'Italie où la dictature de Mussolini ne se soutient que parce qu'elle insère, dans les cadres vides du parlementarisme, l'État corporatif.

Les mérites de cette civilisation sont énormes. En procédant à une exploitation systématique de toutes les ressources naturelles, elle a rendu possible ce qui eût paru autrefois utopique : de faire vivre décemment, dans un bien-être sans cesse accru, une population qui, en un siècle, a triplé en Europe et plusieurs fois décuplé en Amérique. Aussi réalise-t-elle, avant tout, une civilisation de masses, alors que l'Antiquité n'avait guère connu que des civilisations d'élite. Platon estimait qu'au delà de cinq mille citoyens l'État n'est plus une cité, mais une horde. Aristote en donne plusieurs raisons, dont la principale est que les démocraties antiques n'ont connu que le gouvernement direct par le peuple. La République romaine tomba dans l'anarchie lorsque la population se fut trop accrue : la réunion des comices au Champ-de-Mars dégénérait en bagarres et en coups de mains. Dans l'Antiquité et au moyen âge, les sages enseignaient, comme règles d'or, la tempérance, la modération, la résignation. Le *sustine abstine* des Stoïciens exprime le caractère précaire de l'économie des Anciens.

Fidèle au messianisme juif qui veut le règne de l'équité ici-bas, la civilisation contemporaine a réalisé plus de justice sociale que le monde n'en connut jamais. L'Antiquité s'était accommodée de l'adage de César à la bataille de Pharsale : le genre humain vit pour un petit nombre. Les déshérités étaient souvent si mal lotis qu'on a trouvé sur un grand nombre de tombes populaires, parfois écrite par de simples sigles, l'épitaphe désabusée d'une philosophie sans espoir : *non fui, fui, non sum, non curo.* Le moyen âge anesthésia les souffrances des foules dolentes par l'espoir d'une autre vie. En garantissant à tous les individus, travailleurs ou indigents, le nécessaire; en reconnaissant à chacun des droits imprescriptibles, le monde issu de la Réformation a donné à tous une dignité de vie et une chance de bonheur, propre à justifier la parole de Saint-Just : le mot « bonheur » est un mot nouveau en Europe.

A tous il a dispensé des garanties de liberté. L'Antiquité par la prédication de ses philosophes, et le moyen âge par les maximes de ses Saints, qui avaient tant fait pour affranchir l'homme intérieur, pour fonder son autonomie morale, avaient laissé subsister, comme des fatalités naturelles, d'effroyables despotismes. Le Bas-Empire, pour asseoir l'impôt, avait rivé sans espoir le paysan à sa glèbe, l'artisan à sa corporation, le curiale à ses fonctions municipales. L'Église avait enseigné qu'il faut accepter sans mot dire l'ordre voulu et stabilisé par Dieu. En proclamant la liberté du travail, en conférant le bulletin de vote, l'État moderne a rendu chacun libre du choix de sa profession et a donné l'illusion qu'en obéissant à la volonté générale qu'il concourait à former, tout citoyen obéissait à la sienne propre.

Mais ces avantages sont obtenus au prix de sérieux inconvénients. L'économie capitaliste a rendu l'homme esclave de ses besoins multipliés, sans affranchir son âme. Elle l'a enchaîné à ses machines, comme à des tyrans insatiables qui réclament sans trêve de nouvelles victimes; elle l'a condamné, pour satisfaire ses convoitises illimitées et lui permettre de tenir son rang dans le monde, à cette impitoyable course à l'argent qui fait qu'il ne s'appartient plus. Elle a fait du travail une loi universelle, une dure loi inconditionnée qui s'applique aussi bien au chef d'industrie qu'au salarié, au multimillionnaire qu'au prolétaire. Elle a détruit les féconds loisirs, les luxueuses oisivetés, indispensables pour former un peuple d'amateurs, comme le peuple athénien, une société de gens de goût, comme la société de l'Ancien régime. En ne tenant pour sérieuses que les professions lucratives, elle a traité les activités désintéressées, qui firent la gloire des aristocrates d'autrefois, de divertissements frivoles, de passe-temps superficiels. L'État, la Cité, la famille, la religion, les beaux-arts, la science spéculative, la culture libérale de l'esprit, tout cède le pas et devient surérogatoire devant l'obligation du *make money*. Elle a confondu la diffusion de la culture avec son élévation : si l'homme moyen peut paraître moins illettré que par le passé, les élites d'aujourd'hui, spécialisées et techniques, sont bien inférieures, sous le rap-

port de la culture générale, à celles qui réalisèrent le miracle grec, qui fondèrent l'ordre romain, qui illuminèrent la Renaissance, qui illustrèrent l'Ancien Régime.

Notre civilisation, si riche en moyens matériels, est monstrueusement inesthétique. Elle a gardé de ses origines judaïques et puritaines — John Knox dans le *First Book of Discipline* ne condamne-t-il pas comme « idolâtrie » les cérémonies, les abbayes et les cathédrales? — l'indifférence à la Beauté. En un siècle, la monarchie française a créé trois styles et imposé son savoir-vivre à l'Europe. Avec ses richesses de Golconde, l'Amérique n'est pas parvenue, en trois siècles, à fonder une école d'art originale. Elle a démarqué, en les grandissant au pantographe, les modèles que lui proposait la vieille Europe, héritière des civilisations monarchiques, érudite, savante, mélomane, où règne l'âme d'Eupalinos. La fordisation a substitué aux styles d'art des types de fabrication. Elle a proscrit l'artisanat, l'individualité dans la création, l'originalité dans les goûts, l' « article de Paris », le tour de main qui signe l'œuvre.

Les civilisations qualitatives tendent à développer chez une élite le libre déploiement et le parfait équilibre de toutes les facultés : c'est l'éphèbe divin de Platon, l'homme beau et bon d'Aristote, celui pour qui rien d'humain n'est étranger, de Térence, de Cicéron et de Sénèque, l'humaniste de la Renaissance, l'honnête homme de l'âge classique, l'encyclopédiste du XVIIIe siècle, l'esprit faustien de l'Allemagne du temps de Gœthe. Le monde moderne repose sur la spécialisation à outrance des individus et des fonctions. L'Américain qui abdique, à son usine et à son bureau, sa dignité d'être pensant pour se résigner à n'être plus qu'une parcelle d'homme — *ein Teilmensch* — une pièce très spécialisée dans cet énorme outillage qu'est la société capitaliste, retrouvera-t-il le soir, à son foyer, la joie de redevenir un être sensible et raisonnable? L'expérience prouve que non. Cédant à sa déformation professionnelle et au moindre effort, il demande qu'on lui serve une culture facilement assimilable, la culture en série des illustrés, des magazines et des cinémas, qui lui débite sur tous sujets de rassurantes certitudes. Il perd cette pudeur de la pensée que sont l'esprit critique et le doute, ce

ferment de la vie morale qu'est l'inquiétude métaphysique et religieuse. « Dans les Facultés, écrit Alfred Siegfried, la majorité des étudiants demandent à leurs maîtres moins une culture qu'un instrument de succès. » La philosophie des puritains, c'est l'utilitarisme mâtiné d'évangélisme; la philosophie américaine, c'est le pragmatisme pour qui les valeurs spirituelles ne se justifient que si elles « payent », la valeur de vérité d'une doctrine étant dans le succès qu'elle confère. C'est que le travail spécialisé et technique, excluant l'initiative personnelle et la création esthétique, est devenu à ce point rebutant qu'il ne vaut plus que par le gain qu'il ménage. Que reste-t-il dès lors à l'Américain pour se dédommager des sacrifices qu'il consent à cette nouvelle idole qu'est le progrès matériel? A se jeter à corps perdu dans les joies monnayables et faciles, qui ne réclament aucune culture pour être goûtées : l'euphorie des joies sportives et la griserie des joies mécaniques. Il ne sera plus capable de goûter cette volupté souvent ascétique, faite d'esprit, d'élan imaginatif et de générosité de tempérament plutôt que de bien-être matériel que le Latin appelle le plaisir. Il stagnera à ce point mort de la vie morale, qu'est l'enlisement définitif dans la banalité du *standard* et la béatitude du confort.

En n'acceptant comme manifestations du progrès que des critères quantitatifs : le volume de la production, l'accélération de la circulation des richesses, l'augmentation de la population, la baisse de la mortalité, l'élévation des salaires et des bénéfices, le monde moderne repose sur cette équivoque simpliste et barbare, que plus on est à même de satisfaire une grande variété de besoins matériels en un minimum de temps, plus on est en droit de se prétendre civilisé. La justice sociale est considérée, dans cette optique nouvelle, non comme une hiérarchie qualitative de fonctions et de dignités. mais comme une égalisation progressive des conditions, Mais, dit Renan, « l'homme n'est pas ici-bas seulement pour être heureux, il n'y est même pas pour être simplement honnête. Il y est aussi pour réaliser ces formes supérieures de la vie que sont le grand art et la culture désintéressée. » Athènes ne possédait qu'un maigre territoire et ne connut pas de répit : du haut de son Acropole, elle a gagné l'au-

dience du monde en détenant toutes les maîtrises. Les cités italiennes du xve et du xvie siècles furent des coupe-gorge et des mauvais lieux : elles ont donné à l'humanité de péremptoires et solennelles raisons de vivre. Qui donc n'échangerait pas, et tout l'or de New-York, et toutes les industries de Pittsburg, et toute la morale morose de Boston, pour le baiser de gloire de ces trois villes qui furent le suprême scandale des Réformés : la Venise des doges, la Florence de Laurent le Magnifique, la Rome des papes humanistes!

LOUIS ROUGIER

IMAGES NORDIQUES :

COPENHAGUE, STOCKHOLM LÉNINGRAD

COPENHAGUE

Premier regard.

De quoi servirait-il d'errer par le monde, si ce n'était lui poser, sous des biais imprévus et que l'on espère décisifs, les grandes questions? Problèmes toujours pareils, et, il faut le craindre, semblables réponses! Pourtant, changer de place, n'est-ce pas voir se succéder toutes les couleurs du prisme, tout le « spectre » réfléchi par la planète? Quelle remémoration! Vous voici obligé à refaire le calcul des rayons, des longueurs d'onde, des dispersions : retrouver cette secrète physique que voilaient les apparences quotidiennes.

Déchirements majeurs des premiers instants de toute rupture, fût-ce celle qui se fait entre les paupières! Soudaineté dans les divins ravages du dessillement! Aussi, l'apport des voyages n'apparaît-il guère proportionnel à leur durée. Tout voyage est une autre vie, à laquelle les premiers jours servent de jeunesse. Comme la nouveauté toute neuve attaque l'âme de plus roide façon que cette nouveauté flétrie où, avec la connaissance, déjà s'installe un début d'usure!

Point de pays où j'aie passé de façon si rapide que dans ce Danemark où je ne suis resté que trois jours. Eh bien, il est peu de voyages qui m'aient laissé de façon si nette l'im-

pression d'acquis, d'ajout, que j'ai parfois en vain demandée à des déplacements autrement durables.

Il faut dire que je venais de connaître un bien long et sombre, un noir hiver. Sans cesse lampe au front ou sur ma table. Double besogne : le jour, soigner des malades; la nuit, des chapitres de roman. Des deux côtés, chair souffrante ou prose incertaine, pareille contention requise pour trouver le remède sagace, pour recevoir dans leur plénitude les inspirations chirurgicales : étroite obéissance à l'appel de la vie ! La vie d'autrui, pour guérir comme pour naître, ne demande à un homme rien de moins qu'un peu, que beaucoup de sa substance.

Fut-ce le bonheur de me sentir un moment allégé de ce double tube de transfusion par lequel médecin et écrivain se versent à leurs semblables? Fut-ce la qualité des impressions que réserve la Scandinavie? Fut-ce le plaisir de réaliser enfin un vieux projet sans cesse traversé par les circonstances? Je me trouvais en effet, pour la première fois, voyager avec mon ami Georges Duhamel : partance pour la Suède et la Finlande. Ce voyage-là devait me laisser le plus beau souvenir : il nous conduisit plus tard à visiter ensemble la Russie.

« Le monde est beau lorsqu'on le montre à un enfant. » Il paraît doué de plus de profondeur et de certitude lorsqu'on se trouve deux, tour à tour, à jeter la sonde dans le sillage du navire.

***

J'avais déjà voyagé tout au long de la Norvège. Quelque chose de dur, d'âpre, de rigoureux, je dirais presque de délibérément barbare dans l'accueil de la nature et des gens, frappe l'étranger, de Bergen à Hammerfest. Ce rude abord-là, je pensais le retrouver en Danemark.

Dès le premier regard, les îles de Falster ou de Sjalland échappent à cette idée préconçue. Vallonnements à peine indiqués, aux lignes sobres, revêtus de champs cultivés avec scrupule ou, par places, de hêtraies qui semblent presque de chez nous; fermes nettes, solidement établies sur le sol, parlant d'un labeur tranquille; bâtiments scolaires simples

et amples. Rien, dans les architectures des châteaux eux-mêmes, qui cherche à surprendre le regard.

Dès votre arrivéé, errez dans la capitale danoise. Rien qui heurte le goût. Façades modestes, aux motifs sobrement classiques; mansardes nerveuses; les maisons où n'apparaît pas la pierre ont reçu un badigeon délicat, à peine un peu d'azur, de vert d'eau, ou d'ocre transparaissant dans le blanc. Étalages des boutiques agencés avec tact. Édifices publics qui ne cherchent pas à éblouir, répondant loyalement au volume de la ville et au nombre du peuple. Aucun de ces trompe-l'œil, par lesquels les nations qui n'ont pas été dotées d'un vaste territoire trop souvent essaient de leurrer l'étranger. Le Danemark a la noblesse d'être ce qu'il est, le plus vraiment possible.

Le spectacle de la rue, à Copenhague, chose charmante! Premier agrément assez rare hors de nos frontières : une police sans arrogance. Mais il en est un autre, plus important. Permettra-t-on à un Parisien de dire le plaisir qu'il goûte à rencontrer dans Copenhague, au détour presque de chaque rue, des silhouettes féminines toutes pareilles à celles qui peuplent nos rues françaises? je ne parle pas de nos boulevards envahis par les étrangers... Figures fines, allures souples, pas légers, toilettes harmonieuses portées avec sveltesse. Mêmes qualités aux cimaises des musées : la peinture danoise est modérée et précise. Le Français arrivant en Danemark se sent plus près de chez soi qu'en Allemagne.

Est-ce trop céder à l'apparition inattendue de cette grâce, à la tiédeur du climat, plus doux que celui du Hanovre ou de la Scandinavie? On accueille sur ces bords baltes, assez à l'improviste, on ne sait quelles réminiscences méditerranéennes... L'on se rappelle, malgré soi, que les cartes montrent la péninsule danoise symétrique à celles qui se suspendent au sud de l'Europe.

Continent européen, concert de tant de patries! Chaque instrument y juge si importante sa partie, et, d'ailleurs, a tellement raison — pour soi! Mais quel joueur de clarinette n'y prétend élever le ton au-dessus de l'orchestre tout entier? Le Danemark, qui reçut avec une joie tempérée de tant d'appréhension les présents du traité de Versailles, le Dane-

mark est aujourd'hui, dans cette troupe, l'un de ces artistes modestes desquels certains virtuoses du solo pourraient prendre des leçons de mesure.

***

Le Frihavn et la Sirène d'Andersen.

La première des sagesses que, dans le monde moderne, un peuple doit acquérir et préserver? Sans doute est-ce l'équilibre entre la civilisation mécanique et la civilisation morale. Au Danemark, cet équilibre-là, réalisé en si peu de lieux sur terre, gagne l'adhésion du voyageur.

Je rentrais depuis peu d'un premier voyage en Amérique. Copenhague, — débouché de la vaste ferme merveilleusement standardisée, beurre et œufs, que constitue le territoire danois — et toutes ces images que je venais d'y glaner : son port ample et puissamment outillé, où les bassins s'ajoutent aux bassins, où les quais allongent un kilométrage imposant, et ses docks de onze étages, et les durs angles noirs de ses mécaniques à brasser la matière, tout cet aspect de travail, parfaitement, durement bien fait, évoquaient mes souvenirs d'outre-mer. Mais, à deux pas de ce même port, rêve la charmante promenade de l'Esplanade, et les vagues mouillent le bronze de cette Petite Sirène d'Andersen, qui hanta nos songes d'enfant. Et voici de tout autres quais, avec leur calme population de pêcheurs guignant du coin de l'œil ces viviers de planches où frétillent les poissons; avec ces poissonnières encapuchonnées, si placides, muettes, les premières poissardes dénuées d'importunité et d'invectives qu'il m'eût été donné de voir. Voici les quartiers de retraite des vieux marins : solides bicoques, déjà anciennes, où le temps, abandonnant l'acte qui le mesure, semble prendre valeur à force d'écoulement.

De même, si vous visitez quelques intérieurs danois, vous sentirez bien que, ce qu'a voulu conquérir le geste de vos hôtes, ce n'est point indéfiniment la possibilité du geste suivant. Il s'est agi pour eux d'aborder les difficultés plus hautes du loisir et de la pensée.

A ces signes, reconnaissez une nation qui n'est point dupe des prestiges de Maya. Elle ne se livre point au courant comme les peuples neufs, ces frénétiques nageurs qui ne voient que le flot; elle ne veut point davantage s'isoler, loin de tout écoulement des phénomènes, dans l'absolu d'un Nirvana. Résolument plonger dans le fleuve, y goûter les plaisirs de la brasse, les joies de l'effort; mais, par avance, fixer du regard, sur la rive, le point d'atterrissage : telle est la dignité de notre Occident.

***

Visitez les perspectives classiques et correctes, pilastres, balustres, pots à feu, qu'ouvrent les quatre ailes exactement symétriques d'Amalieborg. Recevez d'un œil étonné la vision de cette Bourse, dont les lignes n'avouent que par places l'importation du style hollandais : multipliant gâbles et pignons, comme elle élance vers le ciel une étrange flèche, faite de quatre dragons enlaçant leurs queues démesurées! Admirez le château de Rosenborg : ces sveltes tourelles, jumelées aux côtés de la façade; ces deux suites verticales et fortement saillantes de fenêtres à meneaux. Comme elles supportent avec fermeté le pignon central où se résolvent en un triangle tant de courbes et si hardies! Actif équilibre de lignes et de volumes : le style Christian IV y apparaît comme l'une des formes les plus valables de la tardive Renaissance septentrionale. De façon sans doute un peu laborieuse et gratuite si vous avez encore fait tout juste deux jours de promenade dans la capitale, essayez, sous l'invocation de l'architecture, de chercher une première approximation de traits artistiques qui soient spécifiquement danois...

C'est à une rêverie de cette sorte que je me livrais, sans m'astreindre à la suivre de façon bien étroite, comme, le dernier après-midi de mon séjour à Copenhague, je me trouvais désœuvré un moment. J'attendais sur un quai, à l'embarcadère de l'une de ces vedettes qui font le service du port, écrasant, de station en station, le cristal sourcilleux qui s'élève à leurs proues. Sur le quai, passaient de bonnes gens sans lenteur ni hâte; circulait l'une de ces

petites marchandes de bananes, que l'on voit dans le monde entier. Celle-ci, toute blonde et frêle, respirait avec gentillesse le fin goût de printemps que les rayons de soleil semblaient prendre en baignant les arbres, cependant dépouillés encore. Tantôt sur les visages des passants, tantôt sur un horizon hanté de clochers et de mâtures, elle laissait, au-dessus de son éventaire, glisser un regard où je me plaisais à lire l'intelligence et le désintéressement. Un de ces regards que l'on cueille parfois dans le peuple : ainsi ces fleurs sylvestres qui, lorsqu'on en ôte ses narines, semblent, de leur faible senteur, avoir prêté plus de vérité aux troncs, aux ombres, aux profondeurs de la forêt.

L'attente se prolongeait. En quête de nouvelles sources à laisser couler dans mes songes, j'avisai, tout près de moi, assis sur un banc, un vieux marin qui s'était endormi là. Sur son chandail bleu, usé jusqu'à la trame, des initiales rouges à demi rongées. Larges pommettes, narines épatées, sourcils blonds, et, s'échappant de son béret vers l'oreille, une forte mèche à teinte rouge-brunâtre assez indécise : ce visage faisait penser aux races mélangées qui naissent au hasard des ports... Peau hâlée, craquelée, tannée sans doute par des soleils et des vents exotiques... Comme j'observais le dormeur, admirant l'ample respiration qui faisait jouer les mailles du tricot sur les pectoraux solides, la sirène d'un navire en partance le fit tressaillir. Le vieil homme quittait ce pays informe et noir, dont, pendant un tiers de leur vie, tous les hommes du monde sont citoyens : je le regardai entrouvrir ses paupières, et suivis les phases de son réveil, en imaginant à moitié. D'abord, entre les cils, jeu palpitant de lumières nacrées : irisations, interférences, réfractions. Puis, au premier rayon de soleil (j'aperçus alors le noir des pupilles), nébuleuses et comètes palpitantes. Les yeux s'ouvrirent peu à peu tout grands : après ces lueurs orangées qui hantent un somme fait en plein jour, apparition de maisons pâles et bleuies, stupéfiées par le même engourdissement qui rendait l'homme encore incapable de remuer les membres. Les regards du marin parurent enfin remarquer les passants. Il en distinguait assurément le mouvement, point encore la race. Avant de s'apercevoir qu'il se trouvait à Copenhague, ce marin-là

s'est peut-être cru à Constantinople, à San-Francisco... Et pourtant, pour exempte qu'elle fût de toute topographie, n'était-elle pas légitime cette singulière connaissance qu'à ce moment-là un homme prenait d'un petit coin de Danemark? cette contemplation moitié physiologique, moitié cosmique, qui effondrait si largement les limites de la géographie?

Je devais, ce même jour, rencontrer, en une tout autre sorte de contact, le sol danois.

Dans l'un des musées de la ville, les restes d'un viking, au fond d'un sépulcre ouvert. Les demi-cercles des côtes, le serpent des vertèbres, l'affreux angle marqué par les fémurs, plus supportable pourtant que ces orbites vides parmi les dents dispersées. Tout cela, enfoncé dans une poudre faite de ses os. Un homme rentré dans la terre danoise : comme ancêtre; comme patron; comme engrais. Digéré par cette terre et l'absorbant. Consubstantiation véritable : néanmoins par sa totalité même, échappant à toute définition de lieu. Assimilation toute pareille à celle qui se fait dans les sépultures des Scythes, dans celles des Chinois et des Incas... Universelle digestion qui, en ce moment, mûrit dans toutes les tombes de notre monde, et, peut-être, d'autres univers.

Entre ces deux modes de participation, l'un si intime, l'autre si extérieur, la connaissance intellectuelle que l'on peut prendre des divers pays apparaît établie à mi-distance. Intelligence : toujours assise aux barreaux intermédiaires de l'échelle! Ainsi, d'une part, la sensation, l'impression pure; d'autre part, ces adhérences obscures et suprêmes, analogues à celle qui nourrit le fœtus. Les notions qui différencient les peuples, et toutes ces mises à part auxquelles se complaît le naïf orgueil de chaque nation, n'ont ainsi que la valeur de formations intermédiaires, instables, situées à mi-hauteur de la profonde uniformité du monde.

Ainsi, pour en revenir aux faits envisagés au début de ces pages danoises, peut-être ne saurait-on limiter, définir le caractère des peuples comme celui des hommes, qu'à l'aide des premiers rapports. On ne connaît que lorsqu'on commence à connaître. Les observations, en se multipliant, en élargissant sans cesse leurs bases, arrivent à égaler n'importe quel sujet d'étude au monde lui-même, et, réellement, à l'y perdre.

Goûtons donc, comme une forme heureuse de caractère national, cet ensemble d'activité, de mesure et de grâce, qu'au premier abord offre le peuple danois : avant qu'une observation plus prolongée, plus pénétrante ne fasse distinguer — au travers de cette physionomie comme de toute autre — les traits confus, douloureux et contradictoires de toute l'humanité.

STOCKHOLM

Dimension de Stockholm.

Gravissez, à Paris, la vis de Saint-Gilles qui perce Notre-Dame; à Londres, l'obscur escalier de Saint-Paul; faites-vous lancer, à New-York, sur la cime de Woolworth, par cet ascenseur dont le tube ressemble à l'âme d'un canon. Six à dix millions d'hommes vivent dans le cercle d'horizon qui soudain se découvre, éblouissant et trouble. Parmi tant de civilisation concassée qui recharge ces tournants du globe, parmi le chaos formidable où, çà et là, se décèle une géométrie, vos regards n'apercoivent presque plus trace des formes de la nature. A perte de vue, toits, terrasses, façades inégales; rues telles que des coups de pioche; géantes lettres des réclames; cheminées d'usines ou de navires; et, dans la confuse rumeur qu'exhale un paysage dépourvu de mutité, ascension de fumées, telles que de fortes idées devenues visibles.

C'est magnifique! Est-ce sain, j'entends de cette salubrité suprême qui veut la force du désir et la perfection de l'esprit comme du corps? L'homme, ici, peut certes s'enivrer d'homme, d'actes humains : mais perd-il pas plus qu'il gagne? Les êtres vivants ont-ils jamais gagné à se trouver entassés de telle sorte? L'idée de ces cultures microbiennes empoisonnées par leurs propres produits de secrétion vous vient à l'esprit devant l'impur fond de cuve. En ce vase clos par un ciel épaissi, chacun des millions d'êtres qui y grouille n'est-il point dépouillé par tous les autres des biens les plus essentiels, des dons primordiaux qu'il reçut de l'univers : l'air, la lumière, la vue des œuvres du monde, l'élémentaire liberté des mouvements?... Il faut bien que six millions d'hommes se liguent

pour pouvoir voler tout ceci à un individu, rien que par leur présence.

Peut-être certains éléments de la civilisation future préféreront-ils, aux systèmes des très grandes capitales, les combinaisons urbaines qui groupent moins d'un million d'êtres humains. Un demi-million d'hommes? Cela suffit, à la rigueur, pour créer, sur certains points, à certains moments, le grouillement, la puissante densité que la pensée moderne accueille, qu'elle réclame parfois. Toutefois, dans ces villes de population limitée, le contact avec la multitude est temporaire, l'on peut s'évader. Ce n'est point la foule perpétuelle et obligatoire, la fatigante promiscuité de l'esprit avec les actes et les œuvres. A la journée du Parisien resserré dans sa ville étroite et qui craque de toutes parts, à celle du Londonien ou du New-Yorkais, plus au large, certes, mais devant lesquels ne s'ouvrent que des perspectives illimitées de façades, ou, l'un ou l'autre montât-il en automobile, que des routes comblées par des voitures — roues, capots, arrières de voitures, à l'infini — laissez-moi préférer les libertés d'un habitant de Prague, de Marseille, de Bruxelles. Ceux-ci peuvent, en une demi-heure, sortir tout à fait de leurs villes, gagner l'air neuf, le silence, la Terre sans hommes. Même chance pour l'habitant de Stockholm.

Stockholm montre, çà et là, très suffisamment d'épaisseur humaine. Vous pouvez à l'heure où se vident les bureaux, vous plonger dans le Staden, le Ström, ou à Jacobsgatan. D'autre part, dans cette intelligente ville, vous n'êtes privé ni de musées, ni de bibliothèques, ni de théâtres, ni des condiments du luxe, si vous en avez besoin. Vous avez aussi les quartiers populaires, les gratte-ciel de la Katarina Vägen, et bien assez de mâts dans le port! Mais, cinq minutes de machine, et vous voilà sous les admirables chênes du Djurgarden. Un quart d'heure : et, passée cette banlieue de Stockholm aussi brève que le crépuscule des tropiques, c'est le désert! Lacs, roche éternelle, forêt.

Stockholm est de ces capitales modérées où l'humanité sait vêtir, sans la mutiler, la solitude naturelle à chaque homme. (Solitude : nudité morale indispensable un moment chaque jour, comme la nudité physique). Des compagnons

y aident vos gestes : ils n'obstruent pas vos regards. Rideau de pierre que l'on peut tirer.

***

Le Staden.

L'île de Staden fend, nef de granit — auprès de Riddarholmen et d'Helgeandsholmen, ces deux barques — le courant du Malar qu'elle divise en bras inégaux. Ainsi la Cité de Paris. Comme celle-ci, le Staden ne vit-il pas les débuts de la ville? Ne fut-il pas fortifié, jadis, contre les mêmes pirates?

Pour vous faire aimer le Staden et vous y retenir, il suffit d'une de ses rues : qui représente une espèce dont les cités modernes se trouvent furieusement démunies. Une rue longue et large, et qui néanmoins appartient tout entière au passant, à la façon des venelles qu'enchevêtrait le moyen âge et que le monde arabe montre encore, de Fez à Constantinople. Dans cette Stora Nygatan, pas une voiture : une puissante circulation pédestre envahit la chaussée comme les trottoirs. Les villes de l'Europe centrale ont gardé quelques voies de ce type-là : à Cologne, à Amsterdam, dont la Kalverstraat est célèbre. Prenez donc cette rue charmante, cette rue sans appels d'autos, aux façades habitées seulement par le bruit des pas et des voix, et où le rebord du trottoir ne représente pas une ligne de démarcation au delà de quoi une attention continuelle doit sans cesse échapper au risque de mort. Passez-y le matin, à la piquante vivacité du jour. Revenez-y le soir, au moment où les couleurs semblent se détacher des choses, comme si celles-ci vous les prêtaient à la façon de confidences. Que les faces des piétons y paraissent reposées, déprises de cette lutte pour la vie, qui, dans d'autres capitales, ne paraît point les lâcher un instant, même la tâche finie!

Cependant, poussez à droite et à gauche, errez en tous sens dans l'île.

Vous aimerez, vers l'est du Staden, cette ancienne petite place, où les façades simples apparaissent simplifiées encore par l'usure du temps, réduites, par le passage des ans, à une émaciation presque spirituelle. Cette place est à peu près triangulaire : pas tout à fait, car les côtés n'en sont point

complètement droits. Pas tout à fait horizontal, le sol inégal de la place marque, au surplus, avec le plan géométrique, maintes différences, dont la saveur est accrue par une pente assez roide qui relève l'un des angles. Sur ce complexe assemblage de niveaux et de formes, le clocher bistre de la Grande Église établit sa puissante forme carrée. Rappel à la régularité.

A quelque cent pas d'ici, enfoncez-vousdans ces ruelles. Voies étroites, hautes, vides. Non seulement plus de véhicules, mais plus de passants. Silence. Les façades ont l'air d'autant de pays désertés. Pourtant quelque vie couve, trahie, aux fenêtres, par ces secondes vitres que l'on ajoute aux croisées, l'hiver. Lueurs à fleur de pierre, qui semblent percer et mouiller les murs : ainsi les lacs que l'on voit du haut du Skansen.

Livrez-vous à ces passages pas plus larges qu'un grand livre n'est épais, et qui fleurent si puissamment la marée. L'odeur vous conduira jusqu'au quai : à ces boutiques en contre-bas, ship-chandlers, affrêteurs, bars à matelots. Voulez-vous, retraversant notre Kalverstraat suédoise, vous promener vers le nord, jusqu'à ce modeste temple, qui, vous dit-on, loge à la fois la Bourse et l'une des Académies suédoises? Académie contiguë à toute une vieille ville dont les « quartiers » c'est-à-dire les pâtés de maisons — les *blocks*, comme on dit en Amérique — portent tous des noms antiques : Neptunus, Iphigénia, Chalcas. Un Parisien se trouve ici chez soi, autant que dans l'île Saint-Louis.

L'Église Allemande, dont les lignes ne manquent d'ailleurs point de vigueur, apporte la seule architecture tourmentée, excessive parmi ces bâtiments discrets. Elle tranche étrangement sur leur simplicité. Il faut se garder d'être injuste à l'endroit des grands espaces qui, outre-Rhin, s'ouvrent à la pensée; mais, comme, en Scandinavie, les idées circulent plus à l'aise, sans morgue! Quelques fibres de ce nœud direct qui attache au monde l'homme méditerranéen, se retrouvent volontiers sur certaines des rives baltes : tant les chemins de la mer savent être fidèles à leur rôle de mise en rapport, de réciproque usure, d'évidences qui, opposées ou ajoutées, mènent à l'arbitrage du fait.

Vous vous trouvez au nord de l'île. Quelques pas. Franchissez ce pont. Voici le Palais des Chevaliers : œuvre de Simon de la Vallée. L'ordonnance des colonnes, la modération des saillies, l'équilibre des ouvertures, on ne sait quelle touche simple et grandiose à la fois, tout cela, malgré telles surcharges d'origine hollandaise et le singulier arc de la toiture, évoque la manière française du grand siècle. Jardin vacant, déserté; et, au delà, mélancoliques berges où s'inclinent des arbres. Versailles aggravé par Bruges.

C'est au XVIIe siècle que la Suède, comme la France, a connu l'apogée de sa puissance et fixé la forme de ses intimes idées. Règnes magnifiques d'un Gustave-Adolphe, ou d'une Christine, comme d'un Louis XIV. Règnes fragiles.

Le prompt écroulement d'un assemblage de conquêtes est l'œuvre de nécessités, qui, en dernier ressort, sont presque toujours l'expression de la justice. Néanmoins n'y a-t-il pas aussi, parfois, dans l'échec de ces larges regroupements de pays, un bris de finalité? De même que la Méditerrannée, jadis lac romain, la Baltique, un temps, fut suédoise presque toute. On peut se demander si le tronçonnement des côtes baltes, aujourd'hui réparties entre dix États, si même la dislocation de la race scandinave ont bien été des faits favorables à l'Europe. Le corps de notre continent est à présent morcelé comme un saint de vitrail : le plomb épais de tant de frontières outrepasse son rôle de soutien, empêche la lumière de traverser. A côté des hautes cultures germanique et slave, l'existence d'une puissante civilisation nordique n'eût-elle pas été un bienfait?

Laissons une telle conjecture. C'est sans doute parce qu'elle ne s'est pas réalisée, cette possibilité-là, ou donc, pour parler plus juste, cette impossibilité, c'est parce que parmi les races attenant à la Baltique chaque tribu a préservé sa complète indépendance, que l'Europe aujourd'hui possède, sur ses côtes septentrionales, tant d'étroites, de charmantes patries...

Faisceau de lieux arbitrairement rattachés par des ambitions, par des idées, une vaste nation reste toujours un être abstrait. Partiellement du moins, un grand peuple est toujours à l'état d'hypothèse. Au moins par l'un de ses loin-

tains angles, ou dans quelque intime recoin, son unité décèle immanquablement telle annexion forcée, telle erreur de race, quelque mensonge. Mais comment pourrait-il mentir, l'amour du lieu natal, lorsque chaque citoyen peut, pour ainsi dire, toucher sa patrie tout entière? Certitude d'en posséder l'âme : chacun tient ce trésor dans la sparterie qu'il tresse, toute sa vie, de ses pas et de ses regards; telle la villagoise transporte une tiède couvée dans son panier. Ainsi, les peuples à petit territoire se font une pensée tranquille, certaine, assurée de manier les faits mêmes. Et c'est de la sorte qu'ils ont pris grande importance et dignité dans le travail intellectuel du monde. Quelques-unes des plus hautes voiles qui, sur le vaisseau européen, au faîte de la mâture, captent les souffles les plus subtils, sont cordées et verguées par les latitudes 55° à 60°, par les méridiens Est 3° à 25°. Et il n'est point de mouillage où les ancres de l'esprit tiennent de façon plus solide que sur ces côtes si irrégulièrement découpées en fjords, baies et îles : qui, aux yeux du voyageur, d'abord apparaissent pauvres et tristes.

Ce n'est point là tout ce que dit ce palais des Chevaliers, bâti par un Français du temps de cette reine Christine, auprès de qui voulut vivre Descartes. Dans des lieux où se rencontrent ces Histoires de France et de Suède qui eurent jadis assez semblable décours, on se demande si les caractères des deux nations ne laissent pas discerner plus d'un trait commun. Ce qu'il y a d'élégant, de vif et de fier dans le génie suédois se trouve aussi à toutes les pages de notre passé; la netteté scandinave, un peu dure, est proche de notre clarté; quant à l'inflexibilité septentrionale, ne transpose-t-elle ce qu'il y a de définitif dans le choix intellectuel des Latins? Comment ne point sourire de ceux qui exaltent des différences absolues entre telles et telles nations que séparent un ruisseau, une colline, voire un poteau jeté au milieu d'un bosquet, lorsque deux peuples dont le cousinage lointain passe par le plateau de Pamir, montrent, sous certains angles, des figures nettement apparentées? Eh, les traits principaux de l'humanité peuvent-ils former des combinaisons si nombreuses?

Ces analogies-là de tempérament apparaissent assez dans

l'histoire de ce Charles XII, qui offre de façon si nette l'un des profils de sa race. Vaillance, héroïques folies : « geste » guerrier que le plus raisonnable de nos prosateurs a conté avec un étrange, un poétique plaisir, reprenant sans y songer la tradition des trouvères... Beaux récits des guerres de jadis! C'est vers la paix que vont aujourd'hui les vœux du monde, c'est à elle que doivent aller ses actes. Mais le progrès est ainsi fait, que la paix aujourd'hui peut demander un peu de sa lumière aux étincelles des luttes d'antan. Progrès, piétinement immobile, dont le soleil des âges détache une ombre à laquelle il fait parcourir les points successifs d'une route illusoire...

Guerres, stupides guerres qui brouillez tout! pourquoi votre souvenir aborde-t-il le voyageur dans la pacifique capitale suédoise? De même qu'à Copenhague, sous les guérites du palais royal on peut voir des gaillards coiffés d'un bonnet à poil emprunté aux grenadiers de notre Premier Empire, de même, à Stockholm, on rencontre ces gardes suédois qui portent le casque à pointe allemand de 1870. Sans doute, dans un quart de siècle, trouvera-t-on partout, de par le monde, casques d'acier français ou américains. Le vainqueur a tellement raison!

Mais quoi! il semble qu'en Scandinavie, aujourd'hui, le sourire mitige volontiers les manifestations de la force armée et du pouvoir suprême. A la porte même du palais des Bernadotte, j'ai vu s'amuser une bande de gamins. Empruntant pour leurs jeux les marches du perron, ils semblaient s'y trouver fort à l'aise.

***

Nordiska Museet et Stadshuset.

Le Musée du Nord se dresse au pied de ce Skansen d'où le regard découvre tout Stockholm. La colline et l'édifice : deux résumés, l'un à côté de l'autre. L'édifice, massif, sombre, granit et calcaire rougâtre durement gouvernés par le style Vasa. Le Nordiska Museet évoque-t-il quelque ancien château-fort suédois? Ou fait-il plutôt l'effet d'une colossale armoire?

Le contenu, mis en un ordre irréprochable, illustre de décisive manière le génie scandinave.

Le travail du peuple, d'abord! Broderies, tissus... Les paysannes ont-elles copié ce pays de Suède : nappe rectangulaire que la nature, industrieusement, ajoura de mille lacs? (La carte de Suède fait songer aussi à un tronc colonisé par des galeries de fourmis.) Broderies, tissus, tapis, vanneries... Dans ces œuvres du foyer, comme fils de lin ou brins d'osier savent, de leurs lignes entrecroisées, fixer des surfaces et des vides qui s'équilibrent à l'œil; ou, dépassant les élémentaires complications de la géométrie, atteindre à des dessins qui fomentent des jeux et des joies moins explicables! Navettes, pommeaux de selle, colliers de chevaux, têtes de poutres : les volumes se suivent en patientes figures, s'ouvrent tout d'un coup en éventail, se cabrent avec fierté; une étoile, un globe, un motif historié jaillira entre des serpents qui se tordent, au-dessus de tritons qui s'affrontent.

Ce musée, merveilleusement agencé et qui donne si robuste idée de la fantaisie du peuple suédois, inspire pourtant au visiteur, en telles de ses salles, une irrésistible mélancolie. Ce qui suggère un tel sentiment, sans doute est-ce, d'abord, pour ces humbles objets domestiques, l'immobilité, l'inutilité qui succèdent à tant de vie. C'est aussi d'avoir reçu non seulement leur forme, mais le poli de l'usage et le trait même de leurs fractures, de mains depuis si longtemps réduites en os. On croirait voir ici, de tous côtés, des empreintes fossiles, déposées dans la tourbe des siècles par une anonyme foule humaine.

Toutefois, la richesse même des collections n'ajoute-t-elle point, par un profond détour, à cette inquiétude? Chaque espèce de ces humbles objets se trouve, en effet, représentée par des centaines d'exemplaires. La donnée de chacune de ces séries est bien simple : décorer un rectangle, un ovale, une courbe posée sur deux points d'appui. Dans chaque cas, les solutions apportées au problème sont si nombreuses qu'elles semblent avoir épuisé la totalité des possibles. Or, n'y a-t-il pas quelque angoisse dans un accomplissement trop entier? Trop exactement opposé au néant, il semble en avoir senti de près les atteintes, trop visiblement fui le pres-

sant aiguillon. Au surplus, résumer le passé de façon si complète qu'il empiète sur les droits de l'avenir en en présentant par avance une image dont celui-ci ne pourra s'évader, n'est-ce point attenter à la succession des temps? Éternité inhumaine innovée par ce vestige resté trop intact, trop complet! Est-ce cette idée-là qui verse à ces salles, cependant historiées de si vives couleurs, on ne sait quelle amertume irréprochable et désespérée?

La visite des sections consacrées à « l'art et à la vie des classes supérieures » laisse de moins subtiles inquiétudes.

On y voit, par maints beaux exemples, le mobilier suédois suivre le mouvement général de l'art décoratif européen et surtout du mobilier français. Les styles des Charles et des Gustave apportent néanmoins, au Louis XIV, à la Régence, à l'Empire, un certain excès, tantôt de mouvement et de volume, tantôt de simplification, de roideur, toujours d'autorité. Mais le visiteur peut se livrer d'un esprit plus serein à l'étude de ces variations qui s'imposent aux styles lorsqu'ils voyagent de pays en pays. Les questions que suscite une telle étude ne sont point alarmantes. On n'y touche plus, comme dans cette hallucinante résurrection de l'art populaire, aux humbles et suprêmes linéaments de la vie. On y pose le pied sans risquer de trébucher dans l'abîme...

Laissons les musées! C'est dans le temps actuel et dans le domaine le plus significatif des arts plastiques : l'architecture, que l'art suédois va nous montrer son meilleur visage. La bâtisse où je voudrais vous conduire est d'aujourd'hui, le mortier se trouve presque frais encore. Songez : un édifice terminé en 1923!...

Rencontre imprévue. Est-il un seul bâtiment, parmi tous ceux que l'Europe ou l'Amérique ont construits depuis un siècle (si l'on excepte toutefois certains des derniers gratte-ciel élevés outre-mer, qui sont le véritable apport du Nouveau Monde à l'art actuel), en est-il un seul qui, lorsque l'esprit l'interroge, ne garde un silence consterné? Platitude de ces vastes maçonneries que l'on résume si bien en deux minces phrases, et que cotent si justement les conducteurs d'autocars, lorsqu'ils en crient, dans leur porte-voix, le coût et les dimensions!

Tandis que les nations européennes s'épuisaient en une lutte destructive, la Suède bâtissait. Tandis que des millions d'hommes étaient anéantis, et avec eux quelques-unes des pensées de la pensée et tels des os mêmes de la terre, la Suède créait, avec l'aide d'une seule de ses riches têtes ailleurs sacrifiées avec prodigalité. Une parcelle de ces richesses, de cette foi ailleurs gaspillée : et une œuvre est née que ne sauraient résumer rien de pareil aux croix des cimetières ni aux clauses des traités de paix. L'Hôtel de Ville de Stockholm est de ces édifices qui sont de grands êtres durables avec lesquels l'homme peut s'entretenir, comme avec un temple grec ou une cathédrale française. Le but de l'architecture n'est-il pas d'inventer des idées géantes dont le spectateur ne saurait évincer le truchement, et qui, se saisissant des pas et des regards, conduisent invinciblement aux réalités supérieures?

L'emplacement de l'Hôtel de Ville : admirable. Au bord du Malar, à ce point où le lac Protée qui se change en fleuve va plonger sa lame entre les palais des îles et le Staden. Le plan : haut et large. Au-devant, un jardin à la française, mais plus rectiligne, plus impérieux que les nôtres, marqué çà et là de plus de fantaisie par les marbres et les bronzes qui alternent avec les gigantesques coquilles des bassins. L'édifice est fait de grandes briques, ingénieusement brisées à la surface pour retenir le jeu des ombres et de la lumière. Une haute tour carrée, percée d'ouvertures savamment irrégulières. Une puissante façade, dressée sur colonnes; un toit qui lance, vers le ciel, en guise de paratonnerres, les idées de ses statues d'or.

Entrez. Vaste hall, entouré d'une colonnade romane, fûts cannelés et sans bases, chaque chapiteau différent. Balustres de l'escalier curieusement accouplés; fontaine fraîche et sombre, parmi des mosaïques; le tout, au fond d'un large puits de brique, où descend un grand volume de lumière et où montent les sons d'un orgue.

Suivez les rudes couloirs passés à la chaux. Pénétrez dans des salles qui paraissent ensuite si exquises, recherches d'une géométrie si étudiée, depuis le tapis jusqu'aux serrures, jusqu'aux rencontres les plus minimes, par exemple une reliure bleue près d'une coupe de couleur semblable. Le poids et la forme de chaque moulure, l'embrasure des portes, le mou-

vement d'un pied de fauteuil, tout s'adresse en vous à des calculs nouveaux.

Voici une rotonde presque nue, âprement crépie : des tapisseries y sont enchâssées comme des fenêtres, ouvrant sur les couleurs et la complication du monde. Voici la Salle Égyptienne, colonnes de noir basalte; voici la Chambre d'Or, où les mosaïques qui content l'histoire du monde, de la nébuleuse primitive jusqu'aux bonshommes en haut-de-forme, subissent elles aussi la subtile unité qui gouverne l'édifice. Tous les styles, tous les temps présents dans la grande œuvre y sont adaptés par un goût neuf, décisif et simple. Mémoire immense, et, tout ensemble, fraîcheur complète : la ligne des traditions dans une nouvelle foi plastique.

Sans doute, dans un avenir lointain, les générations viendront-elles ici visiter ce premier monument parfait d'un art architectural nouveau, comme vous visitons les Puy ou les Chartres. Alors, ce que l'on décore du nom amèrement fastueux de Grande Guerre ne sera plus qu'une date ancienne. A ce moment-là, puissent, et l'événement et l'édifice se confondre aux yeux de nos descendants en un seul point de repère, placé au début d'une ère de paix fondée par l'excès même de la destruction!

LÉNINGRAD

Versailles, Pétersbourg, Washington.

Il y a en Europe une création architecturale dont l'esprit est vraiment américain — américain avant la lettre — : Versailles.

Rêveries et fantômes? Solennels échos de paroles guerrières et de fêtes galantes? Statues mutilées et noircies, dont le pied gaîné de mousse semble prêt à errer sur ces marches dont les veines roses ont subi tant de fêlures? Écartons cette féerie : c'est le temps, ou nous-mêmes qui l'avons ajoutée aux pierres. Reportons-nous à l'ordre agressif et sommaire qu'attestent les gravures anciennes. Quels furent les faits réels, tels qu'ils apparurent dans l'éclat de la nouveauté, tels qu'ils étonnèrent l'Europe : qui, de la Granja

à Potsdam, à Tsarskoië-Selo devait tant de fois essayer de leur donner des répliques?

Un énorme et massif building (*the biggest of the world*, à l'époque), dressé sur le hautain paradoxe d'une colline artificielle; une ville géométrique, en étoile, avenues rectilignes, immenses et vides. On croit voir, par avance, le plan de Washington, le système d'extension de Chicago. Calculs esthétiques? Soit! Mais plus encore formidable et subit engloutissement de labeur; chiffres de dépense égaux à ceux que manient à présent milliardaires ou trusts d'Outre-Mer. Pompe et faste (qu'aujourd'hui l'on nommerait vulgairement « luxe ») poussés jusqu'à l'éblouissement, jusqu'au faux goût; amour du neuf; passion pour le démesuré, à grand'peine contenu par les leçons latines entre les bornes de la grandeur; orgueil; hardiesse; zèle; rapidité, dont l'exemple le plus frappant, j'allais dire le plus yankee, fut cette vaste pièce d'eau creusée en une nuit pour réaliser un vœu tombé des lèvres royales; enfin tout cet esprit d'efficacité, d'*achievement* qui durcit le sommet du règne. Autant de caractères, dans la France du XVIIe siècle comme dans l'Amérique du XXe, sortant du même fait : la nouveauté de la puissance et de la richesse. Cette fièvre de créer, comment ne pas en retrouver les symptômes dans ce qui forme la pointe de la civilisation en U. S. A.? Versailles vivant? Versailles en acte? Voyez, sur les côtes Pacifique, Longview ou Gérard, voyez les quartiers neufs de la Havane!

Pétersbourg, tout à fait de même, a été impérieusement et vite tracée au cordeau, imposée d'autorité aux marais. Surrection de brique qui a coûté plus encore de vies humaines que les terrassements de Versailles ou le percement de Panama!

Seize jours après avoir chassé les Suédois vainement enracinés là depuis un siècle, Pierre jette les fondements de sa forteresse. Puis, tout de suite, l'Amirauté d'où rayonneront les immenses perspectives : la même étoile d'avenues qu'à Versailles. L'Amirauté, flèche d'or dont le haut appel oublie le bariolage bleu, ocre, rose des façades pour n'en évoquer que les masses et les enfilades profondes. Envergure de palais inassouvis, éployant leurs ailes sur le quai; massifs damiers; *blocks* des maisons; gril des rues; souples canaux dont çà et

là l'ondulation voulue rappelle les courbes aujourd'hui délibérément adoptées en certains endroits des cités nouvelles par l'urbanisme d'outre-mer. Plus rien de cette marque orientale partout visible à Moscou. Pétersbourg, ville européenne, et qui l'est avec cette décision, cette autorité, dont l'accent péremptoire dépasse la modération occidentale et, décidément à la façon de Versailles, semble s'apparenter aux grandes improvisations d'Amérique.

Cependant, quand vous errez à Léningrad, écartez-vous un peu des majestueuses voies, poussez un peu loin du centre : par exemple vers le quartier où s'élève cette sombre maison à cinq étages dont on vous dit que Dostoiewsky y trouva les terribles types, si peu européens, de ses Karamasov. Quel est cet entassement d'échoppes resserrées? ce noir grouillement dont les heurts et les coudoiements ralentissent vos pas? Pouillerie, poussière et boue; archipels humains qui obligent votre promenade à serpenter, rétablissant le détour des promenades asiatiques parmi la rectitude même des larges trottoirs. Oui, cela même, vous l'avez déjà vu si vous avez visité Constantinople ou Damas. C'est un soukh!...

Mélange d'Amérique et d'Asie? Eh bien, ce mélange-là, c'est l'Europe même!

Il faut bien prendre garde de ne pas se livrer à des raffinements d'ordre verbal sur des expressions géographiques préalablement dotées d'un sens arbitraire. Toutefois, ici il ne s'agit pas de mots, les faits sont devenus trop évidents depuis le heurt immense de la guerre qui, non seulement a déplacé l'axe du monde, mais fait franchir à l'évolution un demi-siècle. Secousse qui a ramené à la gravité du contact terrestre tant d'équilibres étayés sur des traditions vermoulues, qui a trahi et brisé tant de porte-à-faux!

Les événements sont trop près de nous, trop immenses. Nous croyons avoir beaucoup fait d'en apercevoir un angle, un pan, qui encombre le regard plus qu'il ne l'enseigne.

C'est du fond des plus lointaines solitudes de terre et de mer — du sommet que prête une cime des Rocheuses ou une vague du Pacifique — qu'il faut regarder, pour saisir une réelle vue du monde moderne. Pour se douter de ce qui se passe, pour déceler les clivages marqués déjà par ces cra-

quements qui se font auteur de lui, un Européen doit sortir d'Europe, à plusieurs reprises, et vers les quatre points cardinaux. D'ailleurs, l'instant où il en apprendra le plus, c'est celui où il rentrera chez soi, où il regardera sa patrie avec des yeux faits aux nouvelles forces du monde.

Qui n'a point observé son coin d'Europe en revenant des pays neufs, ne peut imaginer combien, pour un spectateur arrivé des nouvelles civilisations, tous nos pays sentent l'archaïsme, tous nos peuples l'indigénat. Vous débarquez à Cherbourg, à Hambourg, à Liverpool, à Naples? Nos façades et nos sillons, nos rues et nos routes, vous paraissent avoir étrangement changé d'aspect. De tous côtés, ossification et rides. Tout laisse déchiffrer un passé dans lequel le voyageur, s'il a par ailleurs touché barres en Asie, croit, avec étonnement, retrouver l'esprit oriental.

Que sert de cacher la vérité? Le vaisseau de l'Amérique a coupé le câble, quitté pour jamais nos quais. Du haut de la dunette américaine, l'Europe, à distance, se ressoude étrangement au continent jaune : de la Névada aux Carpathes, des Alpes au Dovre, ses lignes s'inféodent aux larges cimes du Centre Asie, Pamir ou Himalaya. Point n'est besoin de quitter notre planète! Il y a sur celle-ci assez de recul pour apercevoir dans l'Europe, mosaïque de langues et de nations, un second archipel Malais; seulement, agglutiné à l'ouest du Vieux Monde au lieu d'être dispersé à l'est.

Vue cependant trop sommaire. Car c'est, pourtant, du sol européen que sont sorties les règles des pays nouveaux. C'est l'Europe qui, du fond primitif et oriental, de l'enchevêtrement, de la promenade sacrée toujours répétée, à jamais identique, dans les temples, a, par sa dialectique, — dévidant le peloton — tiré la ligne droite, l'avance, le « progrès ». Autant de pauvretés peut-être, mais assurément nouveautés dans l'humanité et peut-être dans l'univers.

Europe, péninsule qui répète la Grèce, en agrandissant et les contours de ses côtes et le poids aussi de ses erreurs — témoin la fratricide lutte des ligues de Sparte et d'Athènes portée au diapason de 1914 — Europe, très grande Grèce! C'est fini, elle n'est plus maîtresse du monde. Peut-être, que, pour le monde, cela vaut mieux.

Entre les deux lourdes masses, Amérique et Asie, ce serait bien peu de chose pour l'Europe que de se vouer au rôle de moyenne. L'ère de sa domination est passée? Le rôle même d'arbitre lui échappe. Mais une fonction de synthèse universelle qui n'a jamais encore été tentée par une civilisation reste ouverte à notre continent. La complexité de son histoire, de ses races, de ses horizons, l'y rend seul apte. Sur la soie du vieux drapeau attaché à la hampe de l'Oural, les rayonnantes étoiles de maçonnerie, Pétersbourg ou Versailles, montrent encore, entre tant de déchirures, de quelles rénovations l'esprit de l'Europe est capable. Avis à ces emblèmes des États-Unis ou de l'Australie, qui, un peu vite, ont déjà cru se saisir du butin des constellations.

***

La Tour du Silence.

Pavlov, malgré son grand âge, dirige encore, à Léningrad, l'Institut de Médecine Expérimentale.

Je sais ne trahir aucun secret en relatant que l'illustre physiologiste ne passe pas pour éprouver beaucoup d'admiration à l'égard du nouveau régime. Dans ses cours publics, il décoche volontiers, contre l'état de choses actuel, telle ou telle flèche acérée. Les gouvernants de l'U. R. S. S. n'en tiennent pas rigueur au vieux maître : ils ne se vengent de lui qu'en mettant à sa disposition de somptueux crédits. Peut-être savourent-ils quelque humour à traiter Pavlov comme lui-même traite ses dogues, desquels, malgré leurs abois féroces, il sait obtenir, pure et fidèle, une goutte de précieux liquide.

Nous avons visité, aux côtés de l'une des élèves, cet Institut qu'emplit une activité merveilleuse et ordonnée. Moitié fabrication — vaccin antirabique, suc gastrique, etc., — moitié recherches théoriques.

Je ne décrirai qu'une des expériences : à la vérité la plus subtile et la plus rigoureusement conduite qu'il m'ait été donné de voir en aucun pays.

La tâche que s'y est proposée Pavlov est d'interroger les

organes des sens chez le chien, de connaître quelle discrimination, chez cet animal, l'œil exerce entre les couleurs, l'oreille entre les sons, la peau entre des contacts plus ou moins distants l'un de l'autre.

Le premier problème à résoudre était d'isoler de façon parfaite chacune des excitations proposées au sujet en expérience, de ne les lui apporter qu'à l'état parfaitement pur. Or, rien de plus aisé que d'obtenir une obscurité absolue; mais, pour ne laisser parvenir jusqu'à l'animal aucun son ni aucune trépidation gênante, la difficulté était grande. Pavlov a dû faire construire, à l'intérieur même de son laboratoire, sa *Tour du Silence* : murs bétonnés d'un mètre d'épaisseur, Passant à travers les parois, un jeu de commandes pneumatiques ou électriques déclenche à volonté tout une gamme d'excitations colorées ou sonores, ou de contacts avec telle ou telle région du corps de l'animal. Cinquante poires de caoutchouc, alignées : étonnant clavier! On voit fils et tuyaux s'enfoncer dans le mur ainsi que les nerfs dans le crâne.

Second problème. Quel signe objectif équivalant à la réponse que l'homme fournirait avec le langage, peut nous certifier que l'animal perçoit distinctement telle ou telle qualité de sensations? Le détour pris par Pavlov est ingénieux. Supposez un chien habitué à voir la pâtée succéder à l'apparition de la lumière rouge, ou au contact d'une touche située en un point A de son flanc rasé : par l'intermédiaire de la mémoire, ces excitations ne tarderont pas à provoquer l'afflux de secrétion salivaire, comme si l'on présentait à l'animal le repas lui-même. Si donc il y a hypersecrétion au vert, tandis que le violet, le rouge, le bleu etc..., ne donnent rien, on peut affirmer que le chien distingue le vert des autres couleurs. De même pour le contact A et le contact B, distants de quelques centimètres; ou pour tels ou tels sons de hauteur différente, etc.

L'expérience se règle ainsi. Une fistule salivaire est préalablement établie chez l'animal. Chaque goutte de salive secrétée par les glandes provoque, en perlant au bout du drain entre deux électrodes, la fermeture momentanée d'un courant électrique. Chaque passage de courant se trouve inscrit par

une aiguille, sur un cylindre enregistreur. A l'état de repos, l'aiguille trace sur le cylindre, à intervalles réguliers et fort espacés, un trait qui indique de temps en temps la chute d'une goutte : secrétion physiologique. Or, rien n'est changé à l'écart entre ces traits par des sensations non associées à l'idée de pitance. Mais touchez une des commandes dont la qualité évoque le souvenir du repas chez le sujet en expérience, et vous voyez l'aiguille vivement hacher la surface du cylindre tournant, de quinze ou vingt coups précipités : quinze ou vingt gouttes de salive.

Je regardais le sujet en observation, qui se trouvait éclairé depuis un moment par la lumière blanche; je le regardais non point au travers d'une vitre, comme on pense bien,mais par le périscope qui perce les murs épais du donjon. Ventouse et tube à la joue, l'animal, qu'attachent des liens adroitement placés et bien tolérés, n'avait en vérité aucune cause de souffrance. Il ne paraissait pas, je l'avoue, s'amuser énormément. Regard au loin, immobile.

Comme je me retournais vers l'appareil enregistreur, je vis avec surprise l'aiguille marquer trois ou quatre secousses.

— C'est une idée d'aliment qui vient de passer dans le cerveau du sujet. Constatez la différence avec les réflexes sensoriels que vous venez de voir enregistrer. Tenez, vous voyez, là aussi, il y a dix minutes, le tracé d'une autre idée.

La jeune fille, serrant ses lèvres sérieuses, laissait errer son beau regard brun, marqué de lumières, sur le graphique, au delà du graphique même, dans un espace qui était sans doute l'âme de l'animal.

— Je pense, — lui dis-je, — que, si c'était un homme qui se trouvât en expérience et non pas un chien, ce que l'on verrait presque toujours s'inscrire sur le cylindre, ce qui traverserait les murs, ce seraient des idées. Mais les idées de l'homme ont une propriété curieuse : elles ne se bornent pas à traverser les murs, elles les renversent.

J'ai dit que cela se passait à Léningrad. Je venais de contempler les cachots de la forteresse Pierre-et-Paul, et le Palais d'Hiver, et les mille toits crevés sous le poids du tsarisme abattu... Ce n'était plus même un individu, c'était tout un peuple que je croyais voir, il y a dix ans encore, chargé de liens

et enfermé dans la Tour du Silence. Un peuple exploité dans toutes ses fibres, épié dans toutes ses pensées.

Cependant, mon regard par hasard tomba sur un numéro de la *Pravda*, qui, froissé et déchiré, enveloppait à demi un bocal de verre, sur la table de travail. Ce papier ne se montrait-il pas à point pour rappeler que la censure et l'intolérance subsistent encore en Russie, malgré de si grands efforts dont la meilleure partie était dirigée contre elles?... Inutilités prodigieuses! Limites au pouvoir des événements les plus démesurés!

La vanité de tout geste est, certes, la pire des tentations qui assaillent l'homme. Négligerai-je pourtant jamais cet instant où, devant la Tour de Pavlov, dépassant du regard l'U. R. S. S., l'humanité tout entière m'apparut, dans l'éternel silence de l'espace, ligotée et prise pour sujet d'expériences par des dieux savants et impassibles? De suprêmes Entités, décelant en nous d'inéluctables lois, ne nous interrogent-elles point avec les pauvres teintes de prisme qui promettent le bonheur, avec les sons qui évoquent l'aliment? Peut-être, à leurs yeux aussi, le tracé des idées qui hantent la chair captive apparaît-il négligeable...

LUC DURTAIN

LES LIVRES D'HISTOIRE

De « la Cité antique » à « la Cité grecque ».
La Vie politique d'Horace.

On dirait vraiment que la baisse, — inévitable peut-être, en tout cas incontestable, — des études classiques a provoqué chez tout le public cultivé une instinctive réaction. Jamais les ouvrages sur Rome et la Grèce n'ont été si nombreux et si bien accueillis. C'est ainsi sans doute que les Ausone et les Claudien, à la veille de l'invasion des Barbares, ranimaient la flamme.

Le livre du jour en histoire ancienne, c'est *La Cité grecque* de M. Glotz (la Renaissance du Livre). C'est un volume très nourri, où rien ne sonne creux, qui répond à toutes les questions qu'on peut se poser sur ce qu'était, ce que fut et devint, au cours des âges, ce type de petit État, fermé et politiquement inaccueillant, qui est le propre de la Grèce.

Ce qui attirera le plus la curiosité, et peut-être aussi la discussion, c'est la divergence d'opinion au moins partielle qui apparaît entre la *Cité grecque* de M. Glotz et la célèbre *Cité antique* de Fustel de Coulanges. Pour ce dernier, la cité antique repose toute sur l'idée religieuse. Les institutions primitives ont leur point de départ dans les croyances primitives, qui ont elles-mêmes une origine domestique et familiale. Il eût été impossible de faire accepter et respecter des lois communes, d'imposer l'obéissance à une autorité régulière, de créer en un mot le lien social entre des êtres grossiers, indépendants, inconsistants, portés au culte naturel de la force, sans une base surnaturelle. « Pour faire céder la

passion à la raison, et la raison individuelle à la raison publique, il faut assurément, dit le grand historien, quelque chose de plus fort que la force matérielle, de plus respectable que l'intérêt, de plus sûr qu'une théorie philosophique, de plus immuable qu'une convention, quelque chose qui soit également au fond de tous les cœurs et qui y siège avec empire. Cette chose-là, c'est une croyance. »

Mais cette croyance elle-même devait être quelque chose d'immédiatement tangible, de saisissable pour des esprits peu enclins à la généralisation et à la métaphysique : c'est pourquoi elle a le caractère familial et domestique. Elle se résume, ou en tout cas se concentre dans le culte des morts, et plus spécialement dans l'obligation d'honorer à jamais l'ancêtre de la famille, de la famille au sens le plus large du mot. Cette obligation, c'est une religion : les deux mots ont d'ailleurs la même étymologie (*ligare*, lier). La religion, c'est le lien qui rattache les uns aux autres tous les membres de la même grande famille, le *genos* grec, la *gens* latine. Cette obligation d'honorer l'ancêtre initial par l'entretien continu du foyer, du feu rituel, entraîne celle de continuer la famille, et par conséquent de la constituer sur des bases consacrées, disons plutôt sacrées : mariage, propriété, succession, autorité du père de famille ont un fondement religieux. C'est ainsi que « l'idée religieuse a été, chez les anciens, le souffle inspirateur et organisateur de la société ».

Mais ceci n'est qu'un premier pas. La famille, le *genos*, ne peut longtemps se suffire. L'instinct de la conservation, le besoin de se défendre contre le voisin ou simplement de se procurer par échange les produits qui ne se trouvent pas sur le domaine familial, amènent les familles à se grouper en associations plus vastes, les *phratries* d'abord, les *tribus* ensuite, enfin les cités. Ces concentrations élargies s'opèrent sur les mêmes bases que la concentration familiale : il y a un culte collectif répondant à chaque nouvel échelon, et le tout aboutit au culte de la cité, au temple de la cité, au feu du temple de la cité, à la religion de l'État. La cité, pourrait-on dire, est de droit divin.

Les institutions politiques suivent la même marche. Le rôle que joue dans le *genos* le père de famille est joué dans la

cité par le roi qui est, d'abord et avant tout, un Grand Prêtre, chargé de présider au culte de la religion d'État. Toute autorité a donc un fondement religieux, toute loi est dictée par une raison religieuse et tire de là son inviolabilité. Le patriotisme est une forme de la piété civique : exiler un mauvais citoyen, c'est en réalité l'excommunier.

Telle est, ramenée à ses grandes lignes, la puissante et majestueuse construction de Fustel de Coulanges. M. Glotz n'en conteste ni la grandeur ni la séduction. C'est une merveille intellectuelle. La *Cité antique* restera un de ces purs chefs-d'œuvre qui marquent une époque dans l'histoire, et même dans l'histoire de l'histoire.

Sur quels points portent les réserves ou les critiques de M. Glotz?

Sur le fond, sur le rapport étroit qui existe, aux époques primitives, entre l'organisation politique et les croyances religieuses, c'est à peine une question de nuance. Que chaque cité ait sa divinité « poliade » comme la famille avait son ancêtre divinisé, c'est un fait acquis. Que le sceau de la religion soit apposé sur toute institution, sur tout instrument de règne, comment en douter? S'il faut une citadelle pour la sûreté commune, on la mettra sous la protection du dieu de la cité. Toute acropole est d'abord un temple. L'Athéna qu'on appelait improprement mais significativement *promachos*, « celle qui combat au premier rang », couvre de sa lance le rocher sacré qui porte le Parthénon. De même s'il faut protéger par des lois les propriétés et les personnes, ces lois sont sous la sauvegarde des plus anciens dieux. La crainte des dieux est le frein à l'égoïsme de l'individu.

De tout cela rien à retrancher. Mais ces vérités, aux yeux de M. Glotz, ont pris sous la plume de Fustel une rigueur trop absolue. L'esprit de système est allé au delà de ce qu'autorise l'esprit critique. Les étages se superposent et se correspondent trop logiquement. L'auteur de la *Cité antique* passe de la famille à la phratrie, de la phratrie à la tribu, de la tribu à la cité par l'application extensive d'un principe trop immuable. On dirait une série de cercles concentriques dont le centre, qui est la famille, reste toujours tel quel. C'est de l'histoire géométrique. L'histoire réelle, pense M. Glotz, est moins

bien déduite. L'humanité est sans cesse en marche, tout au moins en mouvement. La famille ne reste pas tout ce qu'elle était à l'époque primitive quand les concentrations plus étendues interviennent. La cité ne se fonde qu'en amoindrissant les groupements antérieurs : famille, phratrie, tribu. Les galets s'usent pour former la plage.

On voit la nuance. De Fustel à M. Glotz il n'y a pas contradiction. Il y a adaptation. Ils sont d'accord sur l'ensemble des idées. Ce qu'apporte M. Glotz, c'est surtout une atténuation, une mise au point, une « humanisation ».

Sur un autre problème, M. Glotz est ou se croit plus en désaccord. « La grande erreur » de Fustel, — et on voit qu'il n'hésite pas à employer le mot, — c'est de voir, d'établir « une antinomie absolue entre l'omnipotence de la cité et la liberté individuelle ». M. Glotz estime que « c'est, au contraire, d'un pas égal et s'appuyant l'une sur l'autre, qu'ont progressé la puissance publique et l'individualisme ». Il fait observer que la cité a d'abord reposé sur les familles anciennes dont les membres ont été forcés de soumettre leur intérêt familial à l'intérêt collectif. Rien de plus vrai, seulement Fustel ne dit pas autre chose. Mais, ajoute M. Glotz, la cité n'a pu se subordonner les familles qu'en s'appuyant sur les individus qu'elle a libérés peu à peu de leurs servitudes familiales. C'est remarquablement juste. Et plus tard est venue la dernière phase, où les progrès de l'individualisme déchaîné deviennent des excès qui sont la négation et la ruine de la cité. Soit, mais « l'erreur » de Fustel ne saute pas aux yeux. Il nous semble qu'il a parfaitement vu, lui aussi, que la fin de la cité antique est due au triomphe de l'individualisme. N'est-ce pas justement cela qui atteste « l'antinomie entre l'omnipotence de la cité et la liberté individuelle »? L'ostracisme, cette pratique si caractéristique de la cité athénienne, c'est la défense de la vieille conception de la cité contre le rôle excessif que joue un individu, qui peut d'ailleurs être très recommandable, et qui n'est nullement déshonoré par cette mesure de précaution contre sa popularité préjudiciable à l'omnipotence de l'État.

Tout bien pesé, il semble que la *Cité grecque* de M. Glotz apporte à la *Cité antique* beaucoup plus une confirmation

qu'un démenti sur le second point aussi bien que sur le premier. M. Glotz nous fait réfléchir sur la thèse du maître, ce qui est excellent, mais il reste son disciple, de quoi on ne saurait trop le féliciter.

La cité une fois constituée, c'est la fin, — et encore très relative et non immédiate, — des querelles entre familles, des vendettas interminables et héréditaires. Mais ce n'est pas la fin de la guerre. « C'est une loi de nature, dit Platon, qu'entre toutes les cités la guerre soit continue et éternelle. » Pourquoi? Parce que la cité est petite et exclusive. La ville n'est pas fermée aux étrangers, la cité l'est. Ils y restent des domiciliés, des *métèques*, privés de droits quoique chargés de devoirs. Ils sont des habitants, non des citoyens, ils ne participent en rien à la chose publique. Est-ce intolérance, orgueil, désir de réserver aux nationaux les avantages du pouvoir?

Pas positivement. Les métèques ne sont pas mal considérés, et d'autre part les fonctions publiques ne sont pas si convoitées au début qu'on est habitué à le croire. On ne tient pas tant que cela aux honneurs, du moins à la belle époque, à l'époque où la politique n'était pas un métier. A Athènes, les membres de la *Boulè* (le Sénat) sont tirés au sort tous les ans parmi les citoyens de trente ans au moins, reconnus dignes par le Sénat sortant, et qui posent leur candidature. Il n'y a pas pléthore. Il fallut même admettre, pour faciliter le recrutement, qu'on pourrait être deux fois membre de la *Boulè*, alors que pour toutes les autres fonctions civiles la réitération était défendue. C'est que l'indemnité n'est pas séductrice et qu'il ne dépend pas des membres de l'augmenter; au temps d'Aristote, elle est de cinq oboles par jour, la moitié d'une journée d'ouvrier, et le sénateur ne peut cumuler sa fonction publique avec ses occupations privées. Un métèque est à cet égard plus favorisé, plus libre de se consacrer à ses affaires personnelles, par suite souvent plus riche.

Alors, pourquoi est-on si avare du droit de cité? C'est que le nombre des citoyens doit rester limité. Le gouvernement direct du peuple suppose que tous les citoyens pourront se réunir et délibérer sur la place publique. L'agora, c'est le symbole, la mesure de la cité. On peut à la rigueur substituer à l'antique agora, qui n'est autre que la place du marché, un

emplacement plus vaste, comme la colline de la Pnyx à Athènes, mais il y a toujours une limite fort étroite et impossible à dépasser. La plupart des cités grecques, même de celles qui ont un nom glorieux, seraient chez nous de modestes sous-préfectures, parfois d'humbles chef-lieux de canton. L'île de Céos en comptait 4 à la belle époque, la Crète 90 aux temps homériques, plus de 50 à l'époque classique. Toute l'Attique, à l'apogée de la puissance d'Athènes, est plus petite que notre département du Rhône.

Et la population? On est tenté de l'exagérer. Les colonies grecques couvrent le monde. On en conclut que cette émigration incessante indique une surpopulation de la métropole. Cette impression est fortifiée par tout ce qu'on sait de la peur d'avoir trop d'enfants. Hésiode, déjà, fait l'éloge de l'enfant unique; le malthusianisme est non seulement admis, mais recommandé; les vices contre nature sont excusés pour la même raison. Mais tout cela ne prouve pas qu'il y ait jamais eu surpopulation, c'est la preuve simplement qu'il y a sous-production du nécessaire. Le pays est petit, une grande partie est inculte et incultivable : il est plus facile de diminuer les naissances que d'augmenter les récoltes. Platon souhaite assez de citoyens pour les besoins de la défense nationale, mais pas plus qu'il n'est possible pour qu'ils se connaissent et votent les uns pour les autres à bon escient. Un sociologue de Milet, Hippodamos, éminent en son temps comme tous les sociologues, avait fixé à 10 000 citoyens l'effectif de la cité idéale. Aristote le cite avec respect. Platon, en vertu d'une formule empruntée aux pythagoriciens, aboutissait à 5 040 exactement. L'Athènes de Périclès, avec ses 40 000 citoyens, était une cité monstre, et elle sera battue par Sparte qui n'en avait pas même le dixième.

La Grèce classique est un fourmillement de petites fourmilières.

***

Horace, le poète Horace dans cette rubrique? Pourquoi pas? Ce poète sceptique, épicurien, indifférent aux affaires publiques, qui laisse volontiers à un maître le souci du Can-

tabre et du Parthe, quitte à sabler une amphore patriotique quand Auguste en aura triomphé, avait eu pourtant son accès de fièvre politique, un accès de jeunesse. Il a pris les armes, il s'est battu pour la liberté. Son cas est typique, il fait comprendre la chute de la République et l'avènement du césarisme. Ne laissons pas échapper l'occasion d'en parler. Elle nous est offerte par un charmant volume, où la fantaisie un peu cherchée de la forme n'enlève rien à la solidité éprouvée du fond : *Horace* (Grasset) par M. Auguste Dupouy, un universitaire fort moderne, qui ne se drape pas dans sa toge, qui la chiffonne même volontiers.

Horace n'est pas d'une vieille famille romaine. Il n'y en avait plus guère de vieilles familles, pas plus dans la plèbe que dans le patriciat, après cinq siècles de guerres perpétuelles et un siècle de proscriptions. Le peuple romain est formé de citoyens de fraîche date. « Silence, disait déjà à la foule houleuse Scipion Emilien. Ceux que j'ai amenés ici enchaînés ne me font pas peur parce qu'on leur a ôté leurs fers. » Horace, comme tant d'autres, est d'origine rurale et même servile. Son père était esclave public du municipe de Venouse, quelque peu crieur à la salle des ventes, d'autres disaient « collecteur », c'est-à-dire chargé de percevoir les enchères, ce qui sonne un peu mieux.

Affranchi, devenu propriétaire, il se fixe à Rome pour y surveiller les études de son fils, un peu aussi peut-être parce qu'on ne l'y a pas connu comme esclave. Un rude maître d'école, Orbilius, dont le poète n'a pas oublié la férule, — il nous révèle même le nom que lui donnaient ses élèves, *plagosus*, « le père Fouettard », — ancien officier de cavalerie qui est pour la vieille discipline et pour les vieux auteurs, l'initie aux mystères de la grammaire. Mais il n'est pas de bonnes études sans un stage à Athènes. C'est là qu'on acquiert de belles connaissances, dans tous les sens du mot. Le fils de l'affranchi étudie les classiques en compagnie de jeunes gens des meilleures familles : il a pour condisciples, bientôt comme camarades, un Bibulus, un Messala, le fils de Cicéron. On apprend ensemble les finesses du grec avec le rhéteur Gorgias, qui enseigne aussi celles de la carte des vins. Quant aux « Jardins d'Académus », ils n'étaient plus qu'une métaphore,

à l'usage des parents mal renseignés. Et Horace a perdu son père, qui lui avait donné tant de bons conseils.

Ce milieu un peu « fêtard » de jeunes gens de famille est pour la liberté, pour la république, comme il sied quand on est destiné à la carrière des honneurs. César, qui tient toutes les réalités du pouvoir, n'en laisse aux autres que quelques apparences. Les arrivistes n'aiment pas cet homme trop arrivé. Quand il est assassiné, le petit peuple le pleure, mais à Athènes on évoque Harmodius et Aristogiton. Tous les étudiants sont en effervescence. Lorsque Brutus apparaît, c'est le héros qui incarne la vieille Rome, le stoïcien sans peur et sans reproche; il est acclamé. En attendant de prendre possession de son gouvernement de Macédoine, lui aussi suit les cours et donne l'exemple de toutes les vertus, — sans négliger de recruter des officiers pour les légions qu'il est en train de lever avec Cassius contre Antoine et Octave. Par un de ces coups de fortune qui n'arrivent qu'en temps de révolution, Horace, fils d'affranchi, est embauché comme tribun militaire, à vingt et un ans. Le voilà à peu près colonel, il prend rang parmi les chevaliers : tels les Hoche et les Lefebvre, voués au caporalat à vie, passent généraux quand s'écroulent les barrières sociales.

Horace n'est pas un grand guerrier. Il se bat à Philippes, ou plutôt il est battu. Il est battu, mais il s'en tire, n'ayant perdu que son bouclier. Sa « grandeur et servitude militaires » avait duré près d'un an, il avait vu du pays : l'Asie Mineure, Smyrne, Ephèse, Pergame, toutes ces capitales littéraires et artistiques, avec leurs temples, leurs bibliothèques, leurs merveilles du monde. Va-t-on lui reprocher après cela de ne pas s'être fait tuer, ou de ne s'être pas tué comme Brutus et Cassius, pour ne pas survivre à la liberté? Mais ses nobles camarades ont fait comme lui, et il n'avait pas comme Cicéron fils un père illustre à venger.

Tout de même, il n'en est pas quitte pour son bouclier. Son patrimoine est confisqué. Il a « les ailes coupées », dit-il, et n'est pas fier quand il rentre à Rome. Il faut vivre, il devient scribe, scribe de questeur. C'est une déchéance pour un tribun de légion, pour un chevalier d'hier, mais que d'autres poètes ont été bureaucrates! Les scribes étaient une corpora-

tion modeste, mais ils étaient propriétaires de leur charge, et elle leur laissait le temps de flâner, de faire de la littérature. Horace compose d'abord de petits vers grecs sur commande, comme il eût fait de nos jours des vers de mirliton pour spécialités pharmaceutiques. Il lui faut d'ailleurs de l'argent de poche, car il aime les femmes faciles et elles ne se payaient pas à Rome uniquement en madrigaux. Il essaye de la satire, du lyrisme d'actualité : ses premières odes circulent, et elles ne déplaisent pas au pouvoir, car il prêche la paix, l'union sacrée, flétrit les guerres civiles qui ont recommencé entre les triumvirs, adjure les Romains de déposer les armes fratricides qui percent le sein de leur mère commune.

Il est devenu un bon esprit, en restant un homme d'esprit. Ses amis, un peu ses aînés et déjà en faveur comme Virgile, le présentent à Mécène. Il a ses entrées dans la maison de l'Esquilin, jalousement fermée aux intrigants, aux faiseurs, aux raseurs. On n'y fait pas de politique au sens vulgaire du mot. Mécène n'est pas fâché qu'on sache et qu'on dise qu'il descend des rois étrusques, mais il ne veut être ni consul ni même sénateur. Il a l'oreille d'Octave, il est son homme de confiance sans vains titres officiels. Horace est goûté de ce connaisseur, qui aime le sel attique, aussi le sel latin, voire un peu gros pour notre palais. Horace accompagne Mécène aux négociations pour la paix de Brindes entre Octave et Antoine; il l'accompagne non comme collaborateur, mais comme commensal. Il n'est pas attaché d'ambassade, il est attaché à l'ambassadeur. Le scribe a des vacances, il est lancé, son questeur ne lui demande même plus de faire acte de présence.

Horace, comme son patron, n'exercera aucune fonction officielle. Il jouera pourtant un rôle dans la politique du nouveau régime. Sa muse est mobilisée au service de la propagande. Il est, comme Virgile, un poète national. Ils exaltent l'orgueil héréditaire qui console de la liberté désuète, ce qui est la grande idée d'Octave. Virgile écrit les *Géorgiques*, plaidoyer pour le retour à la terre; Horace écrira le *Chant Séculaire*, hymne à la vieille Rome et aux vertus familiales qui ont fait sa grandeur. Horace prêche pour le mariage, pour la natalité. Hélas! lui-même est célibataire, et c'est à titre honoraire qu'il a reçu le privilège de « père de trois enfants », sans lequel il

n'aurait même pu assister aux Jeux dont son poème devait être le solennel couronnement.

Mais, au fait, pourquoi Horace ne s'est-il pas marié, alors que l'empereur tient tant à remettre en honneur le mariage et la fécondité conjugale?

Est-ce chez lui goût incurable de la vie épicurienne? Pli ineffaçable du célibataire endurci? Non pas sans doute. Ovide, plus sujet à caution, qui mourra en exil pour cause d'immoralité, Ovide est marié. Quant à Mécène, il passe son temps à divorcer et à se remarier, — toujours avec la même femme, il est vrai, ne pouvant ni vivre avec elle ni se passer d'elle. Mais Horace a des raisons qu'il n'est pas forcé de nous dire, qu'il nous est permis de deviner. Il a beau être l'ami de Mécène et le protégé d'Auguste, il n'est pas, au point de vue matrimonial, un beau parti. On oublie sa naissance dans le monde, mais il ne faudrait pas trop insister. Il ne faut pas qu'il l'oublie lui-même. Ce fils d'affranchi ne peut entrer dans une très bonne famille, et d'autre part ce personnage en vue ne peut faire un mariage trop commun.

Le mieux est de s'abstenir, de se contenter de son titre honoraire de « père de trois enfants », qui le dispense de se marier mal. C'est une sorte d'équivalent de notre « petit collet » du XVIIIe siècle, qui n'engage à rien et qui dispense du reste.

A. ALBERT-PETIT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Dr Lauge-Koch : Au Nord du Groenland.
Traduit du danois par Margrethe Trock (*Pierre Roger*).

Aujourd'hui encore, et pour toujours peut-être, le mystère enveloppe les disparus de l'expédition Nobile et des expéditions de secours. Des récits ont paru, qui ont révélé une partie de ce qu'avaient pu être leurs souffrances. Peut-être un jour aurons-nous une relation complète et véridique de ce que l'on peut savoir. En attendant, l'opinion éclairée est prête à accueillir avidement tout ce qui pourra l'instruire sur la vie dans les solitudes du pôle. Le livre du Dr Lauge Koch est, de ce point de vue, un document de premier ordre.

Le Dr Lauge Koch, dont le nom arrive pour la première fois à la connaissance du grand public français, est un de ces Danois qui sont fiers de ce que leur pays possède cette étrange colonie du Groenland, grande comme le quart de l'Europe, couverte d'une énorme calotte glacière cachant d'âpres rochers. Par tradition de famille, il est de ceux qui se passionnent pour l'exploration de cette île immense qui, sauf sur ses bords, semble interdite aux vivants. Après des années d'entraînement sous les ordres du célèbre Rasmussen, le Dr Koch se sentit assez fort pour tenter une chose qui n'avait pas encore été faite : reconnaître et relever la côte nord du Groenland, celle qui, orientée ouest-est, forme comme la base de l'espèce de triangle que cette île dessine sur la carte. Cette côte avait déjà été atteinte. Mais elle est inaccessible aux navires, et l'on pouvait penser que l'exploration scientifique en serait toujours interdite par la rigueur du climat. Avec quelques compagnons esquimaux, le Dr Koch la tenta et réussit. Comme le dit le commandant Charcot, qui a écrit pour ce livre une préface « en témoignage de profonde admiration », « il y a des aventures qui ne se résument pas ». Celle du Dr Koch est une lutte de tous les instants, dont il savait, dès le début et quels que fussent son habileté, son énergie, le soin qu'il avait apporté à la préparer, qu'elle mettrait en jeu sans relâche son existence et celle des Esquimaux qui acceptaient de l'accompagner parce qu'ils voyaient en lui un savant et un chef. L'effort humain, dans les déserts glacés du pôle, prend une majesté incomparable : « Ce livre, dit encore le commandant Charcot, sera lu d'un bout à l'autre avec passion. »

Les pessimistes et les sceptiques n'auront pas raison tant qu'il

y aura des hommes prêts à affronter de pareils périls par amour de la science, de la patrie et de l'humanité. Passions entre toutes désintéressées, qui exigent des âmes hautes et nobles, des âmes de héros. Le Dr Koch est un de ces héros, et, comme tous les vrais héros, il est modeste : il a le visible souci de rendre complète justice à ses compagnons et il entre dans les plus petits détails pour nous faire comprendre tous les services qu'ils lui ont rendus. Aussi ne sera-t-on pas surpris d'apprendre que le Dr Koch et mademoiselle Trock (qui a mis ce livre en français de la façon la plus remarquable) ont voulu que leur ouvrage eût encore une utilité directe et bienfaisante : ils ont décidé d'abandonner le produit intégral de la vente à un groupe d'orphelins de guerre français. La générosité des âmes élevées est la même dans tous les domaines.

Pierre de Félice : Réalisme (*Grasset*).

Le réalisme de M. Pierre de Felice n'est ni une philosophie, ni une attitude d'esprit. C'est un programme de réformes politiques et sociales. Le ton général du livre rappelle celui qu'avaient, il y a plus d'un siècle, les doctrinaires de la Restauration : confiance en la force de la raison, avec nuance spéciale au réalisme, le mépris systématique et tapageur de ce qu'il considère comme le préjugé. Le système de M. de Félice constitue un tout que l'auteur s'est efforcé de coordonner. Même sans adhérer au « réalisme », on peut en admettre certains éléments : dans le domaine politique, la création de secrétaires généraux des Ministères, dont le rôle serait de décharger le Ministre de la besogne purement administrative, de façon à lui laisser le temps nécessaire à l'élaboration des grandes directives et aux travaux parlementaires; dans le domaine social, la participation des ouvriers à la direction des entreprises, mais moins comme représentants du « travail » que comme possesseurs d'actions mises à leur disposition dans des conditions particulières. Cependant, le nom même de réalisme semble être en opposition avec la constitution d'un système : car un système a toujours quelque chose d'un peu théorique, forcément. Ce qui n'empêche pas le livre de M. de Félice de suggérer d'utiles réflexions.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1928

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Climats. — I	5
PIERRE BERNUS	La Politique des États-Unis	52
GUY DE POURTALÈS	Hamlet-Roi. — II	89
LOUIS ROUSSEL	La Littérature de la Grèce moderne	121
ROBERT DREYFUS	M. Thiers et la Révolution du 4 Septembre	142
HENRY JAMES	Le Sort de Poynton. — IV	168
L. HOULLEVIGUE	Les Sciences : Terres tremblantes d'Orient	193
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	204
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux d'un Midi à l'Autre	213

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1928

PAUL MORAND	Pays Mossi : Côte d'Ivoire. — I	241
CAMILLE JULLIAN	Les Ascendants de Clovis	261
ANDRÉ MAUROIS	Climats. — II	288
G. JEAN-AUBRY	Le Centenaire de Bonington	333
COMMANDANT KOELTZ	La Genèse de Tannenberg. — I	352
GUY DE POURTALÈS	Hamlet-Roi. — III	381
COLONEL LAMOUCHE	L'Effort bulgare depuis la Guerre	410
HENRY JAMES	Le Sort de Poynton (*fin*)	428
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Tolstoi et l'Esprit français	466

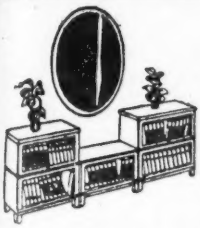
LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1928

		Pages.
LOUISE MURAT-RASPONI..	A la Cour du roi Murat	481
ANDRÉ MAUROIS	Climats. — III	512
PAUL MORAND	Pays Mossi : Côte d'Ivoire. — II	558
GUY DE POURTALÈS	Hamlet-Roi (*fin*)	585
JEAN DIETZ	Les Débuts de Maurice Barrès	616
COMMANDANT KOELTZ	La Genèse de Tannenberg (*fin*)	627
COMTE DE FELS	Les Richesses de l'État : Un Engrais étatiste	673
JACQUES-ÉMILE BLANCHE.	En marge des Expositions du Printemps	691
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	708

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1928

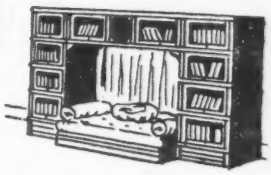
HENRY DE JOUVENEL	L'Ère des Préfaces diplomatiques	721
COMTESSE DES GARETS	La Mort du Prince Impérial	737
X. X. X	Les Bolcheviks préparent la guerre	770
GABRIEL D'AUBARÈDE	Agnès. — I	792
LOUISE MURAT-RASPONI	La Fin du Royaume de Murat	826
ANDRÉ MAUROIS	Climats (*fin*)	853
LOUIS ROUGIER	La Réforme et le Capitalisme moderne	890
LUC DURTAIN	Images nordiques	922
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	947

Pages.
481
512
558
585
616
627
673
691
708
721
737
770
792
826
853
899
922
947



LA BIBLIOTHÈQUE M. D. EST EXTENSIBLE ET TRANSFORMABLE

Demandez notre Catalogue N° 49 envoyé gratuitement avec le tarif complet.



BIBLIOTHÈQUE M. D.

9, *Rue de Villersexel*, PARIS VIIe. Téléphone : Litré : 11-28.

FAITES vos OPÉRATIONS de BANQUE et de BOURSE *avec la* SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Reg. Com. Seine : 64.462.

657 Succursales et AGENCES à Paris et en Province

CORRESPONDANTS sur toutes les places de FRANCE et de l'ÉTRANGER

BANQUE de L'UNION PARISIENNE
Capital Social : CENT CINQUANTE MILLIONS de francs.
7, rue Chauchat et 16, rue Le Peletier. — PARIS (IXe)
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
SERVICE DE COMPTES SPÉCIAUX
LOCATION DE COFFRES-FORTS
CORRESPONDANTS en FRANCE et à l'ÉTRANGER

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

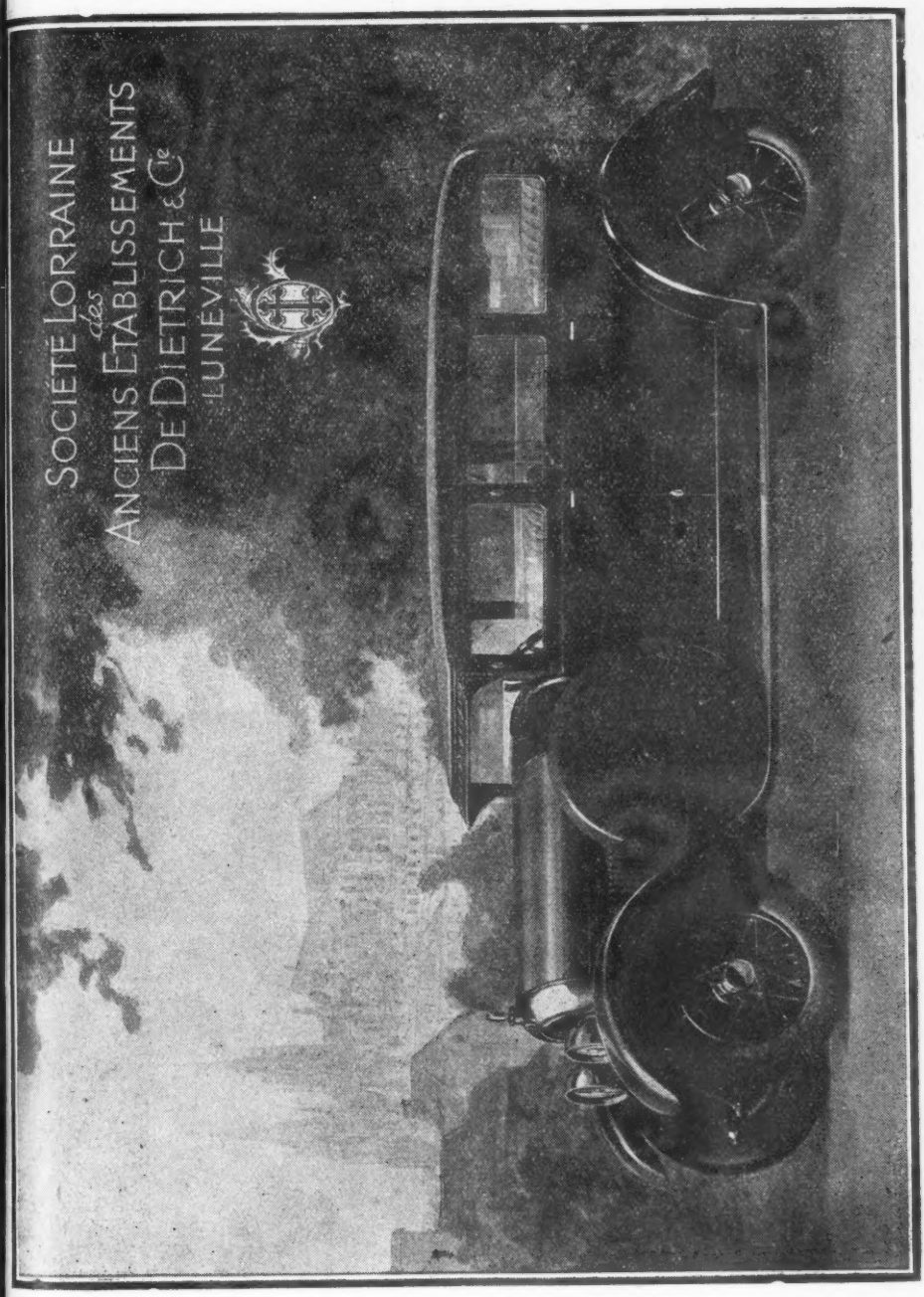
Route d'hiver des Alpes

Les Services automobiles de la Route d'hiver des Alpes qui, les années précédentes, ne commençaient à fonctionner qu'à la fin de Décembre, sont rétablis, cette année, à partir du 23 septembre au départ de Nice, du 26 septembre au départ d'Aix-les-Bains-Mont-Revard, avec deux départs par semaine dans chaque sens ; jeudi et dimanche de Nice, mercredi et dimanche d'Aix-les-Bains.

Le parcours s'effectue en trois jours par St-Pierre-de-Chartreuse, le Col de Porte (1354 m.), Grenoble, le Col de la Croix-Haute (1176 m.), Sisteron, Digne, Annot et Entrevaux ou vice versa.

Dès la fin de décembre, les services sont prolongés sur Chamonix et ont lieu trois fois par semaine dans chaque sens pour devenir quotidiens au 1er février. Ils relient, d'une manière pratique, les grandes stations de sports de neige et de glace.

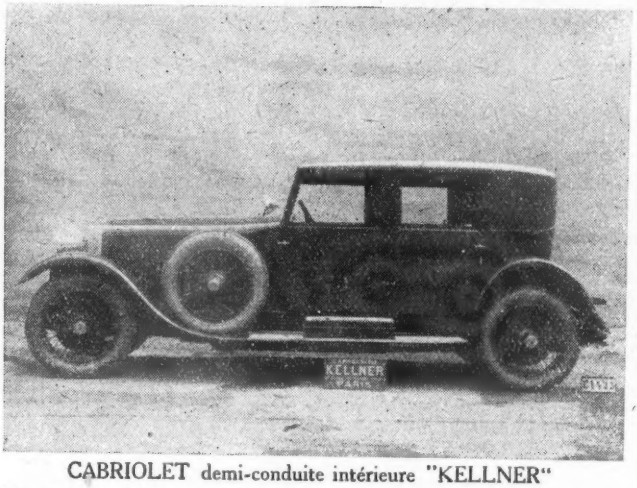
HYGIÈNE DE LA BOUCHE ET DES DENTS
DENTOL
EAU -- PATE -- POUDRE -- SAVON
Dentifrice aux ANTISEPTIQUES COMPOSÉS
Parfum très agréable. — *En vente :* Toutes Pharmacies et Maisons vendant de la parfumerie
EXIGER SUR L'ÉTIQUETTE l'adresse : *Maison L. FRÈRE, 19, rue Jacob, PARIS.*



Magasin d'exposition : 146, avenue des Champs-Élysées, Paris

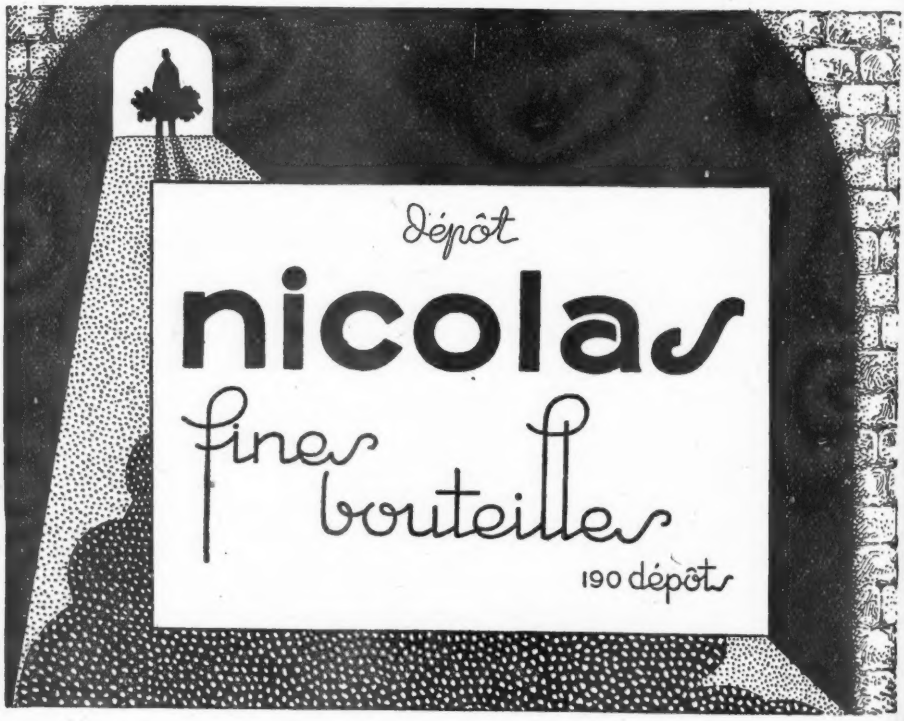
Carrosserie KELLNER

KELLNER FRÈRES -:- GEORGES KELLNER ET FILS, Succ^rs



CABRIOLET demi-conduite intérieure "KELLNER"

Salon d'Exposition : 127, Avenue des Champs-Elysées, PARIS
Usine : 185, Avenue Edouard-Vaillant, BILLANCOURT



Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. SEINE 74.390 CH. POSTAUX PARIS 225-06

" COLLECTION FRANÇAISE "

Chaque titre est tiré à 1021 exemplaires numérotés (papiers de luxe : Madagascar, Arches et Rives). L'illustration est réservée à des artistes français : l'impression est confiée au maître imprimeur R. Coulouma (H. Bartelemy, directeur) (format : 15,5×20,5).

OUVRAGES PARUS :

HENRY BORDEAUX, de l'Acad. fr. — **YAMILÉ SOUS LES CÈDRES**... 120 fr.
PAUL BOURGET, de l'Acad. fr. — **LE DISCIPLE**..... *Épuisé.*
A. DE CHATEAUBRIANT. — **MONSIEUR DES LOURDINES**..... 120 fr.
ALPHONSE DAUDET. — **FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ**..... *Épuisé.*
LE PETIT CHOSE..... *Épuisé.*
LETTRES DE MON MOULIN..... *Épuisé.*
TARTARIN DE TARASCON..... *Épuisé.*
NUMA ROUMESTAN..... *Épuisé.*
ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Ac. fr. — **L'EMPREINTE**..... *Épuisé.*
L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE. 120 fr.
L'APPEL DE LA ROUTE..... 120 fr.
GUSTAVE FLAUBERT. — **MADAME BOVARY**..... *Épuisé.*
SALAMMBO..... *Épuisé.*
EUGÈNE FROMENTIN. — **DOMINIQUE**..... *Épuisé.*
ANDRÉ GIDE. — **LA PORTE ÉTROITE**..... *Épuisé.*
H. DE RÉGNIER, de l'Ac. fr. — **L'ESCAPADE**..... 120 fr.
LE DIVERTISSEMENT PROVINCIAL. 100 fr.

Pour paraître fin Octobre :

JACK

Par **ALPHONSE DAUDET**

2 volumes avec 123 illustrations en couleurs de Pierre ROUSSEAU

30 exemplaires sur Madagascar, avec trois dessins originaux, les 2 vol... 500 fr.
21 exemplaires sur Arches, les deux volumes..... 350 fr.
970 exemplaires sur Rives, les deux volumes..... 240 fr.

(Presque entièrement souscrit.)

Pour paraître ensuite :

En novembre. **PÊCHEUR D'ISLANDE**, par Pierre LOTI, de l'Académie française, 67 illustrations de DANIEL-GIRARD.

Les souscriptions sont reçues chez tous les libraires.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Dernières Publications :

ALBÉRIC CAHUET

Mademoiselle de Milly
— Roman —

ALFRED BLANCHET

De quel amour blessée...
— Roman —

ADRIENNE LAUTÈRE

L'Enfant prodige
— Roman —

LOUIS LEFEBVRE

Felice
— Roman —

MAURICE MAETERLINCK

La Vie de l'Espace

MARCELLE VIOUX

Ma Route
— Roman d'une bohémienne —

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Chaque volume : **12 fr.**
Envoi contre mandat ou timbres
1 fr. en sus pour le port et l'emballage
R. C. Seine, 242.553

CHEZ PLON

LOUIS MADELIN
de l'Académie Française

LES HOMMES DE LA RÉVOLUTION

In-8 écu avec 8 planches hors texte. . . . . 15 fr.

MARIE-LOUISE PAILLERON

LA RATOUNE

Roman In-16 . . . . . 12 fr.

ROBERT D'HARCOURT

LA JEUNESSE DE SCHILLER

In-8° carré. . . . . 25 fr.

Rappel : SCHILLER ET GŒTHE

CORRESPONDANCE

Traduite de l'allemand par Lucien Herr

4 volumes. Chaque volume in-16. . . . . 12 fr.

ANDRÉ LEBON

LA PACIFICATION DE MADAGASCAR

(1896-1898)

In-8° carré avec des documents inédits dont treize lettres du Général Galliéni au Ministre des Colonies. . . . . 20 fr.

3 fr. 50 LA BIBLIOTHÈQUE RELIÉE PLON 3 fr. 50

Viennent de paraître :

N° 13. J.-H. ROSNY aîné de l'Acad. française
DANS LES RUES

N° 14. J. L. VAUDOYER, Grand Prix de Litt.
LA MAITRESSE ET L'AMIE

N° 15. Henri de RÉGNIER de l'Acad. française.
ROMAINE MIRMAULT

N° 16. Henry BORDEAUX de l'Acad. française.
LA NEIGE SUR LES PAS

Chacun de ces romans publié sans coupures, en un volume de 256 pages relié, présenté sous chemise illustrée 3 50

* * * *

Il paraît deux nouveaux titres par mois

Demandez les conditions d'abonnement à votre libraire

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

DOMINIQUE DUNOIS

GEORGETTE GAROU

ROMAN

Le roman d'amour d'une femme victime de l'égoïsme des hommes !

Un volume in-16 : **12** fr.

La première édition, édition originale, tirée à 100 ex. numérotés sur beau papier Outhenin Chalandre .. .. Prix : **15** fr.

ÉMILE BERNARD

LA DANSEUSE PERSANE

ROMAN

Ce pourrait être une vie romancée ; c'est le roman d'amour d'un peintre et d'une danseuse exotique au XVIIe siècle.

Un volume in-16 : **12** fr.

La première édition, édition originale, tirée à 100 ex. numérotés sur beau papier Outhenin Chalandre .. .. Prix : **15** fr.

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

Vient de paraître :

TOME XIV

CRAINQUEBILLE

PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES

CRAINQUEBILLE, comédie en trois tableaux

LE MANNEQUIN D'OSIER, comédie *INÉDITE* en quatre actes

AU PETIT BONHEUR, comédie en un acte

Bois gravés de GABRIEL BELOT

Un volume in-8, sur papier vélin du Marais. .. .. **45** fr.

Les tomes se vendent séparément

Il a été tiré 1.500 ex. numérotés au tome Ier, sur papier Van Gelder à la forme, format in-4 écu, filigrané de la signature d'Anatole France, avec une suite des gravures sur chine.

Souscription à l'œuvre complète — Chaque tome **225** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.